

72175

ABBÉ LOUIS KERBIRIOU

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

→ 38897

Les Missions Bretonnes

Histoire de leurs Origines Mystiques

85.
KER

IMPRIMERIE L. LE GRAND — BREST

1933

BIBLIOTHEQUE
QUIMPER
DIOCESAINE

DU MÊME AUTEUR

Jean-François de La Marche, Evêque-Comte de Léon, Etude sur un Diocèse breton et sur l'Emigration, Thèse de Doctorat-ès-lettres, soutenue en Sorbonne, couronnée par l'Académie Française et l'Institut Catholique de Paris (Prix Sicard de 3.000 frs), in-8 de 625 p., Paris 1924. En vente chez l'auteur à Kerinou — Lambézellec, 15 frs.

Missionnaires et Mystiques en Basse-Bretagne au 17^e siècle (Les Etudes, Paris 1926).

Jean Péron et le Collège de Léon (en collaboration avec le Chanoine Saluden, Brest 1927).

Saint Briec, sa Vie et son Culte (traduction du Saint Brioc de G. H. Doble, Saint-Briec 1930).

Les Saints Bretons (en collaboration avec le Rev. G. H. Doble), Brest 1933. En vente chez l'auteur, 5 frs.

Les Problèmes de l'Ecole de la Chênaie (Revue de l'Ouest, 1931 - 32).



Dom Michel LE NOBLETZ

Né à Plouguerneau en 1577

Mort au Conquet en 1652

Statue du 18^e siècle érigée sur son tombeau
(Église du Conquet)

INTRODUCTION

L'opinion s'est longtemps répandue et persiste encore chez plusieurs que nos grands missionnaires de langue bretonne, Le Nobletz l'isolé et Maunoir le chef d'équipes mobiles d'apôtres ambulants, avaient surgi dans une société païnisée. A lire les récits que nous présentent certains biographes de ces derniers héros de notre Légende Dorée d'Armorique, nous avons l'impression que, non loin de nous dans le temps et dans l'espace, il a existé des peuplades que la civilisation chrétienne n'avait jamais atteintes. J'ai partagé ce sentiment. J'ai cru ensuite, après examen de nombreux documents prouvant la vitalité religieuse à l'époque, que si la Bretagne n'était pas redevenue complètement païenne, elle contenait des îlots clairsemés où régnaient l'esprit et les mœurs du paganisme. L'histoire est difficile. Il faut se garder des jugements précipités et des conclusions hâtives. Heureux serais-je si, dans cette étude, j'apporte des précisions, si je suggère quelques remarques, si je pose des points d'interrogation utiles.

Peut-être approche-t-on de la vérité en disant que le fond chrétien subsistait enfoui sous une croûte d'oubli et mélangé à des pratiques superstitieuses. Beaucoup de pauvres gens étaient dévoyés, mais non pas déchristianisés; d'autres

vivaient dans une molle indifférence dont, après tout, ils n'étaient pas les seuls responsables; les autres, et c'était je crois, le grand nombre, gardaient encore l'esprit chrétien. Un regard jeté sur la carte géographique de l'évangélisation bretonne au 17^e siècle nous convaincra, ce me semble, de la vérité de cette dernière observation. Il se trouve, à côté de régions que les missionnaires ont travaillées avec soin et où ils ont fixé leur tente pendant un bon laps de temps, d'autres moins déshéritées du point de vue religieux et où ils n'ont fait que passer.

Si le pays avait été complètement déchristianisé, comment Maunoir aurait-il entraîné des centaines de prêtres à sa suite ? Comment expliquer que Dom Michel ait pu adopter et appliquer avec fruit une méthode à base de symbolisme compliqué ? Certains de ses tableaux catéchistiques renferment jusqu'à trente figurations : parfois l'image concrète s'y trouve, mais le plus souvent ce sont des personnifications savantes de vertus morales. Tout cela suppose un auditoire instruit. Or, puisque des masses furent soulevées et converties par ce procédé, c'est qu'une harmonie préalable existait entre auditeurs et prédicateurs.

Quand Le Nobletz commence son apostolat itinérant, les journées d'orgie et de sang de la Ligue n'offrent pas encore un recul lointain. A la faveur des troubles et bouleversements, bon nombre de chrétiens avaient oublié les promesses de leur baptême; il s'agissait de les y faire revenir. Tel est bien le sens du symbolisme que le missionnaire a voulu mettre dans sa carte du *Chevalier Errant*.

Ceci dit, je ne crois pas qu'il faille considérer les nouveaux apôtres de la Bretagne comme des ascètes moroses, comme des mystiques som-

bres confits dans une dévotion fermée et sans joie : si le mysticisme austère séduit quelques âmes chagrines, en règle générale, il n'est pas conquérant. Or nos missionnaires ont conquis et leurs conquêtes ne furent pas un feu de paille, mais une œuvre durable dont les effets se sont maintenus et se maintiennent encore aujourd'hui. Je me les représente bien, il est vrai, comme ressemblant à tels missionnaires diocésains que j'ai connus, — et la lignée n'en est pas encore éteinte, — comme des prédicateurs tonnants qui ont vivement et profondément remué les masses avec leurs menaces de peine éternelles, leurs tableaux terrifiants des damnés, des démons et de l'enfer; ce qui ne m'empêche pas de voir d'autres aspects de leur prédication. Ils étaient des idéalistes qui ont mené les âmes sur les sommets, des artistes qui ont utilisé dans leur enseignement la nature, le décor de la vie, des réalistes qui ont vu dans le labeur quotidien une ascèse suffisante, des psychologues qui ont su tirer parti des sentiments intimes légués par la race. Le fait est qu'ils ont obtenu des résultats merveilleux. Ce qui fait la beauté et la force de leur apostolat, c'est que, sans déformer en rien l'âme bretonne, ils l'ont ramenée ou gardée dans les sentiers de la foi.

On a essayé d'expliquer la conservation de la foi chrétienne en Bretagne par le traditionalisme inné du peuple breton, son goût de la stabilité, son caractère fermé. Pareille assertion est démentie par les faits, car il est prouvé qu'à l'époque qui nous occupe, une vague d'indifférence ou tout au moins d'oubli a passé sur le pays; au surplus, que la Bretagne avait ses navigateurs, ses marins, ses commerçants qui voyageaient dans toutes les parties du monde.

La vérité c'est que des apôtres ont travaillé le pays. Leur histoire nous les montre eux, mystiques, aux prises avec des politiques, eux, tenants de la tradition chrétienne la plus pure en lutte contre des hommes sur lesquels avait soufflé l'esprit de la Renaissance, eux, confesseurs du Christ crucifié en antagonisme constant avec des mondains ou des adeptes de sectes aux idées et aux mœurs subversives et dissolvantes. Ces meneurs authentiques de peuples et leurs successeurs, les héritiers de leur esprit et de leur méthode, ont réussi et, tout en adaptant à l'esprit breton les doctrines, les pratiques et les dévotions du catholicisme le plus orthodoxe, ils n'ont rien rejeté du trésor de la foi. Voilà le grand miracle de Dom Michel Le Nobletz et du Père Julien Maunoir. Il faudrait une étude plus poussée que celle-ci pour montrer ce qu'il y a de spécifiquement breton dans la vie catholique en Bretagne, mais je retiens que la Bretagne est restée, en même temps que la plus originale des provinces françaises, la plus romaine de toutes. Pour obtenir un tel mariage, il a fallu des hommes puissants et compréhensifs de leur milieu et de leur temps.

La Carte du *Chevalier Errant* nous révèle le genre de société qu'il s'agissait de convertir. Le Chevalier s'est évadé du Château de la Grâce. A sa sortie, Dame Sottise le guette et le fait tomber dans les pièges de Dame Sensualité; celle-ci lui inflige le sort de Samson livré à Dalila, le dépouille de ses vêtements, lui enlève ses armes flamboyantes et le revêt de misérables habits, ceux du vieil Adam. Toujours conduit par Dame Sottise, il arrive à Babylone qui apparaît flanquée de sept tours, les sept péchés capitaux. Puis il entre dans le Château de la Chair, et il en devient le roi avec Dame Sensualité comme reine.

De leur union naissent sept filles dont Oisiveté, Obstination, Curiosité d'esprit qui ont Négligence pour Nourrice. Tout ce monde s'amuse en compagnie d'un petit chien qui a pour nom Passe-Temps.

La société dont ce chevalier est le type ressemble fort à celle de tous les temps. Mais voici qui est plus spécial et plus grave : la Cabale. Le Nobletz n'emploie pas le mot, mais sur la fin de sa carrière, il était arrivé à découvrir les abominations de plusieurs personnes chez qui l'usage des sacrements ne servait qu'à augmenter le nombre de leurs horribles profanations. Pour se rendre plus capable d'assister ces malheureux esclaves de Satan, il suivait les règles de religieux Dominicains que le Pape Innocent VIII avait chargés d'exterminer cette peste en Allemagne où elle faisait des ravages. Il joignit à ces instructions les résultats de ses propres expériences et laissa le tout par écrit entre les mains de son fidèle disciple qui devait s'en servir pour libérer les pauvres criminels engagés dans de si funestes pratiques. La Bretagne bretonnante, tout en demeurant fidèle au culte de ses saints primitifs, était imprégnée de survivances païennes. Sous la Bretagne d'aujourd'hui sommeille encore celle du Moyen-Age et des premiers convertisseurs, laquelle n'avait jamais complètement dépouillé la vieille Armorique des druides et des Celtes. De là chez des âmes de bonne foi qui n'avaient aucun doute sur les points principaux de la doctrine, un lot assez considérable de pratiques superstitieuses qui coexistaient avec le dogme catholique auquel elles s'étaient amalgamées. Dans ces régions plus basses, auraient croupi des âmes éclairées dans le mal, régions dont Maunoir, averti par son maître et instruit à son tour par l'expérience, avait vu la substruction. Là où d'autres ne remar-

quaient que des superstitions anodines, il discernait un état d'esprit entretenu par une secte ténébreuse, une organisation savante, la Cabale, la Citadelle d'Enfer, la Synagogue d'impiété, comme il l'appelle, et dans laquelle de pauvres baptisés étaient enlacés.

L'histoire est là qui l'atteste : les tribunaux menaient une lutte sans merci contre les adeptes, initiés ou suggérés de conciliabules clandestins. Le drame des poisons n'est qu'un épisode d'un long et douloureux chapitre de crimes. Mais le remède n'était pas spécifiquement judiciaire. Il était d'ordre moral et religieux. C'est pourquoi des âmes courageuses et apostoliques ont apporté à la poursuite du fléau le précieux concours des vieilles disciplines spirituelles dont l'Eglise a le dépôt sacré.

Parmi ceux qui mirent hardiment la cognée à l'arbre du mal j'ai cité les grands chefs, deux simples prêtres qu'aucune dignité ecclésiastique ne signalait à l'attention. Nous pouvons nous les représenter même au physique, puisque le ciseau et le pinceau ont fixé leurs traits. Accouplons leurs figures dans un dyptique. Sur un plan, le Breton de souche et de langage, Dom Michel Le Nobletz, l'héritier du seigneur de Kerodern, un des grands noms de la noblesse du Léon. La silhouette est fine, la tête longue et osseuse; il tient les mains jointes; le visage est tendu vers le ciel dans une attitude d'ardente prière. Il besognera, lui, à ramener dans le droit chemin les mondains égarés, les chevaliers errants, manœuvrant comme François de Sales entre le double écueil du rigorisme et du relâchement, car cet homme émacié n'est pas un ermite sortant tout

à coup de sa solitude pour invectiver avec violence contre le monde; il a le sens de l'opportunité; c'est un modéré, presque un humaniste. Sur l'autre plan, Julien Maunoir. Il a vu le jour dans la région de la Haute-Bretagne qui confine au pays normand entre Fougères et Pontorson; son père était un humble commerçant de St-Georges de Reintembault dans l'archidiaconé de St-Malo. Disciple du missionnaire séculier et membre d'une Compagnie encore jeune, mais déjà fameuse, il opéra dans la zone bretonnante dont, par une inspiration du ciel, il apprendra la langue; après quoi, il organisera la lutte, poursuivant l'ennemi dans son retranchement mystérieux et redoutable. Chez lui ce qui frappe, c'est la régularité du visage, le front développé, les yeux vifs et perçants, l'ample barbe blanche qui encadre une figure d'une coupe distinguée. Par des méthodes savamment calculées, ces deux hommes aux tempéraments différents, mais qu'une même discipline intellectuelle et ascétique a façonnés réussirent, à force de patient labeur, une œuvre formidable, éclairant d'abord les prêtres, puis aidés par les prêtres convertissant les peuples.

Ainsi s'affirme la filiation. Le Nobletz, le séculier, formé à l'école ignatienne, entraîne Maunoir, le Jésuite de profession, et Maunoir, à son tour, entraînera une phalange choisie de valeureux missionnaires diocésains, les Trémaria et les autres. Et pendant que l'équipe combat dans la plaine, de pieuses âmes prient sur la montagne et passent par les épreuves les plus crucifiantes pour la régénération de la Bretagne. Les résultats furent tout simplement merveilleux : une floraison luxuriante d'œuvres superbes; tout un pays remué; les missionnaires témoins de leur vivant du splendide renouveau dont ils ont été les artisans; enfin survivant à leur auteurs, les missions bretonnes restées dans leur cadre général essentiellement les mêmes depuis trois siècles.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LES MISSIONS :
OMBRES ET LUMIÈRE

Avant les temps calamiteux des guerres de Religion, les Bretons avaient coulé une longue série d'années paisibles. Depuis le traité de Guérande, en 1365, qui avait mis fin à la Guerre de Succession, une ère de tranquillité régnait sur la Province à peine troublée de loin en loin par quelques incursions infructueuses des Anglais le long des côtes.

De nombreux témoignages publient la quiétude des esprits et l'état florissant du pays. Les gentilshommes du Léon assemblés pour l'arrière-ban à Lesneven le 24 juillet 1589, rappellent les maux dont la Bretagne avait jadis souffert comme des faits lointains que la chronique a enregistrés ou que la tradition a transmis. Le vieux duché jouit au seizième siècle d'une renommée légendaire de prospérité : il exporte dans les Flandres, en Espagne, au Portugal, des grains et des toiles en telle abondance, qu'il passe, au dire du chroniqueur poitevin La Popelinière, pour être « le Pérou des Français ». Les opérations du négoce donnent à des navigateurs entreprenants le goût des aventures; certaines de ces expéditions sont restées fameuses, comme celles de Jacques Cartier et de ses hardis marins s'embarquant de la rade de St-Malo pour la conquête du monde.

Toute la province jouit du bien-être : dans la partie haute, le paysan revit sous nos yeux, tel que le jurisconsulte et écrivain Rennais Noël du Fail, nous le dépeint, nerveux et musclé, chantant à pleine gorge en menant aux champs ses gros bœufs de labour courbés sous le joug. Mo-

reau, chanoine de Cornouaille et présidial de Quimper, nous décrit, de son côté, les ménages du peuple de Basse-Bretagne « bien complets, garnis de grandes tasses ou hanaps, mieux logés et ameublés que beaucoup d'autres de qualité plus relevée ».

Ne taxons pas les historiens d'exagération, car les vieux inventaires de l'époque, ces documents sans haine et sans colère, nous montrent dans les régions de Vannes et de Tréguier, l'ouvrier agricole couché sur un couette de plumes, pourvu de pièces de terre et nanti d'un lot de bétail (1). Les pierres parlent à leur tour pour dire le confort qui règne aux plus hauts degrés de l'échelle. Le paysan enrichi loge dans de solides maisons garnies de meubles sculptés à imagerie. Le bourgeois gîte dans des hôtels en pierres de taille : nombreux sont encore ceux qui subsistent portant un millésime du seizième siècle, ornés de leurs monumentales cheminées, fièrement coiffés de leurs hautes toitures. Le seigneur est abrité dans son manoir : des demeures féodales d'antan avec leurs murs crénelés et leurs ponts-levis, il ne reste plus alors que d'inoffensives survivances, la tourelle de l'escalier et la porte double de la cour close. En ces résidences à la silhouette large et bien assise, le goût de l'ornementation est d'ordinaire sacrifié aux exigences pratiques. Absence de luxe à l'extérieur, mais prodigalité dans le mobilier. L'inventaire du château de Mézarnou en Plounéventer, dressé en 1594, énumère une profusion d'objets précieux : vaisselle d'argent et d'or, coupes ciselées à forme de chapeau de cardinal, horloges sonnantes, tapisseries brodées, garnitures avec parements à franges crêpés de fil d'or. Des tonneaux de vin de Gascogne et

(1) S. Ropartz, Le Mobilier d'un paysan breton au XVI^e siècle, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1862.

d'Anjou emplissent les celliers. Ecuries et étables regorgent de chevaux et de têtes de bétail.

Mais voici la rançon du bien-être matériel. Ouvrons la traduction bretonne du Petit Catéchisme du Jésuite Canisius. Il porte comme titre *Catechism hac instruction egvit an Catholiquet* ; il fut publié en 1576 à Paris chez Jacques Kerver, rue Saint-Jacques, dans la boutique où pendait pour enseigne la Licorne. L'auteur, Gilles de Kerampuil, recteur de Cléden-Poher en Cornouaille, dédie sa traduction, « ce petit bastillon » qu'il a voulu dresser contre l'hérésie anglicane, à « Révérend Père en Dieu Messire François de la Tour, évêque de Cornouaille et Seigneur de Penantang ». Le vigilant pasteur a observé sur le vif le peuple qui l'entoure. Sa préface écrite en français nous donne la vision directe de gens confinés aux besognes matérielles ; « chacun met son point d'honneur à être un bon laboureur, un bon artisan, un bon marchand, un bon financier ». Demandez-leur comment Dieu est honoré et servi, ils l'ignorent, mais ils savent comment sont honorés et servis les grands, « si c'est à plat couvert, à découvert ou tête nue ; en tout ils sont gentils compagnons, sauf en matière de religion... ». L'affaiblissement du sens chrétien est général ; il a gagné « non seulement les simples ou jeunes, mais les grands, plus vieux ou caducs ».

Une douzaine d'années après que le bon recteur cornouaillais faisait ces réflexions, la Bretagne subissait les horreurs des guerres intestines. Huguenots comme Montmartin et ligueurs comme d'Aradon sont d'accord pour pousser le tableau au sombre. Moreau, agréable auteur et critique sérieux, narre les scènes de violence qui attristèrent le Tréguier, le Léon et plus particulièrement la Cornouaille à partir du jour où Mercœur, qui projetait à son profit la restauration

du vieux duché, entraîna les Bretons dans la lutte contre le roi protestant (1).

Le chanoine historien a appris les choses qu'il rapporte, partie pour les avoir vues, partie pour avoir reçu les « avis certains » de témoins, « de quoi la postérité ne doit être frustrée par le temps qui consomme toute chose qui, dans moins d'un siècle, les renverrait sous le sombre voile d'oubliance si, par écrit, on ne les transférait d'âge à autre ». En suite de quoi il devise de l'esprit de son travail, de sa méthode et de son style :

« Que le lecteur n'attende pas de moi un corps d'histoire orné d'un langage affilé qui chatouille l'oreille. C'est seulement un récit d'histoire en style impoli et rude, la vérité toute nue et toute pure de ce que j'ai pu apprendre et sans aucune passion particulière qui me fasse parler par haine au préjudice de l'un ni par amour à l'avantage de l'autre parti, me contentant de faire connaître à la postérité combien le diocèse de Cornouaille a souffert de maux et de brigandages en cette cruelle guerre et a pâti depuis l'an 1589 en la haute Cornouaille et 1592 en la basse jusqu'en l'an 1597 ».

Royaux et ligueurs sont aux prises; Espagnols et Anglais se disputent le territoire. Toutes sortes de malheurs fondent sur la région : sièges de villes, insurrections de paysans, démantèlement de forteresses. A la faveur de ces troubles, des détrousseurs de grand chemin pullulent dans le pays, exerçant leurs rapines; des bandes de brigands infestent les évêchés. Le plus sinistre de leurs chefs, La Fontenelle, « Chrétien de nom, mais Turc de fait », terrorise, vole, rançonne, tue sans merci ses coreligionnaires. La paix ne met pas un terme aux misères; la famine sévit pendant un an; la peste fait ses ravages d'avril à la Toussaint 1598; les loups sortent des bois pour dévorer les malheureux qui succombent dans les fossés. La population diminue des deux tiers.

(1) Moreau, *Histoire des Guerres de la Ligue en Bretagne*.

Après la tourmente, quarante paroisses de Cornouaille débitent dans un Mémoire qu'elles adressent au roi Henri IV la douloureuse mélodie des épreuves subies. Il faudra quinze ans à la Ville de Quimper pour se libérer des 166 mille livres de dettes qu'elle a contractées pour relever les ruines. Tréguier a 140 maisons incendiées.

Comme une lame de fond, ces désordres avaient soulevé ce qui gîtait de trouble dans les âmes.

: « Pour le regard du Tiers-Etat, dit Moreau, et entre autres de la populace, encore que ce soit la vocation la plus innocente si on la compare aux autres, néanmoins la longue paix de laquelle ils avaient joui l'espace de plus de deux cents ans les avait mis si à leur aise qu'ils méconnaissaient leur condition... et si superbes et arrogants qu'ils ne respiraient autre chose qu'une révolte contre la Noblesse et tous autres qui n'étaient de leur qualité. On voyait leur mauvaises inclinations qui étaient de tuer tous les autres à la réserve des paysans comme eux ».

Les gentilshommes de leur côté, s'abandonnaient dans leurs châteaux aux débordements auxquels ils s'étaient habitués sous les armes. Moreau compte trente seigneurs, tous chefs de maison, qui s'entretenant dans les rixes.

L'Eglise n'est pas plus épargnée. Des bandes indisciplinées se ruent contre ses biens. L'abbaye de Landévennec est mise à sac par les troupes du sire de la Roche; dans le pillage de Mézar-nou, des soudards enlèvent les objets du culte : croix, calices, patènes d'or enrichis de pierreries que Plounéventer, Lanneufret, Plouédern, Trémaouézan et d'autres paroisses avaient confiés à la garde du châtelain, le seigneur de Parcevaux. En l'évêché de Léon, des sommes considérables sont prélevées sur les biens ecclésiastiques, une fraction importante du temporel de l'Evêque est vendue et aliénée.

Désordres dans le siècle et désordres dans l'Eglise. Les Chapitres de Léon et de Cornouaille, dans leurs cahiers de Délibérations (1), se plaignent de la vie irrégulière que mènent certains de leurs membres. Ils punissent sévèrement les choristes, suppôts et autres qui hantent les tavernes, les ripailleurs « en rien, gémit Moreau, plus sobres de bouche que les séculiers », les bretteurs et tirailleurs qui tirent l'épée dans les rixes. Les délinquants sont privés de la distribution au chœur, destitués de l'habit canonial, condamnés au pain et à l'eau, et même à la réclusion dans les cachots pénitentiels de la prison épiscopale.

Il y avait les clercs qui cumulaient les bénéfices lucratifs, les grosses prébendes et ne résidaient guère, et il y avait les prêtres en résidence dans les paroisses. Même ces derniers n'exerçaient pas tous le ministère. On les trouve, en qualité de témoins ou d'assistants; aux baptêmes et aux mariages. En dehors de ces faciles attributions ils travaillaient leurs champs. Parfois ils desservaient une succursale, une « trêve », comme on disait alors, ou encore des chapelles paroissiales. Dans certaines églises du Léon ils se présentaient en si grand nombre pour dire leur messe que l'Evêque, René de Rieux, recommandait aux recteurs de faire se succéder les messes jusqu'à 10 heures. En ce temps-là, à peu d'exceptions près, le chiffre des ecclésiastiques qui résidaient dans chaque paroisse variait de dix à vingt, soit un total, pour le diocèse, de douze cents prêtres répartis en 90 paroisses, plus les succursales, trêves ou fillettes; donc trois fois plus de sujets pour une population inférieure de moitié à celle d'aujourd'hui.

Même situation en Cornouaille. L'examen du cahier baptismal d'une paroisse de ce diocèse,

(1) Conservés aux Archives départementales du Finistère.

Loperhet, nous fournit sur ce sujet des indications très précises : de 1618 à 1627 nous trouvons sur le cahier dix signatures différentes d'ecclésiastiques; de 1636 à 1645, neuf nouveaux noms; pour la période 1646 - 1670, vingt-sept nouvelles signatures, et tous, parrains ou témoins, déclinent leurs qualités d'acolythe, sous-diacre, diacre, prêtre, confesseur approuvé, souvent suivies de la mention *indigne*. Or Loperhet comptait à peine un millier d'âmes.

Comment expliquer la présence simultanée dans la même paroisse de ces nombreux *Dom Ian*, - c'est la qualification que la tradition a conservée de ces clercs subalternes ou auxiliaires — ? L'école presbytérale ou le monastère où ils recevaient leur formation leur permettait de se rendre à leur paroisse natale pour prendre part à des réjouissances ou à des deuils de famille. De cette manière ils s'initiaient aux cérémonies de l'Eglise. Une fois prêtres, ils retournaient chez eux pour attendre un poste; souvent l'attente se prolongeait; alors ils habitaient dans leur famille, se rendant à l'église paroissiale pour leur messe et pour les cérémonies ecclésiastiques.

Au-dessus d'eux, dans les rangs du clergé, on distinguait les pasteurs canoniquement nommés avec charge d'âme ou recteurs, et leurs collaborateurs, les curés et sous-curés. Dans leur nombre, quelques-uns, plus riches ou dotés de bourses, avaient suivi les cours de quelque Université, d'autres avaient été jugés capables d'avoir charge d'âmes à la suite d'un examen passé, soit devant Messieurs du Chapitre, soit devant le théologal, lequel était, d'ordinaire un docteur en théologie de l'ancienne Université de Paris ou d'une Faculté et avait sa résidence en la ville épiscopale.

Nous pouvons suivre les détails d'un examen de ce genre dans l'histoire que Maunoir et les biographes de Le Nobletz nous racontent d'un bon patron pêcheur de l'Île de Sein devenu prêtre. Il s'appelait François Le Su; il était veuf et âgé de soixante ans quand Maunoir qui venait d'évangéliser l'île, songea à l'y faire nommer recteur puisque la paroisse était sans prêtre. Le brave homme avait reçu dans sa jeunesse quelque teinte de lettres, ayant vers l'âge de seize ans, étudié le *Rudiment* de Codret, le Lhomond de l'époque, et les sentences de Caton, et appris le français pendant quatre années passées à La Rochelle. Muni de ce bagage, de sa longue expérience et de la recommandation de Maunoir, il se rend à Quimper devant Messieurs du Chapitre pour en obtenir un dimissoire. Les doctes chanoines ne le prirent guère au sérieux et l'auraient renvoyé à sa barque et à ses filets si le Père Pinsart, théologal de l'église cathédrale, ne l'eût retenu pour un examen plus approfondi. L'interrogatoire commence. Les chanoines mettent entre les mains du candidat un Missel à la page de la confession de Saint Pierre. Notre homme lit le texte sacré d'une voix assurée, faisant des pauses aux bons endroits. Puis l'un des examinateurs lui demande comme Philippe à l'eunuque de la reine d'Ethiopie : *Putasne intelligis quae legis?* Le Su répond affirmativement et traduit en français toute la lecture sauf un seul mot. Il passe avec le même succès l'épreuve des cas de conscience : « Vraiment ! s'écrient les chanoines stupéfaits, il y a dans l'Evêché de Cornouaille plus d'un recteur qui serait incapable de s'en tirer aussi bien », et ils accordent au pêcheur de l'Île de Sein son dimissoire pour les Ordres qu'il recevra à St-Pol des mains de l'Evêque de Léon.

La précédente remarque des chanoines de Cornouaille eût pu s'appliquer au Léon s'il faut en croire René de Rieux. Ce prélat se plaignait de certains de ses recteurs « ignorants et incapables de posséder bénéfices à charge d'âmes », et il avait entrepris le projet d'accomplir une réforme. Exagérait-il la situation ? Généralisait-il des cas particuliers ? Je ne sais, mais la vérité oblige de dire que René de Rieux eut de la peine à s'imposer à son clergé, qu'il aura des démêlés avec son Chapitre, avec la Cour, et devra lutter ferme et longtemps pour incliner Rome en sa faveur. Quand il voulut s'adjoindre, comme vicaire général, Messire Julien de Bienassis, prieur claustral du Releeq, il trouva en face de lui le sieur Yves Le Gac, recteur de Plouvorn, chanoine, officiel, et sous le précédent gouvernement, grand vicaire de Léon. Bienassis avait pris ombrage de certains actes de juridiction exercés par Le Gac, notamment à propos de deux Pères Jacobins auxquels celui-ci avait refusé le mandat de prêcher et de quêter, nonobstant l'autorisation accordée par lui, prieur. Et il avait écrit au chanoine une lettre où il exhalait son humeur. A quoi le chanoine piqué au vif, répliqua : « Vous dirai ignorer que M. de Léon vous aurait constitué son collègue à son vicariat et, quand il l'aurait fait, les Ecritures nous apprennent : *non arabis in bove et asino*. Les droits disent : *saecularia saecularibus, regularia regularibus*. Et si vos ombrages vous sont venus de la lune, vous prie de bien regarder au soleil. Et suis, Monsieur, votre affectionné serviteur. A St-Paul ce 2 septembre 1625, Yves Gac » (1).

(1) Chan. Peyron, *L'Evêché de Léon de 1613 à 1651*, p. 39. Cet ouvrage in-8 (112 pages), publié à Quimper en 1916, a été composé d'après des documents d'archives (de l'Evêché, du Vatican, du Département du Finistère, etc...)

C'est le ton d'un homme qui tient à demeurer constitué en dignité. Et, ma foi, si la riposte dénote une forte dose de susceptibilité chez le vieux chanoine, il faut reconnaître qu'elle est révélatrice de sa finesse d'esprit. Dans un mémoire ultérieur, il défend le bon renom de ses confrères Léonards qu'il présente comme des gens doctes et de la plus pure orthodoxie :

« On dit que le sieur Prieur du Relecq est installé grand vicaire, faute de personnes capables pour gérer la dite charge; mais c'est une opinion sans apparence de raison; car, sans mépris, vanité, ni reproche, le diocèse de Léon a été tenu et reconnu pour flexible et porté à la piété; auquel on a toujours un clergé savant et capable, et duquel on peut dire, par la grâce de Dieu, faveur de la glorieuse Vierge, grandement vénérée en ce diocèse, ce qu'on disait jadis de la France, *Sola Gallia monstris carebat, at hodie in tota Gallia sola diocesis Leonensis monstris caret*, car il est assuré que personne de ce diocèse ne fait profession d'hérésie ».

Haut et puissant Seigneur Illustissime et Révérendissime René de Rieux gouvernait donc le diocèse. Il passait, au témoignage d'un contemporain, le sieur de Missirien, pour « l'un des prélats le plus splendide et mieux disant »; il était appelé « l'Evêque aux besants d'or » par allusion aux armes de la famille. Il portait le nom le plus illustre de la noblesse bretonne après celui de Rohan; il était fils aîné de René de Rieux, seigneur de Sourdéac, chevalier des Ordres du Roi, marquis d'Ouessant, lieutenant général du gouvernement de Bretagne, gouverneur des villes et château de Brest, maréchal des camps et armées de Sa Majesté. Etant de si puissant lignage, il connut l'ascension rapide dans les honneurs, quand il étudiait encore à Paris au Collège des Grassins et au Collège de Montaigu sur la pente de la montagne Sainte-Genève. A douze ans, il recevait en commende l'abbaye de Notre-Dame de Daoulas. L'Evêché de Léon lui échut en 1613, alors qu'il comptait à peine 25 ans. Il est

vrai qu'il ne reçut pas ses bulles avant le 4 septembre 1619. Dès qu'il fut installé dans son diocèse, il écrivit au Pape Paul V pour lui faire part de son intention de ne conférer le sacerdoce qu'à des sujets vraiment recommandables par leur science et leur probité, et le Pape lui répondit le 25 juillet 1619 en le louant de son zèle (1).

Le fait est qu'il publia des ordonnances fort sages. Traitant de la prédication, il enjoint que les prêtres « enseignent la croix et les mystères de la foi » et rien de plus « *praeterea nihil* ». L'avis était opportun, comme nous le verrons plus loin. Le catéchisme « devra se faire les dimanches et fêtes » et selon une méthode dont il traçait les lignes essentielles : au commencement de la leçon, on interrogera un des auditeurs sur ce qui a été dit à la leçon précédente, et on donnera quelque récompense à ceux qui auront bien répondu. Autant que possible dans chaque paroisse, un prêtre ou un clerc sera choisi, aux frais de la fabrique, pour faire fonction de maître d'école et enseigner aux enfants les éléments de la foi et les devoirs envers Dieu et leurs parents. Chaque mois on lira en chaire le décret du Synode (qui avait été réuni par ses soins) sur le Catéchisme, pour qu'un point si important ne tombe pas en oubli. Une ordonnance spéciale prescrit quatre heures de classe par jour dans les écoles avec une courte prière au début de la classe et, à la fin, *l'Ave Maris Stella* ou un chant à la Sainte Vierge. Le maître de grammaire devait faire, un jour par semaine, une pieuse instruction sur les éléments de la foi et le Décalogue aux enfants et leur recommander l'assistance quotidienne à la messe et la confession mensuelle.

Ce programme dont je n'esquisse ici que les

(1) Peyron, *op. cit.*, p. 5

grands traits (1) contient un vaste projet de réforme énergique de l'ordre et de la discipline. Le prélat rappelle les ecclésiastiques à la dignité de leur état et à la bonne tenue. Il admoneste sévèrement ceux qui s'oubliaient au point d'essayer leurs forces avec des laïques dans le lancement de la pierre ou bien, à l'occasion des pardons, se livraient à d'autres divertissements profanes comme au saut des obstacles, à la lutte et à la course de chevaux. Il traduit un désir sincère de réprimer des abus trop réels. Citons au passage des pratiques que nous jugeons incroyables aujourd'hui comme l'absolution collective donnée aux enfants réunis pour l'accusation de leurs peccadilles, la communion distribuée par des prêtres qui fixaient la Sainte Hostie au bout d'un bâtonnet pour la présenter aux malades en temps d'épidémie.

C'est en 1630 que René de Rieux publia son plan de réformes sous le titre de *Constitutiones Synodales Illustrissimi ac Reverendissimi D.D. Renati de Rieu, Episcopi Leonensis*. Cette même année, Maunoir commençait sa régence au Collège de Quimper; depuis vingt ans, Le Nobletz missionnait dans l'Evêché de Cornouaille avec de fréquentes incursions dans le Léon.

L'entreprise des missionnaires n'eût pourtant pas été couronnée du succès que nous constaterons s'ils n'avaient trouvé un solide appui à leur action dans les ressources spirituelles que le pays, après tout, offrait encore. Il s'agissait de briser l'enveloppe « d'oubliance » pour remuer le fond et faire jaillir les forces vives sous-jacentes. Désordres disciplinaires, troubles moraux, nous trouvons tout cela, mais pas d'erreurs dogmatiques. A vrai dire, l'hérésie n'a pas en-

(1) Cf. détails dans Peyrôn, *op. cit.*

tamé les évêchés de langue bretonne. Sur 2.500 églises réformées du royaume, la Bretagne n'en compte pas plus de 18 aux meilleurs temps du protestantisme et presque toutes dans la partie haute de la Province. J'invoque, en citant ces chiffres un témoignage non suspect, celui du huguenot Philippe Le Noir qui les déclare dans son *Histoire ecclesiastique de la Bretagne depuis la réformation*. Et c'est avec raison que Maunoir proclamera bien haut qu'il est encore à naître « celui qui ait vu un Breton bretonnant prêcher une autre religion que la catholique ».

Mais sur l'état de la dévotion à l'époque, il est difficile d'apporter des données qui permettent de généraliser. Du moins nous pouvons signaler quelques manifestations connues. Il s'en est produit d'éclatantes comme les apparitions d'Auray en 1623 suivies du souffle surnaturel qu'elles firent passer sur les âmes. La vie érémitique tente de pieux solitaires comme le Père Maillard qui, après avoir restauré son couvent des Carmes à St-Pol, se bâtit un petit ermitage et une chapelle qu'il dédie à Ste Anne en une petite île qui n'est quasi qu'un rocher. Chaque diocèse voit éclore des créatures mystiques pour qui le monde visible est le signe d'une réalité invisible plus poignante, faisant leur nourriture quotidienne de la méditation des souffrances du Sauveur, de la Vierge et des martyrs : à Vannes, Marie-Armelle Nicolas; à Quimper, Catherine Daniélou; à St-Pol, Marie-Amice Picard. Chez toutes trois, c'est le même rythme de l'épreuve sanglante et de la consolation céleste.

Cas isolés, sans doute; cas privilégiés et qui rentrent dans le domaine des forces spirituelles supérieures. Mais passons aux manifestations communes de la piété populaire. Des processions générales entraînent des foules de pèlerins au

sanctuaire fameux de Notre-Dame du Folgoat. Dans la cité capitale du Léon, les jubilé se succèdent à des dates rapprochées au milieu d'un grand concours de fidèles; les bourgeois de la ville prêtent les tapisseries et les tentures. Pendant le jubilé de 1630, des cierges allumés grésillaient sans répit devant le Saint-Sacrement et devant l'autel de Pol Aurélien; les offrandes reçues montent à 420 livres; à la Pentecôte de 1625 cinq mille personnes, soit l'immense majorité des adultes, se présentent aux églises paroissiales pour les offices.

Les confréries de pure dévotion sont établies dans presque toutes les paroisses sous les vocables du Saint-Sacrement, du Rosaire et des Trépassés. Les villes ont leurs confréries de métiers. En ce temps des corporations, marchands et artisans se groupent par profession et sont régis par de pieux statuts; ils ont leurs autels dans les églises ou chapelles et y font desservir des fondations. . A St-Pol, la corporation des tailleurs a son autel dédié à la Trinité, la corporation des laboureurs à Saint Fiacre; une dévote confrérie des mariniers de Pempoul, sous l'invocation de Saint Nicolas évêque, est munie d'indulgences par le Pape Innocent X. Ces pieux groupements ont de la vogue. Quand les trente-trois tailleurs d'habits de Lesneven érigent leur confrérie, à la date du 5 août 1624, pour être desservie en l'église de Notre-Dame en l'honneur de la Ste-Trinité, ils soulignent que semblable pratique est observée en nombre d'autres villes.

Des communautés d'hommes et de femmes portant robes de toutes couleurs s'installent dans le pays. Avant 1620, St-Pol ne possédait qu'un couvent, celui des Carmes. Les Carmélites viennent s'établir en 1620, les Minimes en 1622, les Ursulines de l'Observance de Bordeaux en 1629.

Dans le même temps, les capitales des autres évêchés de Basse-Bretagne, Quimper, Tréguier, Vannes, voient affluer entre leurs murs des essaims de moines et de moniales.

C'est que, somme toute, la vieille Armorique a conservé sa réputation de terre de foi. A chaque carrefour, des calvaires naïfs et frustes présentent la tête penchée de leur Christ. Ceux-là sont implantés là depuis des siècles; plus récents, et de l'époque même, ces bijoux d'architecture que sont les vieux calvaires historiés de Plougastel en Cornouaille, de Guimiliau et de St-Thégonnec en Léon, de Plougonven en Tréguier. Après les croix et les calvaires, les Vierges de pitié, les Madones de compassion que sculptèrent des artistes modestes et souvent géniaux en mémoire des douleurs de la mère de Dieu au pied de la Croix. Beaucoup de Pieta que nous rencontrons encore dans nos églises datent du dix-septième siècle; la forme la plus fréquente est celle qui représente la Vierge endolorie portant dans le cœur les sept glaives et tenant sur ses genoux le corps ensanglanté de son Fils.

Le pays est parsemé de lieux saints, depuis les superbes dentelles de pierre des clochers ajourés jusqu'aux humbles chapelles rustiques et vétustes, le tout formant comme les mailles serrées d'un filet divin jeté sur le sol breton. L'an du salut 1646, le Frère Cyrille Le Pennec, Carme du Couvent de Léon, se plut à dresser la liste des seuls monuments dédiés à la Reine du Ciel « dans le petit Léonnais » : plus de deux cents sanctuaires défilent sous les yeux du lecteur émerveillé et édifié. Le bon Frère a cédé au désir gravé au fond de son pauvre cœur de raviver la foi de ses compatriotes en leur montrant que « tant d'ouvrages merveilleux portent témoignage de la rare et éminente piété des ancêtres et nous font rougir

de honte, voyant maintenant la claire flamme de la dévotion éteinte dans les âmes ». Et pourtant, il lui arrive souvent de mentionner telle église ou telle chapelle qui sont toujours, selon son expression, fort hantées du dévot peuple ! C'est la chapelle de Notre-Dame de la Fontaine-Blanche « bâtie en un agréable bocage, environnée de sources d'eau et de beaucoup d'arbres verdoyants, journellement visitée par les habitants de Landerneau, entretenue en très bel ordre par Messieurs les bourgeois de la ville ». C'est l'église tréviale de Brélès, Notre-Dame des Anges à Landéda, Notre-Dame de Trobéron en Lannilis, Notre-Dame de Grouennou en Plouguerneau, Notre-Dame de Guipronvel en Milizac, la chapelle de Loc-Maria eu Plabennec, et une longue série d'autres sanctuaires qui voient accourir des affluences énormes de pèlerins aux fêtes de la Vierge. Les marins ont leurs lieux spéciaux de pèlerinages : Notre-Dame de Recouvrance « fort connue de tous les généraux et capitaines », Notre-Dame de Poulconq « fort hantée par les bourgeois et les mariniens » de la pointe St-Mathieu. Puis voici les sanctuaires illustres : Notre-Dame de Lambader remarquable tant par l'excellence du bâtiment que par la grande dévotion du peuple, et la perle de l'écrin, Notre-Dame du Folgoat « royale chapelle la plus auguste de toute la Bretagne, le saint lieu le plus renommé qui se trouve en cette grande province, magnifique palais de la Reine du Giel ». Elle se dresse en l'endroit où se passa « le grand miracle arrivé au tombeau du bienheureux pauvre Salaün, touchant ce beau lys fleurant qui sortait de la bouche de cet adolescent après sa mort, portant sur chaque feuille le sacré nom de Marie ».

La Madone trône en reine dans le pays; elle domine les vieux saints celtiques. La dévotion à ces derniers avait subi une éclipse; mais jamais

leur souvenir ne s'était complètement effacé. Il y avait, pour les rappeler, les églises placées sous leur vocable, les vieilles croix contemporaines de l'évangélisation, les fontaines bâties sur l'emplacement d'un ermitage ou d'un monastère. Et des légendes qui circulaient se rattachaient à leur action : la source qu'ils avaient fait jaillir du sol ou du rocher, le poisson miraculeux qui renaissait de ses arêtes pour les nourrir, le dragon qu'ils avaient tenu en laisse au moyen de leur étole avant de le précipiter dans le gouffre. Ces moines et ces ermites primitifs apprivoisent les bêtes sauvages, les loups et même les sangliers; ils ont toute une ménagerie sacrée; ils vivent dans la familiarité des animaux inoffensifs : les oiseaux se posent dans le creux de leurs mains, les écureuils descendent des arbres pour se réfugier sous leur manteau. Les Bretons s'en souvenaient quand ils chantaient dans la langue énergique des vieux Celtes :

Bras ar burzudou a so bet
Ebars en amser tremenet

« grands furent les prodiges accomplis aux temps passés ».

Ces légendes avec leurs enchantements, leur merveilleux et leur optimisme, sont remises à la mode à l'époque des missionnaires qui vont être les ouvriers du renouveau. C'est, en effet, en 1636, qu'un simple Frère Prêcheur du Couvent de Rennes, Albert Le Grand, né à Morlaix, aux confins du Léon et du Tréguier, publia son œuvre monumentale *Les Saints de Bretagne Armorique* (1) qu'il avait composée à l'aide de vies extraites des anciens bréviaires et légendaires.

(1) Maunoir cite cet ouvrage à la p. 25 de son manuscrit autographe de la « Vie de Monsieur Le Nobletz » et lui fait crédit.

Le Nobletz se plaira à visiter les lieux par où passèrent les premiers saints. N'est-ce pas qu'en parcourant les côtes et en séjournant dans les îles du Léon, puis en se fixant pour un temps à Quimper, il voulait s'imprégner de l'esprit de Pol Aurélien et de Corentin ? Maunoir à son tour placera ses missions sous le patronage des premiers évangélisateurs de la race. Il le dit bien clairement dans une pièce bretonne placée en tête de ses Cantiques, et dont voici la traduction :

« Glorieux Saint Corentin, en voyant que vous avez été longtemps oublié de votre peuple qui a tant d'obligations envers vous, j'ai pris la hardiesse de montrer à ce peuple qu'il doit vous honorer, vous remercier, vous aimer et vous prier. Jadis un jeune muet voyant que son père était offensé par un homme méchant, se mit soudain à prier et à parler. Bien que je ne sois pas digne d'être appelé votre fils, quand je vous vois depuis si longtemps abandonné et que j'aie été si longtemps muet, sans méconnaître le langage de ce quartier, je ne puis m'empêcher de montrer à vos pauvres ouailles leur aveuglement passé et l'obligation qu'elles ont de revenir au plus tôt à votre souvenir. Voilà pourquoi je veux exposer sous leurs yeux votre vie et les fatigues que vous avez endurées pour planter la foi dans l'Evêché de Cornouaille. Qu'il vous plaise d'honorer de votre bénédiction le travail de votre serviteur... Recevez mon âme que je présente par les mains de la glorieuse Vierge Marie, de Saint Joseph son guide, de Saint Antoine votre ami et de Saint Primel votre compagnon, afin qu'ils veuillent bien bénir la volonté que j'ai de propager votre gloire et votre exemple... »

Le recueil de cantiques contient une Oraison en vers bretons à l'intention du « Tro-Breiz », ce pèlerinage célèbre qui attirait des foules de fidèles, quatre fois l'an, aux tombeaux des saints fondateurs des sept sièges bretons. Maunoir invoque Paternus qui occupa le siège de Vannes, Melaine de Rennes et Samson venu d'Angleterre pour gouverner le diocèse de Dol, puis Malo, Pol et Tugdual qui chassèrent du pays le démon sous la forme du loup, du dragon et du serpent, et Briec avec ses colombes, celle qui planait au-dessus de sa tête lorsque petit enfant, il était

prosterné aux pieds de Saint Germain de Paris, et l'autre qui figurait son âme transportée au ciel par quatre anges aux ailes brillantes de feu. Le cantique s'achève sur un appel des nouveaux convertisseurs nés sur le sol breton aux vieux moines débarqués d'Outre-Manche à qui ils demandent de bénir leurs missions : « O sept saints de Bretagne, je vous salue encore. Gravez chaque jour au fond de nos cœurs la vraie Foi; imprimez dans notre âme l'Espérance et la Charité ».

DEUXIÈME PARTIE

La Première Étape du Relèvement

L'Apostolat itinérant
de Dom Michel Le Nobletz

1609 — 1640

CHAPITRE PREMIER

La Vocation contrariée

Dans la préparation du renouveau, Le Nobletz joue un rôle de premier plan. Il était, dans une famille de onze enfants, le quatrième fils de Messire Hervé Le Nobletz, notaire royal du diocèse de Léon, et de Dame Françoise de Lesguern, tous deux riches et d'antique extraction, de bonne race et de vieux sang breton. Il naquit au château de Kerodern sis en la paroisse de Plouguerneau, « eur maner nobl hac ancien » un vieux manoir noble, nous dit Messire Person qui fut vicaire de l'endroit (1); et comme il vint au monde le 29 septembre (1577), jour de la fête de Saint Michel, il reçut au baptême le prénom du grand archange (2).

(1) Ce Marc Person fut vicaire de Plouguerneau de 1675 à 1696 et mourut recteur de Brouennou le 7 décembre 1718. Auteur de cantiques spirituels en breton dont deux sont consacrés à Marguerite et Anne Le Nobletz (199 et 101 couplets de 4 vers), les deux sœurs du missionnaire appelé par lui « an den santel meurbed », l'homme saint par excellence.

(2) Il existe deux Vies imprimées de Michel Le Nobletz : l'une a pour auteur Antoine de St-André (alias le P. Verjus), parue pour la première fois en 1666. Il déclare, dans sa Préface, suivre les règles d'une méthode critique impeccable : ses sources, qu'il cite, sont : Le Journal de dom Michel, les mémoires de sa vie et les dépositions des témoins de faveurs extraordinaires obtenues par son intercession — L'autre Vie a été écrite par le vicomte Hyppolyte Le Gouvello (1898). Outre ces ouvrages, j'ai utilisé un très ancien manuscrit du 17^e siècle, de la Vie de Le Nobletz par Maunoir, conservé dans la Bibliothèque de

La période active de son apostolat tient presque dans les années du règne de Louis XIII. A 32 ans, il prend son bâton d'apôtre et il se met à parcourir les évêchés de Cornouaille, de Léon et de Trégor, en prédicateur libre, soumis à l'autorité des évêques, mais sans attache avec aucune paroisse. Après vingt-cinq ans de ce ministère, l'infirmité lui ayant clos les lèvres, il rassemble le reste de ses forces et renferme dans de pieux écrits la pensée intime de sa vie mystique, l'amour de la Croix. Deux siècles avant lui, Vincent Ferrier avait remué les cendres sous lesquelles dormait l'Evangile en se servant d'une méthode d'apostolat populaire où il avait imaginé de faire entrer des grand'messes quotidiennes, des processions de flagellants et d'autres moyens démonstratifs. Ses sermons terrifiants prêchés dans un langage enflammé qui se ressentait des ardeurs espagnoles avaient impressionné les foules. Mais le puissant Dominicain, prédicateur de l'Europe entière, n'avait fait que traverser le pays bretonnant. Le Nobletz ne sera ni moins original ni moins prestigieux. Son dernier biographe, le vicomte Le Gouvello, nous le représente comme un ancien chevalier de ces Ordres religieux qui unissaient la croix et l'épée, ou un de ces lévites de Jérusalem qui défendaient le temple à main armée. Mais lui, il ne franchira

la famille de Kerdanet à Lesneven. Il a 463 pages, contient 30 lignes par pages et 8 à 10 mots par ligne. Il est intitulé « La vie de Monsieur Le Nobletz, Prestre missionnaire, contenant l'idée d'un parfait prestre séculier ». Mais il faut remarquer que Maunoir n'a pas écrit ses mémoires d'affilée, qu'il cite des renseignements puisés à différentes sources et que les renseignements qu'il tient de Le Nobletz en personne, il les donne longtemps après, de souvenir. — Enfin j'ai tiré parti de certaines copies d'écrits de Le Nobletz possédés par la famille de Kerdanet, particulièrement la collection de ses « avertissements aux clercs et aux gens du monde ».

pas les limites de la zone où se parle la langue bretonne.

Avant d'entreprendre son ministère, il se soumet aux conditions qui donnent de l'efficacité à la parole : la science, la méditation silencieuse, la mortification. Il acquiert la science par un stage prolongé dans les centres les plus fameux du savoir, Bordeaux, Agen, Paris, sous la direction de régents distingués. Une retraite d'une année dans la petite cellule qu'il s'est construite sur le bord de la mer près du manoir paternel, le met en possession du second moyen. Quant à la mortification, il déclare bien net d'avoir « pas bonne opinion d'un prédicateur qui n'a enduré de grandes tribulations intérieures et extérieures ».

L'histoire de sa vocation est un drame aux actes multiples marqués chacun par une épreuve : épreuves du monde, de la famille, de l'isolement. Ensuite l'exercice de son ministère sera traversé, à son tour, par des épisodes douloureux. Des volontés se coalisent contre la sienne; l'opposition lui vient des camps les plus divers : de la noblesse dont il dénonce les abus, du clergé dont il critique l'ignorance et veut secouer l'inertie, de l'autorité ecclésiastique mal informée, qui prononce contre lui des sentences d'interdit et d'expulsion.

En 1594, au plus fort de la Ligue, Michel compte 17 ans. Nous devinons quels furent les propos des veillées pendant cette période tumultueuse, avec quelle attention passionnée ils étaient écoutés par l'enfant dont la vocation se décidait. Dans le Léon, bas et haut, troupes ligueuses et troupes royalistes sont aux prises. Mézarnou mis au pillage évalué à 70 mille écus d'or le chiffre de ses dégâts. Les sires de Goulaine, de

Carné, de Rosampoul, du Faouët, de Kerhir, du Rusquec, de Kerrom, tous seigneurs de l'Union aidés par les paysans léonards s'emparent du château de Kerouzéré ceinturé d'épaisses murailles, fortifié de retranchements que défendaient les seigneurs de Coëtnisan, de Kerandraon, de Goëzbriand et autres Royaux. Aux portes du manoir de Lesvern, en St-Frégant, où Michel enfant avait reçu ses premières leçons, le château de Penmarch était, la veille du sac de Mézarnou, le théâtre de scènes violentes. Là résidait la comtesse de la Magnane, la femme du fameux ligueur. Les routiers prennent des échelles, mettent le feu à la porte de la salle basse et fouillent toutes les chambres du château, ouvrant et brisant buffets et coffrets, emportant or, argent, bagues, pierreries « bourrant chausses et ailleurs » tant qu'ils peuvent. Aux frontières du Léon et du Tréguier, Morlaix se rend aux Royaux après la mort des seigneurs de Kerrom, du Rusquec et de Crémeur occis « en la fleur de leurs ans », car le plus vieux dépassait trente-cinq ans à peine. En Cornouaille, Quimper est en état de siège, Concarneau passe des Royaux aux mains des Ligueurs après des combats acharnés, le fort de Crozon est pris d'assaut par les troupes du maréchal d'Aumont; dans les campagnes ce sont les grandes tueries de paysans à Cléden, à Plouyé, à Huelgoat. Une sinistre figure éclipse toutes ces horreurs : celle de la Fontenelle, une bête de proie à face humaine, qui aurait sur la conscience la mort de 30 mille personnes, coupable, entre autres forfaits, de l'effroyable massacre de Penmarch, en quoi Moreau de qui nous tenons le récit de ces tristes choses voit « un juste jugement de Dieu pour les irrévérences que les habitants commettaient, car ils avaient leur lit tout à l'entour de la nef, l'église étant comme le donjon de leurs fêtes ». De terribles calamités font

cortège aux guerres intestines, comme le fléau qui s'abat sur la ville de Quimper, un mal mystérieux « de tête et de cœur » qui enlevait un homme en 24 heures, occasionnant dix-sept cents décès en un mois, sans compter les soldats tués pendant le siège et qui ne recevaient pas sépulture bénite.

C'est au milieu de ces temps troublés que Michel Le Nobletz ayant dit adieu à son professeur d'humanités, Maître Alain Le Guern, de Ploudaniel, et pris congé de ses parents, s'en alla étudier les lettres humaines au Collège de Guyenne à Bordeaux (1). Là, dans la compagnie de turbulents escoliers, il lui arriva plus d'une fois de mettre la main à l'épée. Les deux années de séjour qu'il fit à Bordeaux furent suivies d'un stage de quatre ans à Agen où il étudia la philosophie et les littératures anciennes, si bien qu'il devint capable d'expliquer sans peine les auteurs grecs et latins les plus difficiles et de composer de beaux vers dans leur langue; et comme il ajoutait à l'étude des œuvres profanes la lecture assidue des Pères de l'Eglise, le contact entre les deux antiquités s'opérait dans son esprit. Mais plus encore, il cultivait son âme, prenant pour modèle Ignace de Loyola, dont il lisait la vie.

La vertu est le fruit de la lutte. Un jour qu'il sondait son intérieur, il découvrit que le sentiment de l'honneur était le point le plus vulnérable de son âme. Alors il s'offrit à Dieu pour endurer toutes les humiliations qu'il voudrait bien lui envoyer. L'épreuve lui vint sous la forme de brocards que ses compagnons dirigèrent contre lui. Ces calomnies lui percèrent le cœur « le blessant, dit son disciple, dans une partie qu'il

(1) « Collège très florissant et le meilleur de France » disait Montaigne qui y avait fait son cours un demi-siècle plus tôt.

chérissait plus que la prune de ses yeux ! » Un soir, sous le coup de l'âpre morsure, il s'agenouilla près de son lit pour présenter à Dieu sa croix, et la Vierge immaculée lui apporta des consolations et des faveurs signalées qu'il consigna dans ses notes.

Quand il eut parcouru le cycle des études littéraires et philosophiques, il se mit à approfondir la science sacrée. Nous connaissons son plan d'études, car c'est celui qu'il trace à l'adresse des clercs dans un avertissement :

« Que l'escolier soit docte et prenne lettres de l'Université. Je le supplie fort d'étudier, durant les quatre années de cours, assiduellement en théologie, hantant fort souvent les docteurs; et lira sa Bible, les tomes des Conciles et Saint Thomas, et vaguera à l'oraison, prenant la leçon des cas de conscience et l'étudiera bien, car cela est requis pour former le jugement...

A Bordeaux où il était retourné après le séjour d'Agen, Michel étudia la scolastique sous le P. Charlet qui fut deux fois Provincial et sous le P. Gourdon, qui sera le confesseur de Louis XIII. Il se perfectionna dans les travaux de théologie et d'écriture Sainte; il lisait Saint Thomas et les Conciles; il apprenait les textes de la Bible. L'un de ses condisciples, René du Louët, futur évêque de Cornouaille, témoigne qu'il savait l'Ancien et le Nouveau Testament en grec à la fin de son cours. Mais il attachait un prix bien plus grand à l'acquisition de « la sapience céleste », sachant, dit son disciple, que « la sagesse mondaine et la science sèche sans conscience sert au diable de matière de tentation et d'occasion de chute aux gens doctes » (1).

Traitant de l'exercice de l'oraison chez Le Nobletz, Maunoir esquisse en connaisseur la mystique de son maître :

(1) Cette observation nous rappelle la fameuse formule de Rabelais : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

« Il y avait un an que Dom Michel vaquait tous les jours à l'oraison par voie de vaticination et de colloques. En un instant Dieu lui donna le don de la contemplation par le moyen de laquelle il se communiqua à son âme d'une façon toute nouvelle, et ce don lui demeura toute sa vie à guise d'une habitude infuse qui alla toujours croissant en son âme jusqu'à la mort dans ce don de sublime contemplation de la bonté et beauté infinie. Il sentit la présence du Tout-Puissant dans son intérieur avec plus de certitude que ce qu'on voit des yeux corporels.... Il sentit tout son intérieur changé en un moment comme une goutte de gelée dans un tonneau de vin, se trouvant perdu et transformé en Dieu. Ce don de la contemplation ne le quittait jamais même dans les classes lorsqu'il étudiait et écrivait ses leçons ».

A l'oraison Michel ajoutait la pratique de la mortification. Son avertissement aux clercs contient des réflexions où transparaît encore le détail autobiographique :

« L'escolier qui étudie en la Sainte Théologie doit s'habiller humblement comme le plus pauvre escolier, fuir l'amitié des personnes qui sont en estime devant le monde, étant logé dans la maison d'un mécanicien; il ira en la compagnie des plus abjects escoliers en tout lieu et fera état de leur compagnie et s'il veut quelquefois payer un dîner, qu'il n'invite que ces pauvres et abjects escoliers ».

C'est exactement l'histoire de sa jeunesse étudiante. Il fuyait les escoliers qui faisaient bonne chère; il invitait les étudiants pauvres à manger chez lui, les traitait avec l'argent que son père lui envoyait régulièrement; il jeûnait trois fois la semaine. Il ne connaissait à Bordeaux que l'église, le collège et les lieux où il pouvait exercer les œuvres de miséricorde. Il visitait les prisons et les hôpitaux, il se rendait dans les paroisses travaillées par les protestants, s'adjoignant quelques pieux étudiants, et parmi ceux-ci, un de ses compatriotes destiné à devenir une gloire dans l'Ordre de Saint-Dominique, Pierre Quintin, qu'il avait gagné aux exercices de l'apostolat pendant qu'il était à Agen.

Il pratiqua les austérités durant six mois,

couchant sur la paille, jour et nuit en prière. Il voulut s'entraîner à épouser la pauvreté sous l'habit de Saint François d'Assise; mais son état de santé ne lui permit pas d'embrasser un ordre si rigoureux; alors il comprit que Dieu l'appelait à l'apostolat dans le monde et il retourna dans son pays.

Cette fois l'épreuve lui vint de la part des siens. Ceux-ci le pressaient de recevoir la prêtrise, car ils escomptaient pour lui un riche bénéfice; mais il restait sourd à leurs instances et laissait passer les bonnes occasions.

Le siège de Léon était occupé, en ce temps-là, par Roland de Neufville. Ce pieux évêque, désireux de remédier à l'insuffisante formation du clergé, avait accordé, en 1580, les fruits d'une prébende scolastique au sieur Jean Prigent avec la charge de précepteur de l'Ecole de Léon : ce fut l'origine du Collège de St-Pol. En 1587, il passait contrat avec Frère Pierre Bertault, docteur en théologie de l'Alme Université de Paris, lequel s'engageait à donner des leçons de théologie deux fois par semaine, moyennant la fondation d'une prébende dont il toucherait les revenus.

L'Evêque s'était rendu compte par lui-même de la valeur du jeune Michel qu'il avait entendu discourir dans une dispute théologique soutenue en sa présence. Pour le récompenser de cette brillante passe d'armes, il lui proposa un bénéfice important. Michel déclina l'offre au grand mécontentement de son père qui le chassa du manoir familial sans denier ni maille. Il se réfugia dans une chaumière où il vécut comme un pauvre paysan sans fréquenter les nobles ni les riches, ni les personnes lettrées, mais faisant de longues stations dans l'église, catéchisant les pauvres et les enfants, cherchant l'aumône pour

les nécessiteux. Ses parents croyaient que l'excès des études lui avaient renversé la cervelle; et il embrassait avec ardeur toutes ces croix qu'il appelait « les plus belles richesses des magasins du roi de gloire ».

A cette période de sa vie se rapporte une page de l'Avertissement aux clercs où percent, une fois de plus, les réminiscences personnelles :

« Après avoir ouï le cours entièrement, il faut quitter les études et les villes et retourner en son pays ou en quelque autre part pour s'exercer au mépris de soi et du monde. Et vaut mieux faire cet exercice en son pays, travailler des mains exerçant la vie rustique, se mortifiant, endurant honte et pauvreté pour mourir au monde, mourir à son honneur mondain, mourir à toute cupidité, vivant comme un homme idiot sans faire même état de hanter les docteurs et de disputer subtilement en tout.

Cependant, vous étudierez sans hâte, à loisir, les Saintes Ecritures et la doctrine des Pères de l'Eglise, comme les Epîtres de Saint Jérôme, les œuvres de Saint Bernard et rarement les sciences théoriques; ferez pénitence souvent, ayant une discipline et jeûnant fort, gardant la solitude et souvent communiant; et enfin vous verrez quelle assurance Dieu vous donnera pour être prêtre ».

Il composa une méditation illustrée qu'il appelait sa « carte marine ». Des rochers représentent les écueils auxquels trop de prêtres étaient exposés : le mépris de l'oraison, l'esprit de superbe, l'avarice, l'oisiveté, toutes ces fleurs du monde au milieu duquel il déclarait qu'il était aussi difficile de vivre sans en contracter l'esprit, que de demeurer longtemps dans une chambre pleine de de fumée sans avoir mal aux yeux ou de mêler de l'eau de fontaine à celle de la mer sans qu'elle devienne salée.

Un jour, il s'ouvrit à son père de son dessein de se faire préparer à la prêtrise. M. de Kerodern le croyant devenu plus raisonnable à son sens, lui donna la somme suffisante pour le voyage et un séjour à Paris. Michel suivit pendant six mois les cours des plus fameux docteurs de Sorbonne

et se spécialisa dans l'étude de l'hébreu pour mieux pénétrer le sens de l'écriture. Ensuite, il s'en fut trouver le célèbre P. Coton confesseur et prédicateur du Roi, et il en reçut le conseil de faire un noviciat de six mois. Il se conforma à cet avis, fut ordonné prêtre, puis retourna à Kerodern. C'était en l'année 1607.

Son intention était de se consacrer à la prédication sans poste ni emploi fixes. Or Saint Ignace recommandait à ceux qui se destinaient aux missions de passer une année dans la solitude. Plouguerneau offrait dans ses alentours des sites propices à la méditation silencieuse : Notre-Dame du Val que le Frère Cyrille décrit comme un « lieu extrêmement agréable, proche d'un ruisseau et accommodé de gentils jardinages » ; Notre-Dame de Grouennou avec sa chapelle, « petit palais de la Mère de Dieu », tout environné de belles sources et de beaux arbres ; et au bord de l'Océan, la plage de Tréménech, avec sa petite église, au milieu des dunes.

C'est sur ce paysage sévère avec ses mornes étendues de sable qui s'avancent vers la mer coupées par des massifs de rochers que Michel fixa son choix. Il se fit construire une petite cellule couverte de paille, à l'imitation des vieux moines d'Outre-Manche qui, à peine débarqués sur les côtes d'Armorique, s'y bâtissaient un ermitage, et là se livraient à la contemplation avant d'aller prêcher la parole de Dieu à l'intérieur des terres. Chaque jour une pieuse voisine lui apportait une écuellée de bouillie d'orge qu'elle lui présentait par une étroite ouverture pratiquée dans la chaumière. Comme boisson, une légère mesure d'eau qu'il s'était réglée lui-même, car il ne se servit de vin, pendant toute cette année, que pour la célébration de la messe. A ce régime il affaiblit tellement son estomac qu'il ne put,

jusqu'à la fin de sa vie, supporter que fort peu de nourriture. Bien qu'il se reprochât plus tard de s'être rendu, par ses austérités, moins capable de travailler au salut des âmes, surtout pendant les vingt dernières années de sa vie, il s'en consolait toutefois à la pensée que, si les travaux et les mortifications de sa jeunesse avaient altéré sa santé, ils l'avaient davantage détaché du monde et uni à Dieu. Ces sentiments, il les traduisait dans un Cantique Spirituel en breton, qu'il composa au Conquet, et dont voici le sens :

Béni soit l'excès de ma flamme,
Cessons, cessons mon cœur d'en avoir des remords
Je dois les forces de mon âme
A la langueur mortelle où se trouve mon corps
Par un emportement extrême
Je semblais à ma mort travailler chaque jour
Mais me perdant ainsi moi-même
J'ai trouvé mon Sauveur et son divin amour.

Il mena à Tréménech la vie de cénobite l'espace d'une année, et quand il en sortit, ce fut pour prêcher à Plouguerneau et dans les environs, car selon l'exemple du Sauveur et la parole de l'Apôtre, il faut d'abord travailler à évangéliser ses proches et ses compatriotes.

La conversion de son père lui tenait particulièrement à cœur. Pour en venir à bout, il eut recours à une pieuse industrie. Il prit une poignée d'argile, la mit dans une écuelle où il versa de l'eau et ayant prié son père de remuer cette eau avec le doigt, il lui demanda de se mirer là-dedans. M. de Kerodern lui répondit qu'il ne pourrait évidemment voir son image dans une eau si trouble : « Eh bien ! répond Michel, il en est ainsi de votre âme. Vous ne pouvez vous y reconnaître parce qu'elle est troublée et obscure par l'affection déréglée des biens terrestres et le

soin continuel des choses passagères et périssables ».

Le Père Saint-André qui rapporte ce fait après ample informé, je suppose, disposé qu'il était, nous prévient-il dans sa Préface, à rejeter plusieurs choses admirables, mais à retenir celles dont il avait en mains les preuves, nous fournit, sur la conversion du seigneur de Kerodern, des détails fort circonstanciés que je signale presque tout au long parce que j'y vois en germe la méthode concrète, pratique de Dom Michel pour agir sur les âmes. Voici donc la suite du récit :

« La grâce de Dieu mit tant d'efficace dans les paroles de son serviteur, que ce bon vieillard touché au vif et se rendant tout à coup à cette manière si simple de persuader, le conjura de lui dire au plus tôt ce qu'il devait faire pour assurer son salut. Il lui demanda du temps pour satisfaire plus pleinement à sa demande; et étant retourné dans sa solitude, après avoir recommandé l'affaire à Dieu, il lui écrivit une règle pour sa conduite et lui manda : que l'exercice de son emploi étant celui qui le mettait davantage en danger, il devait le régler en sorte qu'il n'y travaillât jamais les dimanches ni les autres jours de fête célébrés par l'Eglise; qu'il devait même, pour tous les autres jours, ne faire aucun gain ni aucune acquisition qu'il n'eût auparavant travaillé à rendre son âme libre de toute avarice, que la nourriture spirituelle de l'âme lui étant plus nécessaire que celle du corps, il devait tâcher de ne la jamais perdre, qu'il devait plutôt manquer à ses repas que de manquer à se mortifier ou à faire tous les jours sa lecture spirituelle, son examen de conscience, sa méditation et ses autres exercices réglés.

Il ajoutait à tout cela deux sujets de méditation, qu'il le priaît de considérer attentivement. Dans la première de ces méditations, il voulait que, pour le premier point, il s'interrogeât lui-même en cette manière : Quest-ce que Dieu ? Que suis-je ? Quel bien m'a fait Dieu ? Ai-je quelque'un qui me touche de plus près que lui ? Que fais-je pour lui ? Qu'a-t-il promis à ses plus fidèles serviteurs ? — Pour le second point, il fallait qu'il répondît intérieurement à chacune de ces demandes en particulier. Et il devait faire le troisième point en tirant des conclusions pratiques des deux premiers et le terminer par quantité

d'actes de douleur pour le passé, de résolutions fermes et ardentes pour l'avenir, d'offrandes de son corps et de son âme et de tout ce qu'il possédait, et de demandes pour lui-même, pour sa famille et pour toutes sortes de personnes, par l'intercession de la Sainte Vierge et des Saints.

Le premier point de la seconde méditation — nous reconnaissons ici, comme dans la première, la méthode ignatienne — consistait en ces autres demandes qu'il devait se faire à lui-même ou qu'il devait écouter comme si elles lui étaient faites par la bouche du Sauveur : — Marches-tu par le chemin étroit qui mène à la vie ou par le large qui mène à la mort ? Cherches-tu la volonté de Dieu et tâches-tu de lui plaire dans toutes tes actions ? Rends-tu à Jésus-Christ ton Seigneur les services qu'il demande de toi ? Es-tu ami et serviteur particulier de sa sainte Mère ? T'acquittes-tu des obligations de ta charge avec désintéressement et fidélité ? As-tu reçu l'Evangile dans ton cœur et vis-tu selon ses règles ? Aimes-tu la loi de Dieu et les vertus humbles auxquelles oblige son joug aimable ? Ne respectes-tu point davantage le monde que Dieu même qui en est l'auteur et qui peut le détruire ? Aides-tu l'Eglise dont tu es un membre indigne ? Et lui rends-tu dans ses mystères et dans ses ministres le respect que tu lui dois ? — Le second point était pareillement de répondre à ces demandes, et le troisième de tirer des conclusions pour le changement de sa vie, et pour la réforme de ses maximes et de ses actions ».

M. de Kerodern fut très touché de la lettre de son fils; il résolut de changer de vie, rappela ce cher fils, lui témoigna ses regrets de l'avoir durement traité et lui déclara qu'il était décidé à suivre ses avis. Il ne se contenta pas de s'abstenir des exercices de sa charge aux jours de fête; il employa en œuvres de charité les gains qu'il croyait avoir acquis dans ces jours consacrés à la dévotion. A tout cela il ajoutait la pratique de la mortification et l'exercice de l'oraison, sans compter le petit Office de la Sainte Vierge qu'il continua de réciter tous les jours comme il avait l'habitude de le faire même avant sa conversion.

Madame de Kerodern fut plus facile à gagner. Sans avoir beaucoup de zèle, elle était vertueuse. Elle prit goût aux instructions que don-

nait son fils dans la chapelle du manoir familial; sur ses conseils, elle se livra à la lecture des livres spirituels, à l'oraison, à l'aumône, et bientôt elle vécut au milieu du monde comme dans le plus saint des cloîtres.

Ce fut enfin une grande joie pour Michel d'amener à la pratique d'une vie plus parfaite ses sœurs Anne et Marguerite. Anne, qui était d'humeur douce et paisible, se mit à pratiquer l'exercice de la méditation, tout en vaquant aux soins domestiques au service de ses parents. Marguerite, qui était coquette et vaniteuse, sacrifia successivement son collier de perles, ses pendants d'oreilles, ses dentelles et ses rubans, sa bague ornée d'une pierre précieuse et enfin sa robe de soie qui était celui de ses atours auquel elle tenait le plus.

Cependant il cherchait toujours la forme sous laquelle il exercerait son ministère. Pierre Quintin, son ami, avait reçu l'habit de Saint-Dominique au couvent de Morlaix. Il était entré dans cette famille religieuse écartée de ses devoirs avec l'intention de la réformer. Pour mieux réussir dans son dessein, il appela Michel et lui persuada que sa vocation ne serait nullement contrariée en sa compagnie dans un ordre de prédicateurs. Michel acquiesça.

Mais les religieux de Morlaix ne tardèrent pas à prendre ombrage de la vertu de leur nouveau compagnon, en qui ils voyaient un reproche vivant de leur conduite. Ils cherchaient à se débarrasser de lui. Une circonstance les servit à souhait. Une jeune fille de la bourgeoisie de Morlaix était morte brusquement peu de temps avant la date fixée pour son mariage. Sa mère, qui était une insigne bienfaitrice de la Communauté, obtint du prieur le privilège de la faire enterrer dans la chapelle du monastère et la permission de

suspendre à un pilier le portrait de cette demoiselle en grande toilette et en tenue décolletée. Le tableau, d'une belle facture, attirait les regards des fidèles qui venaient entendre la Messe. Michel ne pouvait supporter ce scandale; il se plaignit à diverses reprises au prieur et à la mère de la défunte. Ce fut en vain. Alors il corrigea le portrait de manière à le rendre inoffensif. La dame, outrée de ce changement, manifesta une vive irritation. Sur l'ordre du prieur, le coupable fut conduit par deux frères dans l'infirmerie, et garroté à la quenouille d'un lit pendant le souper. Pour son repas, il n'eut que des croûtes de pain que ses gardiens lui présentaient comme à un chien. Après le souper, les moines s'assemblèrent pour le jugement. Tous, à l'exception du Père Quintin, réclamèrent la peine du fouet et l'exclusion de l'Ordre. Michel fut amené au Chapitre, à la lueur des torches, les mains liées comme un criminel; le Père prieur prononça la sentence, et les moines, chacun à leur tour, fouettèrent cruellement le malheureux; puis on le chassa du couvent. Le Père Quintin l'accompagna en déclarant bien haut que la Communauté n'était pas digne de posséder cet homme de Dieu, et les deux amis sortirent dans la nuit.

CHAPITRE DEUXIEME

La Carte géographique des Missions

Sous le coup de cette humiliation, l'âme de Michel s'était retrouvée. Il avait hésité sur sa vocation; il s'était cru appelé au ministère de la parole dans l'Ordre par excellence des prédicateurs; sa dramatique expulsion le ramenait à une conception plus personnelle de la vie apostolique. Il avait eu le dessein de s'appuyer sur des méthodes éprouvées, et voici que s'ouvre devant lui une vie toute nouvelle. L'homme qui s'élèvera à la hauteur d'un génie d'apôtre, qui inaugurerà pour la Bretagne un mode inédit d'évangélisation ne paraissait pas devoir donner sa mesure dans le cadre rigide d'une communauté de prêcheurs.

Quel émouvant spectacle que celui de ce méconnu chassé dans des circonstances si humiliantes alors qu'il s'affligeait de l'immense labeur qu'offrait la Bretagne livrée à des abus et à la mondanité ! Un esprit d'origine populaire aurait eu plus difficilement cette hantise. Gentilhomme, il était bien placé pour voir le mal dont souffrait la société. La noblesse donnait le ton; les bourgeois, le peuple, les prêtres mêmes étaient entraînés dans le mouvement.

Après son expulsion, il avait passé quelque temps dans sa famille; puis, pour dominer ses ressentiments naturels, il retourna dans la ville

qui avait été le théâtre de sa confusion et prit un logement proche du couvent des Dominicains. Il lui arrivait souvent de rencontrer les religieux qui l'avaient maltraité; et il les saluait avec respect. A Morlaix et autour de Morlaix il entreprit une série de missions, avec la précieuse assistance que lui fournit la fraternelle amitié de son compagnon d'infortune. Tous deux rayonnèrent dans le Tréguier. Mais Quintin qui était déjà prêt dans son Ordre rejoignit son couvent qu'il réussira à réformer après de nombreuses années de labeur. Et Michel partit pour le Léon, comme un précurseur hardi et confiant. Son milieu natal le reprit pour un temps, ses compatriotes revirent l'ermite solitaire de la cabane de Trémenech revêtu des forces de la charité conquérante. Mais il les quitta bientôt pour s'en aller jeter ses filets dans les îles.

Quelle inspiration l'attirait en ces lieux fameux par leur isolement en plein Océan et leur situation d'épouvante ! Sans doute, l'état de simplicité de ces insulaires coupés du reste du monde par une ceinture de mer furieuse. Ou aussi, comme le dit son premier biographe, le désir ardent d'imiter Pol Aurélien qui avait commencé par Ouessant et Batz l'évangélisation du pays de Léon.

A Ouessant, il fut tout de suite conquis par la cordialité de ces pauvres marins qu'un document du temps nous représente isolés à sept lieues de la grande terre en une île de difficile et périlleux accès et exposée aux pirates et pillards de toutes les parties de l'Europe. Dès son arrivée, un des notables lui fit accepter dans sa maison une chambre avec un lit assez commode; mais l'ardent missionnaire, quand il eut pris un peu de repos, fut se loger dans uneasure où une simple pierre lui servait de chevet. Les habitants

étaient avides de l'entendre. Tous les jours, il les préparait à la confession et à la communion par ses sermons et ses catéchismes, et pour rendre plus durables les effets de la mission, il communiqua au recteur ses pieuses industries.

Il n'est pas étonnant qu'il ait tiré parti des dispositions religieuses de ces populations hantées par les dangers de la mer. Avant de quitter l'île de Batz, il rassembla les habitants et leur dit : « Adieu, mes chers enfants, Dieu m'appelle autre part. Je me suis rendu parmi vous pour vous montrer le chemin du ciel. Si Dieu me faisait la grâce d'avoir coopéré, dans cette île, au salut d'une seule âme, quel sujet n'aurais-je pas de bénir mon doux Sauveur ! » Comme l'émotion gagnait ses auditeurs, il lui fallut s'interrompre quelque temps; et il reprit : « Ne pleurez pas, mes enfants, mais souvenez-vous de ce que je vous ai enseigné; gravez au fond de vos âmes que l'affaire des affaires est de vous sauver. Aimez et servez Dieu de tout votre cœur. Plutôt la mort cent fois que d'offenser Dieu ». Ayant prononcé ces paroles avec énergie, il fit paraître brusquement entre ses mains une croix rouge surmontée d'une tête de mort : « Y-a-t-il un seul d'entre vous, s'écria-t-il d'une voix terrible, qui espère que sa tête maintenant pleine de vie, de chair et de sang, ne deviendra pas comme celle-ci ? » Et voyant la foule toute saisie en face de ce crâne aux orbites vides et au rictus affreux, il ajouta ces simples mots : « Je vous laisse ce crâne pour vous prêcher en mon absence » (1).

Il suivait les insulaires sur leur terrain de lutte, à l'imitation du Sauveur prêchant dans les

(1) Ce procédé sera souvent employé par des prédicateurs héritiers de son esprit, tels les missionnaires diocésains bretons d'il y a deux ou trois générations, les Favé, les Kervennic... Nous avons connu des auditeurs de leurs sermons.

barques de Galilée. Un jour à Molène il harangue des pêcheurs rassemblés autour de sa chaire flottante et il a le spectacle de ces rudes marins subjugués par sa parole enflammée et amenés, au récit de la Passion, à se saisir de leurs cordages pour s'infliger la discipline, reprise à deux siècles de distance des scènes des flagellants qui suivaient le grand thaumaturges espagnol.

L'île de Sein le verra plus tard, l'ancien domaine farouche des druidesses dans ces parages fameux de la baie des Trépassés où surgissent les fantômes des naufragés. Il apportera la bonne nouvelle chez ces populations pétries de légendes terrifiantes; il s'emparera de ces âmes, il exorcisera les épouvantes primitives et fera luire sur ces rivages tragiques le phare d'espérance et de paix. Et nous sommes encore les témoins que ces îles abandonnées sont demeurées des oasis de piété, des Eden de foi pure, simple et pratique.

Ayant évangélisé les îles, Le Nobletz va parcourir la côte, toujours à la manière des moines-apôtres du vieux temps. En Bretagne, il est vrai, c'est le littoral qui est le plus peuplé. Ce n'est pas du cœur que viennent la vie et le mouvement, mais des extrémités. Il y a quelque raison à comparer la vieille province à la tête d'un moine dont le centre est nu et la circonférence touffue. Un des traits les plus remarquables de la physiologie de la Bretagne, c'est que le commerce, l'industrie et la culture se sont portés surtout à la périphérie, d'où la présence de plus grosses agglomérations sur les côtes. C'était là un puissant motif d'attrait pour un missionnaire. Mais n'était-ce pas, au surplus, que Le Nobletz trouvait sur les bords de l'Océan le milieu idéal à son action, le plus en harmonie avec son tempérament ? Toujours il reviendra aux populations maritimes après quelques excursions dans les ter-

res. On peut chercher à ce fait des explications naturelles; mais dans un sujet aussi grave il serait malséant d'expliquer par de simples raisons d'ordre topographique et même d'ordre imaginaire et sentimental l'attraction du missionnaire vers les marins. Celui qui vit de la mer ne s'adapte pas à une vie réglée de dévotion comme le paysan sédentaire fixé au sol; il a bien son port d'attache, mais les hasards du métier, l'irrégularité des sorties et des rentrées l'enlèvent trop souvent aux habitudes chrétiennes maintenues par le cadre paroissial. La détresse plus grande des âmes est la raison qui compte pour un apôtre avant tout. Il nous plaît cependant de voir l'âme abrupte et solitaire du grand initiateur celtique ne pas perdre de vue l'Océan qui avait bercé ses premières années. Nous trouvons une parenté émouvante entre lui et ce pays qui, de plus en plus, se révèle aux artistes du monde entier comme un des plus solitaires mais des plus puissants qui soient.

Le Nobletz lui-même puissant et solitaire, face à l'Océan sans frein, dressera la Croix. Nous nous le représentons avec ses longs cheveux à la Celte, debout auprès d'un de ces calvaires de granit, fruste mais parlant, dont il se fera l'interprète, lui, le prédicateur du Rédempteur crucifié. Nous le verrons partir en guerre contre l'esprit mondain, contre cette mer furieuse du monde qui menaçait de submerger la Bretagne comme une nouvelle ville d'Ys. Tout son apostolat peut se résumer dans ce symbole : il montre la Croix aux populations; furieusement le monde prendra sa revanche; il sera poursuivi, persécuté mais ferme sur le roc inébranlable de la vraie doctrine, il laissera la rafale passer, étreignant le Christ dans ses bras.

Le long de la côte bretonne, une foule de petits ports de pêche s'ouvrent dans des criques abritées. Ces agglomérations de pêcheurs entendent tour à tour ce prédicateur ambulancier, qui coupait son apostolat de retraites dans la solitude pour se maintenir en haleine.

De l'Île-de-Batz il s'était rendu à la pointe St-Mathieu. C'est par là qu'il commença son itinéraire côtier. Saint-Mathieu, Lochrist, Le Conquet entendent sa parole. Puis il longe la rade de Brest et nous le retrouvons à l'estuaire de l'Elorn, missionnant dans la vieille cité de Landerneau. Là, son zèle lui inspira une hardiesse. Une nuit, il entra dans une maison au milieu d'un bal, accompagné du P. Quintin, et tous deux, le crucifix en main, dispersèrent les danseurs. Mais surtout son séjour à Landerneau est marqué par une innovation heureuse : il inaugure sa fameuse méthode d'instruction populaire par l'explication des peintures symboliques imaginées dans l'ermitage de Tréménech.

Il passe ensuite dans un autre port d'estuaire, dans une cité plus illustre, la capitale de la Cornouaille, Quimper-Corentin, sise dans un vallon breton au confluent de deux rivières, ornée de vieilles maisons à encorbellements, coupée de rues évocatrices d'un lointain passé, pourvue de remparts et que domine la cathédrale de Saint-Corentin, splendeur de la Cornouaille. Deux fois par jour la mer vient visiter la cité-capitale où les évêques-comtes de Cornouaille régissaient le peuple fidèle. Là Michel donne une série de prédications; il catéchise les enfants dans l'église de Loc-Maria, une des plus antiques constructions romanes de la Bretagne avec son clocher carré dressé au-dessus du port où s'étale une flottille de bateaux.

De la ville épiscopale il étend pendant trois ans le rayon de ses courses apostoliques; il va à Concarneau, le pittoresque port sardinier où il retrouve une clientèle de pêcheurs, son élément préféré; il remonte jusqu'à la vicomté du Faou, une des circonscriptions les plus anciennes avec l'immense juridiction de son seigneur.

Il traduit donc une préférence marquée pour les agglomérations maritimes ou presque côtières ou assises sur les vieux estuaires bretons, — Le Faou, comme Quimper et Landerneau, présente cette dernière particularité — pour les villes qui sont des centres de commerce local, de navigation, en un mot, les clés du pays.

L'ardent apôtre exerçait depuis six ans ce ministère errant pour lequel il semblait fait lorsque, tout à coup, on le voit se fixer sur une terre d'élection pour une période de 25 ans. Par quel attrait mystérieux plante-t-il sa tente à Douarnenez ? Encore une petite cité, mais il y avait légion de semblables en Breiz-Izel; encore un port de pêche, mais ailleurs, il y avait des marins abandonnés. Ces raisons ne semblent pas décisives.

Le fait est que Douarnenez s'empare de lui et Douarnenez lui restera fidèle. En ce temps-là il a trente-huit ans: il est homme fait, en pleine possession de sa doctrine, de sa méthode, prêt à fournir son maximum de rendement.

Le site offrait un cadre idéal pour un apostolat. L'endroit où, de nos jours, d'innombrables touristes vont chercher des paysages avec des souvenirs, est un des joyaux de la Bretagne et plein des légendes du passé. Le décor est demeuré inchangé dans ses parties essentielles. La vieille flèche célèbre et puissante de Ploaré dominait alors comme maintenant la baie splendide et le pays d'alentour; la cloche porte la date de 1555;

les barques et les poissons ciselés sur les murs de la belle église gothique rappellent qu'elle fut fondée par les pêcheurs de la côte qui donnèrent des offrandes et travaillèrent de leurs bras.

Le vieux bourg de Douarnenez s'élevait sur la falaise, épanoui au milieu des pins. Au soir, par la brise, le murmure des arbres répond au roulement des vagues. La côte, au-dessous, s'abîme dans une cascade de brisants jusqu'à la plage du Ris qui est la première de ces grèves enchassées de rochers, de ces grèves sans fin qui encerclent la baie prestigieuse, Trez-Malaouen, Sainte-Anne-la-Palud au sanctuaire couru des pèlerins, de l'autre côté, Morgat aux grottes célebres et le Cap de la Chèvre qui se dresse face au Cap Sizun. Dans cette mer harmonieuse se dispersent le matin ou le soir des barques roses et blanches, et comme un vol de mouettes se perdent dans l'immensité. C'est là où la Sirène Ahèz, moitié femme moitié poisson, tente de séduire les nautonniers; là, que dans la sérénité calme ou le danger quand ils doivent franchir le Raz de Sein, qu'ils trouvent les impressions religieuses qui sont l'apanage de nos marins.

Le marin breton est porté vers l'au-delà mystérieux; de tout temps il a invoqué l'Etoile de la Mer. Beaucoup de bateaux portent encore de ces noms mystiques, religieux et saints. Il s'est produit des scènes curieuses pendant les troubles récents qui ont fait appeler Douarnenez la Moscou bretonne. Les meneurs venus de l'étranger ont eu la surprise dans les réunions publiques de voir des marins se dresser contre eux et protester de leur foi religieuse quand celle-ci était atteinte.

Tel fut toujours le caractère du peuple de Douarnenez. Il se fait remarquer dans nos grandes manifestations religieuses, pardons, pèlerinages, par des démonstrations de piété toute mé-

ridionale qui sortent de la retenue, de la réserve ordinaire des Bretons. Or en Le Nobletz il y avait un tantinet de Méridional. Une parenté s'établit entre la fougue du prédicateur et l'état d'esprit enthousiaste du pays. Nous pouvons préjuger, sans être taxé de trop de hardiesse que Dom Michel a contribué à enraciner le sentiment religieux chez ce peuple mobile, très prenant, très accessible à l'action d'une personnalité forte.

Restait-il à cette époque dans ce centre pêcheur quelques traces de la cité légendaire engloutie au temps du roi Grallon ? On y trouve encore des vestiges de murs romains, débris de forêts englouties sous les flots. Cela c'était le lointain passé; mais voici l'histoire récente. A peine vingt ans s'étaient écoulés depuis que La Fontenelle avait fait de l'Ile-Tristan une forteresse imprenable, le repaire où il entassait son butin et d'où il lançait ses bandes sur la campagne. Le quartier général du capitaine-brigand deviendra le centre d'opérations du gentilhomme missionnaire. Il trouvait là une détresse d'âmes plus poignante que nulle part ailleurs. Hommes et femmes ne connaissaient plus guère le chemin de l'église; ils couraient aux danses et aux assemblées de nuit.

Ra d'an suliou ha d'ar goueliou

E frequantet eno dançou

Quitta a reant an ilisou

Evit mont d'an assembleou

Yvez ouch'pen en nos memez

Gouaset ha merch'et assembles

Evit dançal en em gavent

Rac d'an dra-je en em roant (1).

Pendant 25 ans, Dom Michel sera l'âme de ce peuple, participant à sa vie, souffrant de ses

(1) Marc Person.

deuils, consolant les veuves. On se l'imagine, sans crainte d'erreur, assistant au départ des flotilles, esquissant sur elles le geste de bénédiction et les accueillant au retour, comme le Sauveur accueillant les Apôtres après la pêche sur le lac de Génésareth : « Qu'avez-vous pris aujourd'hui ? »

Ce qui explique la fidélité durable de Douarnenez au souvenir du missionnaire, c'est l'intimité qui lia leur vie. Les grands souvenirs historiques ne s'expliquent pas autrement. C'est moins les événements extérieurs qui importent que l'intime pénétration. Lui, attiré par eux; eux, éclairés et guidés par lui. Et il s'est trouvé que cet homme venu des côtes sauvages et nues du Nord du Léon, lui, né dans un milieu austère, s'est fait comme l'incarnation de l'âme d'un peuple enfant, gai et jeune.

Donc ce n'est pas en vain que quelqu'un remue si profondément une population. Tout en participant à la vie temporelle de ces pauvres gens, Dom Michel a eu, avant tout, en vue la préoccupation de les rétablir dans la fidélité chrétienne. Il souffrait de leurs abus, de leurs légèretés. Son rôle a été d'exploiter le fond traditionnel, de l'enrichir et de le fixer dans les habitudes religieuses. Nous allons étudier la méthode et la forme de cet apostolat dont, après trois siècles, nous constatons encore les résultats. Considérons-la maintenant en elle-même pour en voir la sagesse intime, et pour en mieux saisir l'opportunité, examinons la situation contemporaine.

CHAPITRE TROISIEME

La lutte contre les Chevaliers Errants

Objectif et méthode

Le règne d'Henri IV finissait quand notre gentilhomme apôtre commença sa campagne missionnaire. La paix longuement attendue a mis fin aux guerres intestines. L'unité religieuse comme l'unité politique est faite, surtout en Bretagne où les protestants sont clairsemés.

L'irréligion n'est pas de mode; la foi vit dans les âmes; les pratiques religieuses subsistent. Nous ne trouvons dans les documents épiscopaux de l'époque, constitutions synodales, statuts, aucune plainte touchant la violation des commandements de l'Eglise. On observe le repos dominical; on assiste aux offices, mais on y commet des irrévérences. Dans ses Avertissements dédiés aux religieux, aux prêtres séculiers et aux personnes du monde, Le Nobletz s'indigne contre ces prétendues dévotes qui babillent et caquettent dans le temple de Dieu. Il les a saisies sur le vif « devisant tout haut et contre leur conscience par crainte ou par respect humain, faute d'avoir la hardiesse de dire un mot comme : « — Messieurs, s'il vous plaît, allons ailleurs ou soyons courts, car ce n'est pas ici la place — ». Le peuple appuyé contre les autels bavarde à hau-

te voix et remplit les églises de tintamarre. L'exemple vient des gentilshommes et des bourgeois d'honneur que ce fils de seigneur flagelle d'une main ferme. Ceux-là, il les appelle « la fleur et la farine du monde ». Voyez-les que entrent tout bottés dans l'église comme dans leur écurie, rompant de leurs claquements sonores le silence du saint lieu; ils se saluent et parlent tout haut comme chez eux. Vous ne voyez pas entre leurs mains de livres de dévotion; dans leur chapelle domestique vous ne trouverez à l'ordinaire ni cierges ni bon missel, ni ornements propres. Ils dirigent mal leur train de maison, laissant leurs femmes, leurs enfants et leur filles chambrières vivre à leur guise en toute mondanité et passe-temps. Pour plaire au monde ils sont prodigues de leur argent, mais ils sont chiches à donner à l'Eglise.

Cette forme de l'esprit mondain, l'irrespect en matière de religion, était apparemment répandue à l'époque. Les Statuts synodaux de St-Malo, publiés en 1620, dénoncent la perverse impiété et scandaleuse impudence » de ceux qui s'amuse à l'église à discourir de choses vaines et profanes ». Saint Jean Eudes, dans ses sermons, ne fera pas un plus brillant tableau de la Normandie où les sanctuaires sont profanés par les mondains : « En quel équipage, s'écrie-t-il, les femmes y viennent-elles ? Comme si elles venaient à l'église, non pour rendre à Dieu leur adoration, mais pour se faire adorer elles-mêmes ». Le Nobletz stigmatise aussi ce mode de mondanité, la vanité, qui gagne tout le monde, paysans vêtus en bourgeois, bourgeois vêtus comme les nobles, se traduit dans des bagatelles comme colifichets, rubans, carcans, chaînes d'or, bagues et choses semblables. Se peut-il que le temple abrite les vanités de la terre ? Les seigneurs affichent leurs images et leurs armoiries

jusque sur les ornements d'autel et les calices. C'est là une grande abomination, mais ce qui est pire encore, c'est qu'ils se font porter en terre par les prêtres comme au temps où ils vivaient plus saintement, manifestant ainsi leur vaine gloire au-delà du trépas.

Il se rencontre des clercs qui ont « cœur au monde », qui sont infestés de son esprit. Ceux-là oublient trop que leur place n'est qu'en trois endroits : à l'église, en leur chambre et dans la chambre du malade. Ils courtisent « riches, nobles et potentats » ; ils portent jarretières de soie, rabat à l'espagnole, rose à leurs souliers. A eux s'adresse cette objurgation de l'impitoyable censeur : « Fuyez de Babylone, ô prêtres ; autrement malheur au jour qui vous prêta la lumière pour aller aux Saints Ordres ».

L'injustice est la troisième forme de l'esprit mondain qu'il dénonce. Jamais philanthrope n'a élevé une voix plus émue en faveur des malheureux qui souffrent de l'impuissance des institutions et des lois. Il blâme les gens de justice qui martyrisent les sujets, enfermant le pauvre condamné en une prison où ils le font jeûner trois, dix et vingt jours fort indiscrètement, au risque de lui faire perdre le jugement et de causer un notable dommage à ses forces : « Faut-il donner au criminel plus de tourment que son crime ne mérite et plus que sa patience et ses forces ne peuvent supporter ? La punition doit être médicale et profitable au patient. Comment est-elle profitable puisqu'elle le rend impotent et inutile ! O grande cruauté de faire dormir un homme sur la planche dix ou vingt nuitées pour quelque petite faute ! O combien la cruauté est commune en ce temps ! Je vous supplie humblement de traiter les criminels doucement en la prison. Je parle pour avoir vu ».

Voilà le monde que Le Nobletz combat. Cette société où règnent le clinquant, la vanité et l'erreur, est riche de séductions : « Sachez que la grandeur mondaine est un morceau friand pour tromper les âmes tout ainsi qu'on prend un rat par le moyen d'un morceau de lard ou le poisson par le moyen d'un drap rouge, fort subtilement sans qu'il pense ». Ces séductions le rendent dangereux et ses chevaliers errent loin des sentiers qui mènent au salut : « Celui qui vit parmi le monde, sans la connaissance du mépris du monde, chemine plus aux enfers qu'en Paradis ». Séduisant et dangereux parce que séduisant, le monde est un grand coupable « meurtrier des âmes, exterminateur de toutes les vertus, boute-feu de tous les vices, auteur de tous les crimes et de tous les malheurs, instrument général de tous les démons, victime des enfers, ennemi du Père Eternel, excommunié par le Verbe incarné, maudit du St-Esprit... »

L'arme défensive et offensive contre le monde, c'est l'amour de la Croix. Ecoutons ces accents enflammés :

« Je me rends à vos pieds, Verbe incarné, qui durant votre vie et au temps de votre Passion et surtout lorsque vous étiez étendu sur la croix, avez arboré l'étendard du mépris du monde. Je veux vivre et mourir par le secours de votre grâce à l'ombre de cette enseigne. Ma résolution est d'aimer désormais et de désirer ardemment ce que le monde a en horreur, et de fuir et d'avoir en horreur ce qu'il recherche passionnément. Je prends votre pauvreté pour partage, vos opprobres et votre ignominie pour mon unique gloire, votre couronne d'épines et votre croix pour les délices de mon cœur, votre crèche et le Calvaire pour ma demeure perpétuelle. Avec ces présents du ciel que j'espère par votre Sang précieux, je vivrai très content et mourrai de bon cœur à vos pieds. Je vous prie donc, ô mon Roi très bienfaisant et très magnifique, que comme il vous a plu m'inspirer ces désirs, il vous plaise aussi me donner la force et l'abondance de votre grâce pour les accomplir jusqu'à la mort ».

Comme Saint Paul il sera atteint de la folie

de la Croix et il passera pour un insensé aux yeux du monde. C'est ce qui lui arriva à Douarnenez quand il sonna le tocsin en plein après-midi; il dit aux habitants accourus comme pour un incendie qu'il s'agissait d'un malheur bien plus grand, car ils n'entendaient pas la parole de Dieu. Aussi la malignité de ses adversaires l'accablait-elle d'épigrammes; le prêtre fou, « ar belec fol ».

Il communiqua sa folie de la Croix à sa sœur Marguerite. Celle-ci l'accompagnait dans ses missions où elle catéchisait les femmes et les jeunes filles. A Morlaix elle dut, sur l'ordre de son frère, quémander l'aumône aux portes des églises, vêtue d'une grossière robe grise sans pli, avec une besace de toile à la ceinture et une écuelle à la main. Il imposa un sacrifice analogue à une jeune fille de la société de Morlaix, Françoise de Quisidic, qu'il avait détachée du monde. Il lui donna, en guise de présents, un cilice, une discipline et une tête de mort; il lui fit quitter ses beaux atours de soie, revêtir une robe et un mantelet de grosse bure grise; dans cette tenue, elle se produisit à travers la ville et se présenta aux familles nobles du voisinage.

S'il procédait avec cette rigueur à l'égard des personnes soucieuses de perfection, il n'exigeait pas tant des chrétiens ordinaires. Ce spirituel est un réaliste. Il sait bien que tous ne sont pas appelés à aborder dans l'île de Haut-Conseil, c'est-à-dire à embrasser la vie religieuse. Il ne veut pas que l'on pêche contre la raison et l'expérience. Pénitences et macérations doivent être dosées à la capacité de chacun, réglées par un sage directeur. Pas de couche trop dure « de peur d'offenser le cerveau »; il suffira de porter la haire deux fois par semaine, depuis le lever du lit jusqu'à huit heures du soir et de s'infliger la discipline

une heure par semaine, encore serait-ce bon de diviser l'heure en deux ou quatre parties. Pas de longs voyages pour gagner les indulgences; il loue grandement la dévotion de ceux qui désirent avoir des reliques de saints ou quelques parcelles de leurs habits, mais il prise davantage ceux qui veulent connaître « la sainte sagesse en Jésus Christ ». L'accomplissement des devoirs d'état avec « la fréquente confession et sainte communion du précieux corps de Jésus-Christ » sera, pour le plus grand nombre, une ascèse suffisante. « C'est déjà une grande austérité de fuir le monde, de faire oraison et de gagner sa vie ».

Pour ramener les chevaliers errants dans la voie d'où ils sont sortis, il enseignera le catéchisme. « La vie que j'ai choisie, dit-il, c'est catéchiser le monde, c'est la vie de tous les Apôtres amis du roi du Ciel ». Il avait son Catéchisme du mépris du monde pour faire suite aux catéchismes classiques de l'époque. Il recommande le grand Catéchisme de Bellarmin aux recteurs qui y trouveront le complément de ce qui est écrit dans le Petit Catéchisme de ce Père : « Ainsi, dit-il, vous aurez une fort belle méthode et agréable doctrine ».

Il formait lui-même des équipes de laïques pour parer à la déficience du clergé. A Douarnenez, il avait ses femmes catéchistes : sa sœur et les trois veuves qui expliquaient les cartes peintes, Domnat Rolland, Anne Keraudren et Claude Le Bellec. Il avait aussi, comme cela se pratique maintenant dans la banlieue parisienne et dans beaucoup de nos grandes villes, des équipes d'hommes et de jeunes gens organisées sur place. C'étaient des auxiliaires bénévoles dont, au cours de ses tournées dans les paroisses, il avait remarqué les dispositions à retenir son enseignement. Après son départ, ils continuaient son œuvre.

Pour former ces collaborateurs, il leur gravait les articles du *Credo* dans la mémoire, puis les faisait monter dans une classe supérieure où il leur apprenait le catéchisme du mépris du monde. A la fin des instructions, réunis par groupes de quatre ou cinq, ils s'entraidaient, répétant de concert avec une sainte émulation les leçons apprises. Le maître a même laissé dans ses papiers un plan de confrérie qui comportait pour les membres l'engagement d'enseigner les ignorants et de professer le détachement total des choses de la terre.

A Douarnenez, il avait décidé le recteur à n'admettre ses paroissiens à la confession, à la communion, au mariage, et même au cérémonial du baptême comme parrains et marraines qu'après un examen de catéchisme sur les vérités religieuses élémentaires. Des recteurs voisins adoptèrent la même mesure et ils s'en félicitèrent, car Maunoir nous apprend que ces pasteurs obtinrent plus, en un an, pour l'instruction de leurs paroisses, que leurs prédécesseurs n'en avaient obtenu en cent ans.

C'était déjà un résultat pour Dom Michel que d'avoir amélioré l'enseignement catéchistique et d'avoir gagné des chefs de paroisse à son idée et à sa méthode. Restait à renouveler la prédication gâtée par la rusticité de langage des uns et la grandiloquence déplacée des autres. Chose curieuse ! C'est plutôt le second excès qui sévisait alors. Certes il n'est pas défendu d'envelopper la parole divine dans un beau vêtement humain ; la religion n'a qu'à gagner à voir les austérités de sa doctrine et de sa morale exprimées en un langage soigné. Mais comme le disait un prélat de l'époque, il ne sied pas de « mêler les fleurs du Parnasse aux épines du Calvaire ».

Du double défaut qui régnait dans la chaire sacrée, le prélat bien disant qui occupait le siège de Léon s'était plaint amèrement. Les uns, — n'étaient-ce pas ces prêtres aux manières gauches, portant cheveux longs « à la soldate » dont Le Nobletz trace le portrait ? — étaient jugés par le Seigneur-Evêque comme insuffisamment préparés à leur charge, car ils ne savaient le français « *Cum gallice nesciant* ». D'autres, peut-être ces prêtres aux habits de soie qui courtoisaient les grands, en tout cas ces discoureurs diserts, singuliers et démonstratifs qui revivent aussi sous la plume du missionnaire, employaient, c'est René de Rieux qui nous le dit, un style emphatique dans les campagnes les plus obscures « *in dicendo sectantur pompam etiam in pagis obscurisque parochiis* ». Et comme le brillant prélat croit découvrir dans cette seconde manière de prêcher la cause presque unique de l'ignorance religieuse, « *cujus mali hanc unicum prope causam* », il défend à tout ecclésiastique de prendre la parole pour enseigner le peuple sans une permission de lui ou de son grand vicaire, et il ordonne aux prédicateurs d'enseigner uniquement la croix et les mystères de la foi.

Entre le prélat et le missionnaire n'était-ce que pure rencontre ? Le Nobletz demande quelque part que les évêques soient rigoureux à recevoir ceux qu'ils prennent pour prêcher. Tous deux, en tout cas, suivaient la ligne tracée par le concile de Trente qui recommandait aux pasteurs de pourvoir à la nourriture spirituelle des peuples selon la portée de chacun, leur enseignant ce que tous doivent savoir pour le salut, leur parlant brièvement et en termes clairs des vertus à pratiquer et des vices à éviter pour obtenir la gloire céleste. Néanmoins, nous nous plaisons à entendre les précédentes réflexions sur des lèvres bretonnes trente ans avant que Bossuet n'ait

introduit le bon sens et la clarté dans l'éloquence sacrée.

Le Nobletz, quant à lui, regrette les prédicateurs d'antan « doctes et sévères ». L'idéal, il le trouve dans le système de prédication des fils du Bienheureux Père Ignace : « Arrêtez-vous à ce que les R.P. Jésuites vous diront », conseille-t-il à ses destinataires, les recteurs. Il expose sa manière, il se nourrit des Ecritures et il aime à parler fort laconiquement : « Il y a à cela une raison pertinente, et portant un grand mystère en son sein ! Ceux qui réédifièrent le temple et les murailles de Jérusalem se servaient de pierres fort rudes et non labourées et ornées. De plus, puisque je recommande le mépris du monde, je montre par effet que je méprise la vaine éloquence ».

De ses sermons il ne reste malheureusement que des plans ou encore quelques extraits que cite le P. Verjus. Il s'accommodait entièrement, dit ce Père, à la portée de ses auditeurs, s'abstenant des questions subtiles de philosophie et de théologie qui ne sont d'ordinaire comprises que de fort peu de personnes et n'en édifient aucune; il se servait rarement de ses connaissances du Droit Civil ou du Droit Canonique dans lesquels il était si versé, mais il parlait au peuple très simplement, dans les termes les plus communs et les plus intelligibles, des vices dont il voulait lui inculquer l'horreur et des vertus qu'il voulait lui faire aimer. Il tirait ses paraboles et ses comparaisons de l'art et de la profession de ses auditeurs, de sorte que, expliquant la Marine et la Carte aux gens de mer, l'arithmétique aux marchands et les observations naturelles de l'agriculture aux gens de la campagne, il les conduisait à l'aide de ces connaissances humaines aux vérités religieuses. Méthode vieille comme l'Evangile,

calquée sur celle du Sauveur, le Maître par excellence, faite de simplicité substantielle, de lente progression et d'adaptation calculée à l'auditoire.

Il ne redoutait pas, quand ses informations étaient sûres, de fustiger du haut de la chaire les défauts et les vices des particuliers, d'une profession, d'une classe sociale. Il dénonçait sans pitié les injustices des marchands qui fraudaient en secret; il montrait du doigt les usuriers qui ruinaient les pauvres, en prenant de douze écus un avec des cotations en sus; il stigmatisait le procédé des gens de justice qui prolongeaient les procès « comme les méchants chirurgiens les plaies »; il disait leur fait aux seigneurs qui obligeaient leurs sujets à payer trop cher leurs fermages et à leur fournir, en plus, des corvées d'obligation, des journées d'hommes et de bêtes, et il les avertissait qu'il leur serait « plus aisé de faire entrer leurs chevaux de carrosse dans le trou d'une aiguille que leurs âmes dans le séjour des bienheureux ».

Dans son discours, il tenait pour la trinité des parties : une vérité de foi appuyée sur un passage de l'Ecriture, l'autorité des Pères et des preuves de raison, un exposé des mœurs locales mises en opposition avec la vérité établie dans le premier point, enfin les conclusions pratiques.

Cette manière de prêcher n'emportait pas l'assentiment unanime. Les pauvres paysans, les femmes simples et les enfants goûtaient fort les sermons du P. Michel, mais les gens dits de qualité n'en appréciaient ni le fond ni la forme. Le mépris du monde, la fuite des excès de bouche, des assemblées et des danses nocturnes, c'étaient là des sujets qui ne chatouillaient pas l'oreille des délicats. Et puis l'orateur dédaignait les artifices de la rhétorique, il n'enfilait pas de phrases élégantes. Quand il montait en chaire, certains sor-

taient de l'église en disant : — « Voilà le prêtre fou qui veut changer nos usages et notre religion » — et ils s'étonnaient qu'on lui permit de prêcher.

Plus original encore était le procédé d'enseignement catéchistique par les tableaux de mission. Dom Michel les appelait « les cartes peintes, les peintures symboliques, les figures énigmatiques ». Il les avait imaginées à Tréménech et les avait inaugurées à Landerneau en 1611. La plus ancienne représentait en haut les joies du paradis et en bas les peines de l'enfer, comme les peintures du moultier que fréquenta la mère de Villon et où la bonne vieille voyait :

Paradis peint où sont harpes et luths
Et un enfer où damnés sont boullus

A droite se trouvaient les cinq portes de salut qui conduisent au ciel; à gauche, les cinq portes de perdition qui mènent les âmes au royaume de Satan. Dans cette peinture le missionnaire avait condensé les principales vertus nécessaires au salut et les péchés qui causent le plus souvent la perte des âmes. Il justifiait par des arguments très pertinents son enseignement par l'image. Dans le monde, expliquait-il, on utilise journellement la peinture pour décrire les voyages par terre et par mer. Les gens de guerre aussi emploient la peinture lorsqu'ils veulent représenter les forteresses, les armées, les batailles, les villes prises. Messieurs de la justice, pour connaître la situation des terrains qui sont matière à litige, ont recours à la peinture quand ils ne peuvent se transporter sur les lieux; « à plus forte raison devons-nous nous en servir pour montrer le chemin du salut et de perfection; car, puisqu'il faut instruire le peuple par la vive voix ou par la lecture des Saints Livres ou par la peinture et que la voix ne sert point aux sourds ni la lecture aux ignorants, il faut faire grand état de la peinture, laquelle sert aux uns et aux autres ».

Il composait lui-même ses cartes ou les faisait peindre par des artistes populaires dont le plus connu est Alain Lestobec. Une douzaine d'entre elles, sur quarante environ, ont été conservées jusqu'à nos jours. Fort heureusement Dom Michel a laissé des notes explicatives très détaillées de plusieurs des cartes qui ont disparu, de sorte que leur reconstitution est facile. Formées de longues bandes de parchemin mesurant près d'un mètre de haut sur 60 centimètres de large, les cartes se composent de plusieurs tableaux où sont figurées les scènes à l'aide desquelles le missionnaire voulait expliquer sa doctrine. Il adaptait ses thèmes aux différents esprits : sous les yeux des campagnards il mettait des lieux champêtres avec des routes, des montagnes, des vallées, des villages sur lesquels, pour fixer l'attention, il appliquait les choses qu'il voulait enseigner; devant les matelots et les pêcheurs, il exposait, sous les images d'écueils et de naufrages, les dangers que causait le péché.

Méthode faite d'exactitude et de minutie et combien révélatrice de l'étonnante et universelle curiosité de son auteur. N'envisage-t-il pas déjà dans sa carte géographique des *Conseils* le percement de l'isthme de Panama ? Et dans une autre carte marine, quelle profusion de détails ! Nous y voyons une série de trente ou quarante symboles pour un seul sujet de prédication.

Un vaste Océan représente le monde; l'un des vaisseaux qui le sillonnent, richement équipé, vogue à pleines voiles vers le port qui s'ouvre sur un royaume de délices. C'est le vaisseau des chrétiens vertueux; les précieuses marchandises dont il est chargé sont les symboles de la grâce sanctifiante, des dons du St-Esprit, des vertus infuses reçues au baptême. Il est muni d'un solide attirail; la proue qui ouvre le chemin c'est la foi,

principe de la vie spirituelle; la poupe à laquelle est fixé le gouvernail signifie la soumission au Christ, le pilote qui dirige le vaisseau en toute sécurité à travers les maximes du siècle, les mauvaises compagnies et les passions désordonnées figurées par les écueils. Les trois grandes voiles sont les trois puissances de l'âme qui servent à connaître, à aimer et à honorer Dieu; le vent qui les enfle c'est la grâce, lumière et force de ces puissances. La boussole, c'est la raison qui doit conduire le vaisseau; l'aiguille toujours tournée vers le Nord, pour indiquer la direction, c'est la pureté d'intention. Vers le haut du mât, on aperçoit la hune où se met la sentinelle pour découvrir de loin les rochers, les changements de vents et les ennemis, symbole de la précaution à prendre contre les tentations et les occasions funestes. Au fond du vaisseau, le sable entassé pour le lest est l'image de l'humilité qui affermit le fond de l'âme. Les eaux infectes de la sentine feraient bondir le cœur s'il n'y avait une pompe pour les vider : c'est l'examen de conscience accompagné des actes de contrition. Enfin, le vaisseau est armé de canons qui servent à le défendre contre les pirates dissimulés derrière les rochers. Pour soutenir les attaques de ces pirates, le monde et le diable qui tendent aux âmes de continuelles embûches, il faut utiliser les armes défensives et offensives, à savoir l'oraison, le jeûne et la fréquentation des sacrements.

Près de ce riche vaisseau, des navires mis au pillage n'ont conservé qu'un miroir et une ancre. Ce sont les frégates des chrétiens qui, par le péché, ont perdu la grâce du baptême ou la grâce sanctifiante. Dans leur malheur ils ont gardé la foi, le miroir dans lequel ils voient le pitoyable état de leur âme et l'espérance qui est l'ancre du salut.

Quatre autres navires, au lieu de faire voile vers le port, se dirigent en sens inverse. Ils ont à leur bord les païens, les juifs, les hérétiques, les schismatiques. Ils errent désemparés, mais ils croisent des guides dévoués, la troupe généreuse des prêtres et des religieux qui suivent ces pauvres égarés jusqu'à ce qu'ils les retirent du danger en leur présentant des esquifs et des planches. Alors quelques-uns de ces malheureux, pleins de reconnaissance envers leurs sauveteurs, montent dans le vaisseau qui a Jésus-Christ pour pilote et sont ainsi heureusement conduits au port de grâce.

Très compliquée aussi la *Carte des Cœurs*, preuve que l'auditoire était jugé capable de suivre un symbolisme continu. Ici c'est toute une géométrie pieuse : signes linéaires, carrés, rectangles, cercles isolés et concentriques. Une échelle représente la force ascensionnelle de l'âme qui s'élève par degrés vers Dieu en s'appuyant sur *Amor*, *Labor* et d'autres barreaux mystiques. Des scènes et des personnages figurent les péchés capitaux : une femme décolletée est la personnification de l'orgueil; à ses côtés un paon fait la roue; des mondains et le diable qui tendent des filets personnifient la tentation, etc... Et tout cela, objets et personnages, se trouve dans des cœurs ou autour des cœurs, soit une trentaine de figures où la vie chrétienne et ses obstacles défilent sous nos yeux. En haut se déroule l'inscription *Nosce teipsum* avec la locution grecque dont elle est la traduction; au-dessous on lit : — Exercice quotidien pour tout homme chrétien qui désire parvenir à la vie éternelle —.

Une autre peinture symbolique, l'*Imago Mundi* est d'une facture très décorative : on dirait une belle assiette du 17^e siècle. C'est un vrai rébus contenant les cartes de l'Europe et de l'Asie,

Jérusalem, la cité Sainte et Jéricho, la cité des mondains, et puis des personnages grouillants depuis le roi jusqu'au paysan qui s'en va avec sa pelle, puis encore les deux puissances qui se disputent l'empire du monde, Satan et le Christ, et enfin les régions de l'au-delà : le Purgatoire et ses flammes, l'Enfer et son gouffre béant, le Ciel où siège la Trinité.

Par ce genre de catéchisme en images, Dom Michel se rattachait à la tradition des écrivains, imagiers et sculpteurs du Moyen-Age, pour qui les symboles littéraires, les vitraux, les statues étaient des représentations de vertus théologiques et morales. Dépasant le paganisme druidique et romain qui s'était contenté de personnifier les forces extérieures de la nature, le Moyen-Age chrétien orienté vers la vie intérieure, sous l'influence de la scolastique, avait donné une personnalité aux vertus. De même notre missionnaire empruntait ses données à la théologie et les exprimait en images.

D'où la signification profonde du réalisme de sa méthode. Elle frappe par des tableaux vivants qui attirent en montrant les charmes de la vertu ou qui font repoussoir en exhibant les laideurs du péché. Le tableau, c'est le miroir du cœur, « melezour ar Ch'alonou », comme on le chante encore dans les missions. Le peuple, en effet, s'y contemple; il se reconnaît dans ces images vraies, communes, chargées d'observation de la vie ordinaire. Et ici nous voyons combien la curiosité du missionnaire était étendue, sa sympathie universelle, comment il savait s'intéresser à toutes les formes variées de la vie ambiante de l'humanité, de la nature, décrivant dans leur cadre approprié pêcheurs, paysans, négociants, gentilshommes. Ce n'est donc pas seulement l'idée qui instruit, l'image qui frappe, la

scène qui émeut; c'est la vie représentée, l'expérience rappelée, l'idéal traduit en traits communs accessibles et qui se font parlants; les spectateurs se voient tels qu'ils sont et ils s'imaginent tels qu'ils auraient pu et tels qu'ils auraient dû être. Bien que ce réalisme s'inspire des vérités austères et terribles de la religion, les tableaux dans leur ensemble ne laissent pas dans l'âme une impression de frayeur. Le Nobletz n'a rien de l'ascète renfrogné qui n'a pas de vue sur le monde extérieur. L'âme d'un poète, d'un artiste transparait dans ces peintures allégoriques. L'imagerie s'y étale avec ses côtés souriants; ces vallons, ces retraites, ces ermitages, ces convenants, ces métairies respirent la sérénité, l'apaisement.

Le caractère réaliste de la méthode rend celle-ci éminemment mnémotechnique : les figurations traduisant les choses avec une plus grande force d'expression, l'esprit verra plus clairement les vérités, en sera plus profondément impressionné et en gardera un souvenir plus précis. D'autant plus que l'auditoire attentif aura été convaincu que les moyens de sanctification se trouvent placés tout près de lui. Le tableau, loin de le faire sortir de son milieu habituel, l'y fait rentrer et plus consciemment. Bien plus, l'enseignement se prolongera de lui-même en dehors de l'église. Le marin, en jetant son ancre à la mer, se rappellera l'espérance chrétienne; en essuyant la tempête dans son bateau que la mer houleuse soulève comme un fétu, il évoquera la tentation; en manœuvrant à travers les écueils, il se souviendra des obstacles dont le monde, cette mer furieuse est semé. Le laboureur, en remuant la terre, songera aux talents qui rapportent au centuple, à la résurrection des corps que symbolise la moisson sortie du grain qui a pourri en terre, à la parole de Dieu qui, pour fructifier, doit tomber

dans une terre défrichée, débarrassée des broussailles, toute prête à la culture, dans une terre profonde où la semence prendra racine, dans une terre fermée où l'on ne passe pas comme sur un grand chemin.

Ainsi encore la méthode sera idéaliste ou plutôt idéalisatrice. Elle montre la vie commune embellie par la religion; elle enrichit l'esprit de l'auditeur, elle étend son horizon moral. Au lieu d'être le simple laboureur qui remue des mottes de terre ou le pêcheur penché sur ses filets, le fidèle sera un chrétien qui a une vision de réalité spirituelle et éternelle. Les deux mondes, les deux genres de vie qu'il était tenté de dissocier, à savoir l'expérience de son métier et la pratique de la religion, il sera porté à les unifier, il se verra en même temps travailleur de la terre ou de la mer et chrétien, comme ces âmes que nous connaissons, chez qui la religion et la vie pratique s'harmonisent, admirables de simplicité, aux champs, dans la famille et jusque dans leurs amusements.

Combinant à la fois le rappel pratique et l'idéal, la méthode sera didactique au plus haut point. Faisons tout de suite une remarque. Elle n'enseigne pas que les vérités élémentaires; elle suppose même bien assise la connaissance de ces vérités. Le prédicateur s'appuie sur ces notions fondamentales pour apprendre à son auditoire des vérités plus compliquées; il s'adresse, par conséquent, à des auditeurs déjà instruits.

C'est pourquoi l'examen des tableaux nous conduit à penser que l'on a exagéré la décadence religieuse de l'époque; un fond solide de religion subsistait; il s'agissait de réveiller la foi assoupie. Une seconde conclusion se tire de cet examen. Le Nobletz ne s'arrêtait pas à la résurrection des âmes. Il voulait les conduire plus haut, sur les

sommets. Les cartes montrent bien qu'il considérait que la vie purgative ne devait pas être le terme des efforts de ses auditeurs. Après une série de pérégrinations loin du Château de la Grâce, le Chevalier Errant arrivait au Château de la Connaissance de ses fautes. Alors la grâce divine le menait à Pénitence et de Pénitence au Château de la Vertu où il prenait tant de plaisir qu'il y demeurerait en la compagnie de gens de bien.

Ainsi le tableau, la parole et le chant étaient trois moyens conjugués pour obtenir le même effet; l'enseignement que les cartes peintes mettaient sous les yeux du peuple en figurations symboliques, le cantique le faisait entendre dans des formules émouvantes. Puis le prédicateur montait en chaire.

Et que dire de la parole vivante du missionnaire expliquant les détails de l'image et dégageant la leçon du symbole ? Sa vive imagination, son onction pénétrante, sa connaissance de ce mâle langage breton qu'il maniait supérieurement, le servaient à merveille. Je suppose qu'on peut penser de ses explications de tableaux ce que le P. Verjus rapporte de ses entretiens, d'après le témoignage de plusieurs de ses auditeurs qui « assurent qu'ils eussent passé volontiers des années entières à l'écouter, sans craindre d'en recevoir aucun dégoût ni aucun ennui ».

Est-il téméraire de croire que Dom Michel a inauguré chez les Bretons la piété moderne ? Il les a fait sortir des hantises macabres, des légendes religieuses terrifiantes du Moyen-Age. Il est bien loin d'un Vincent Ferrier évoquant l'imminence du jugement dernier; il marque un progrès dans l'adoucissement des pénitences et des macérations; c'est un contemporain de François de Sales, le mystique souriant, également éloigné du

rigorisme morose et du laxisme dangereux. Ainsi parle son vieux biographe :

« Il croyait qu'un extérieur trop austère et trop grave dans les missionnaires pouvait empêcher de grands biens qu'ils eussent fait parmi le peuple avec un abord plus humain; et il disait que si les médecins ajoutaient les paroles rudes et les mauvais traitements à la peine qui accompagne ordinairement leurs remèdes, la plupart des malades refuseraient de s'en servir et préféreraient quasi le mal à la guérison; et que Dieu se sert souvent de la confiance que les pécheurs prennent au missionnaire et de la douceur qui paraît en lui pour leur faire goûter ensuite les délices de sa grâce et de son service ».

La méthode renfermait en elle-même une grave objection : elle heurtait les idées reçues. Cela suffisait pour soulever des tempêtes. Le Nobletz ne tarda pas à s'apercevoir qu'il entreprenait une tâche hérissée d'épines. Le curé de Douarnenez, Dom Capitaine, qui l'avait d'abord soutenu, le prit ensuite pour un réformateur dangereux. Il le dénonça à Mgr Le Prestre de Lézonnet évêque de Quimper, l'accusant d'avoir, contrairement aux instructions de l'Apôtre Saint Paul, confié à des femmes l'explication de la doctrine. Dom Michel soutint courageusement l'attaque. Il écrivit à Messire Germain de Kerguélen, grand vicaire et official de Cornouaille, pour dégager la vérité de la passion et des polémiques. Il exposait qu'à Douarnenez les hommes étant constamment en mer, deux femmes très honorables, Claude Le Bellec et la veuve Le Moan, se sont servies de peintures allégoriques pour instruire la population ignorante. En agissant ainsi, de plein accord avec lui, ces deux bonnes veuves n'ont rien fait qui soit en opposition avec la loi divine, la loi ecclésiastique et la tradition. Il est vrai que Saint Paul interdit l'enseignement religieux aux femmes, mais il ne leur défend pas de répondre quand on les interroge sur les points de la foi. Quelqu'un s'est-il jamais étonné qu'une femme lût un livre de dévotion devant les visiteurs ? Or,

comme le dit Saint Grégoire le Grand, la peinture est le livre des laïques et des ignorants. Au surplus, la tradition nous a transmis de nombreux exemples de femmes qui ont expliqué la foi de Dieu au peuple. Débora instruisit Israël; Anne la prophétesse parlait du Messie devant ceux qui espéraient la rédemption du genre humain. L'Esprit-Saint ne s'est pas exclusivement servi de savants philosophes pour confondre les docteurs; il a inspiré à une jeune fille de dix-huit ans, Catherine d'Alexandrie, d'admirables réponses aux objections des rhéteurs. Deux veuves d'une vie exemplaire ont eu la bonne pensée d'enseigner aux ignorants le catéchisme hors des églises, en exposant sous des formes concrètes l'abrégé des devoirs d'un bon chrétien; elles ont communiqué leur méthode à Monseigneur de Cornouaille qui a autorisé et béni leurs travaux. Telle est l'affaire exposée en toute sincérité. Le suppliant déclarait être disposé à se soumettre à la décision qui serait prise : « Mon Révérend Père, concluait-il, je vous prie de me mander votre sentiment, étant prêt à le suivre en tout et partout ».

Messire de Kerguélen fut gagné par ces arguments. Il accorda à Dom Michel liberté entière de continuer sa méthode. Cependant les adversaires ne désarmaient pas et faisaient passer les populaires industries du missionnaire pour les rêveries d'un esprit qui cherchait à se faire une réputation par des raffinements inconnus avant lui.

Le curé de Douarnenez avait résigné son bénéfice en faveur de son neveu, un jeune ecclésiastique frais émoulu de ses études théologiques en Sorbonne. Le Nobletz est de nouveau épié, contrôlé, poursuivi. En l'absence de l'Evêque, l'Official de Cornouaille porte contre lui une sentence d'expulsion : « Monsieur, lui signifiait-il, vous avez prêché toute votre vie l'obéissance aux

autres; pratiquez-la maintenant vous-même. Retournez dans l'Evêché de Léon d'où vous êtes natif et ne revenez jamais en celui de Cornouaille ». Docile à l'arrêt de l'autorité, le missionnaire s'inclina sans récriminer. C'est à genoux qu'il lut la sentence d'exil et il baisa plusieurs fois le billet avec un respect qui attendrit les assistants. Il se contenta de dire qu'ayant accompli l'œuvre de Dieu à Douarnenez, il reconnaissait que la Providence l'appelait ailleurs. Mais les paroissiens de Douarnenez furent moins empressés que leur recteur à voir partir celui qui avait été leur apôtre pendant vingt cinq ans. Ils l'accompagnèrent jusqu'au quai d'embarquement; là, au milieu de scènes déchirantes, il prit congé d'eux sur le bateau qui devait le déposer sur les côtes du Léon.

CHAPITRE QUATRIEME

Le Solitaire du Promontoire de St-Mathieu

Le Conquet où il débarqua et où il allait s'établir était une trêve ou succursale de Plougonvelin. Selon le Frère Carme qui dressa en 1646 la liste des sanctuaires de la Vierge en Léonnais, le port comprenait dans son pourpris ou territoire plusieurs églises et chapelles : il en était une, « tout contre le bourg et le port proche du rivage » très ancienne et dédiée à Notre-Dame de Poulconq à laquelle bourgeois et mariniers avaient beaucoup de dévotion. A un mille marin, à l'ouest du Conquet, la côte tourne brusquement pour former la rade de Brest. Là, à l'extrême avancée du continent français dans l'Atlantique, s'élevait l'abbaye bénédictine de St-Mathieu datant du sixième siècle. Les ruines se voient encore imposantes dans leur solide appareillage de pierres où le granit voisine avec la pierre blanche de Caen. Le monument offre une riche synthèse de tous les styles et de toutes les périodes d'architecture. Des chapiteaux stylisés où la feuille d'acanthé se rencontre avec d'autres détails de l'art grec surmontent les piliers qui sont d'une superbe envolée. Une immense baie, d'une seule jetée, s'ouvre au nord-est sur l'Océan; d'un promenoir avec un belvédère, la vue se porte au large dans la direction d'Ouessant.

Quand, du dehors, le regard s'arrête sur l'ensemble des ruines, tout leur entourage est éclipsé; les maisonnettes de pêcheurs, le sémaphore, le Monument aux Morts de la Grande Guerre souffrent de la comparaison tant ils semblent étriqués. Dans la chapelle plus moderne qui avoisine l'abbaye, de petites frégates suspendues à la voûte témoignent de la piété des marins. La route du Conquet à la pointe St-Mathieu est jalonnée de demeures féodales et de vieux manoirs : au nord du bourg, la presqu'île de Kermorvan étale ses monuments mégalithiques, témoins des antiques croyances des Gaulois.

Le Nobletz se fixa sur cette pointe extrême du vieux monde qu'il avait jadis évangélisée avec succès. Il était dans la soixante-troisième année de son âge, bien plus exténué par les fatigues de ses missions et par ses austérités continuelles que par les incommodités de la vieillesse. De bonnes âmes le prirent en pitié et lui fournirent un logement dans une habitation composée de deux pièces étroites que séparait un corridor, avec un grenier au-dessus. Il avait l'habitude de dire sa messe dans l'église paroissiale du Conquet située alors sur la route de Lochrist, mais il la disait parfois plus près de l'abbaye en la chapelle de Notre-Dame de Grâce. Il ne sortait que pour missionner dans les paroisses voisines et dans les îles de Molène et d'Ouessant.

L'épreuve le vint encore visiter dans ces lieux retirés. Les cantiques formaient l'un des articles essentiels de son programme. C'était tout simplement du catéchisme en vers bretons sur les points principaux de la doctrine. Il avait remis en honneur plusieurs de ces pieux chants populaires qui étaient sortis de la mémoire des gens; il en avait composé d'autres pour y ramasser la substance des enseignements de ses tableaux, et comme il avait eu l'ingénieuse idée de les adapter à des airs

connus, ils obtinrent un grand succès. Les pêcheurs faisaient glisser leurs barques dans l'harmonie des cantiques; les marchands et les artisans les chantaient dans leurs échoppes; et sur les routes, on entendait de ces airs qui servaient de poétique accompagnement aux pas cadencés des piétons. Bientôt les chansons profanes avaient été supplantées. Le coup d'audace de Dom Michel avait parfaitement réussi, mais il déchaîna des colères.

En 1641, Maunoir avait, sur ses conseils, prêché une mission à Douarnenez. Six mille personnes, clamant à pleine gorge les nouveaux chants, avaient pris part à la procession triomphale qui clôturait les exercices. Puis le Père s'était rendu au Conquet, suivi d'un groupe d'habitants de Douarnenez désireux de revoir leur ancien missionnaire. Ces braves marins séjournèrent assez longtemps au Conquet pour apprendre les cantiques à leurs hôtes. Les chants soulevèrent l'enthousiasme de la population; ils se propagèrent jusqu'à Molène où Maunoir missionnait en compagnie du P. Bernard. Dom Michel était tout à la joie lorsque le recteur du Conquet, sur de faux soupçons, le dénonça à l'évêque de Léon, Mgr Cupif, qui était en tournée pastorale à Lochrist. Le missionnaire était accusé d'avoir attiré dans le pays des jeunes gens d'un diocèse étranger pour chanter de mauvaises chansons. L'accusation semblait fondée puisque les cantiques empruntaient les airs de chansons légères. On reprochait à Le Nobletz d'avoir lui-même présidé ces assemblées de chanteurs sur la place publique. L'Evêque, qui ne connaissait pas le breton, reçut l'accusation sans méfiance; il fit appeler Dom Michel et lui signifia, sous peine d'excommunication, de ne plus faire chanter ces nouveaux chants. Fort heureusement M. de Pentrez, théologal de l'église collégiale de Notre-Dame du Folgoat, se trouvait sur

les lieux; il se fit un devoir d'expliquer à Monseigneur que sa bonne foi avait été surprise, que les cantiques étaient tout simplement un résumé du Credo et du Décalogue. Le prélat fit alors monter en chaire un prêtre de son entourage qui leva l'interdit jeté sur les cantiques et approuva pleinement le bon Père Le Nobletz.

Cette épreuve était passée; une autre se présentait. Elle l'atteignit dans son corps. Une paralysie le frappa et le rendit, comme il disait plaisamment, « paresseux de la langue ». Alors la flamme ardente qui le dévorait le poussa à écrire, et il consigna sa pensée toute vive dans des ouvrages sur le mépris du monde et l'amour de la Croix.

Le P. Verjus déclare qu'à l'époque où il raconte la vie de Le Nobletz (1666), il existait plus de deux cents livrets ou cahiers dus à la plume de l'infatigable missionnaire, outre de nombreux traités et « petites œuvres », traités de théologie et de mystique, ouvrages de piété en latin, en français et en breton, tout un mobilier d'écrits sur l'inévitable thème :

Seigneur Dieu, regardez-moi

Donnez-moi ce que je désire

Donnez-moi la grâce du mépris du monde

Et la grâce de vous aimer parfaitement.

Cet homme qui avait fui les honneurs mondains avec autant d'ardeur que d'autres les recherchent, conserva son égalité d'humeur dans la pauvreté et au milieu des souffrances. Pauvre, il convoitait pour toute fortune les reliques des saints enfermées précieusement dans de petites coquilles de noix qu'il recouvrait d'une étoffe fort commune. Il faisait ses meilleurs repas d'un peu de lait et de pain d'orge qu'il appelait le pain évangélique en souvenir du miracle de la multiplication des pains. Il portait des ceintures de crin et des disciplines de parchemin. Il ne dormait que quatre ou cinq heures et passait le reste de la nuit

en prières et en dévotes lectures; il avait commencé seulement à l'âge de quarante-cinq ans, sur le conseil de son directeur, à quitter la dure pour prendre un lit avec un peu de paille, des draps et une couverture. Dans sa dernière maladie il était couché sur un petit lit d'emprunt, parce qu'il avait donné le sien aux pauvres: il se contentait d'une seule couverture et se servait de ses habits pour se garantir dans ses frissons.

Il fait son testament le sourire aux lèvres; aucune ride ne vient à ce moment troubler la sérénité de son âme. Deux pages simples et émouvantes, assaisonnées d'humour intitulées « Congé que prend M. Le Nobletz de Messieurs ses parents et héritiers ». A ceux-ci il donne spirituellement une leçon de détachement. Dieu, leur dit-il, a créé le monde de *Rien*. C'est en considération de cet acte divin que lui, le fils d'Hervé Le Nobletz notaire royal de Léon, il laisse « ce précieux joyau, ce beau Rien dans un coffre ». Pas de mot qui soit plus facile à décliner. *Nihil per omnes casus*. Ceux qui reçoivent des trésors en héritage ont affaire à des priseurs et il leur en coûte des frais; ils se disputent pour le partage; ces disputes engendrent des procès, tandis que ce beau Rien retirera les héritiers de la tyrannie d'un greffier et de la patte d'un sergent.

« Ce qui est cause, déclare-t-il en terminant, que je ne vous laisse que ce beau Rien pour toute ma succession c'est que, toute ma vieillesse, je ne me suis adonné à aucun lucre, gain ni trafic. Et quant à mon revenu, comme vous le savez, il était trop petit pour m'entretenir et subvenir aux accidents qui me sont advenus, ce qui a été cause qu'il m'a été besoin d'avoir recours à l'assistance de mes amis, car mes parents ne m'ont pas subvenu entièrement pour vivre selon ma vocation, encore que quelques-uns d'entre eux m'aient fait la charité. Mais ceux de qui j'en ai reçu le plus, c'a été de quelques bonnes femmes dévotes qui m'ont beaucoup assisté. Je vous dis toutes ces choses pour vous ôter hors de peine, vous suppliant d'avoir soin du salut de mon âme par vos bonnes

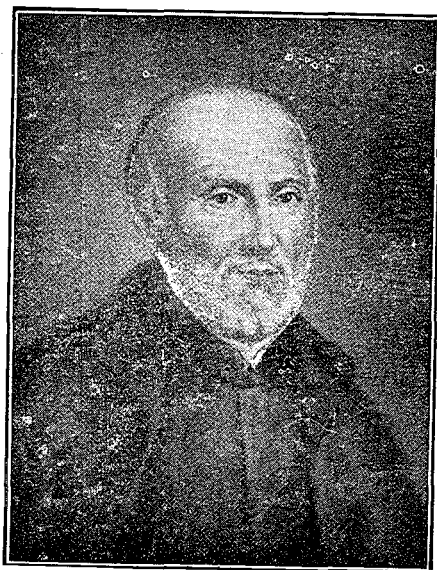
prières, encore que je ne vous laisse Rien, vous assurant de ma part que je prierai le Souverain Législateur et Auteur de tous biens de vous combler de ses saintes et abondantes bénédictions ».

Pour toute fortune, l'héritier du seigneur de Kerodern laissait les maigres objets mentionnés dans l'inventaire suivant : — 25 sous de monnaie, deux chemises, une soutane et un manteau, plus un trépied en fer, un pot de terre, plus une écuelle, une assiette, un chandelier, une table, un cofret tous ces objets estimés valoir 1 livre, 9 sols —. C'est dans ce dénuement que le contempteur de l'esprit du monde quitta cette terre à laquelle plus rien ne l'attachait.

TROISIÈME PARTIE

La Deuxième Etape du Relèvement

L'Organisateur : Julien Maunoir



Le P. Julien MAUNOIR

Né à Saint-Georges de Reintembault (Ille-et-Vilaine)
en 1606

Entré dans la Compagnie de Jésus en 1625

Mort à Plévin (Côtes-du Nord) en 1683

CHAPITRE PREMIER

Le Fils de l'Esprit

Julien Maunoir avait trente-quatre ans lorsque Dom Michel fatigué lui confia sa succession. A ne juger les choses que sous l'angle humain, rien dans le passé du nouveau chef ne semblait l'avoir préparé au rôle qu'il allait exercer. Il ne connaissait pas le breton, car il était de la région haute-bretonne limitrophe de la Normandie. Il avait fait ses humanités au Collège de Rennes qu'il quitta à dix-huit ans pour être admis par le P. Coton dans la Compagnie de Jésus. Novice scolastique à Paris, puis auditeur de théologie à la Flèche, il avait interrompu sa préparation directe aux Ordres pour faire, selon la tradition de la Compagnie, un stage de régent dans une maison d'éducation. C'est pourquoi ses supérieurs l'envoyèrent enseigner les humanités au Collège de Quimper, l'une de leurs plus florissantes institutions, puisqu'elle comptait 960 élèves en l'année scolaire 1626 - 1627.

L'aurore des grandes carrières est marquée par des faits providentiels. Le jeune religieux rêvait de servir dans les rangs des Pères Jésuites missionnaires; il tournait les yeux vers l'évangélisation du Canada où il voyait luire l'auréole du martyre lorsque se produisit un événement qui

devait avoir une influence capitale sur l'orientation de sa vie. Il se rendait avec le P. Thomas, un confrère de la Compagnie, à la chapelle de Ti-Mam-Doue, près de Quimper, et

« faisant réflexion que dans les évêchés de Cornouaille, Léon, Tréguier et Rennes, il n'y avait personne qui catéchisât excepté le P. Le Nobletz, il eut une lumière qu'un enfant de la Compagnie de Jésus aurait une grand champ pour exercer son zèle dans tous ces évêchés. En même temps il se sentit fortement inspiré d'apprendre la langue bretonne avec espérance d'en venir à bout. Etant arrivé au terme de son voyage, il présenta à la Sainte Vierge son dessein et la pria d'être son avocate envers son Fils à ce qu'il lui fit la grâce d'apprendre la langue armorique, si c'était son bon plaisir de se servir de son petit travail à la culture de cette dernière terre d'Europe qui était en friche et presque abandonnée. Six mois après, il obtint congé d'apprendre cette langue qui passe pour une des plus difficiles du monde. Dieu bénit son petit travail uni à la sainte obéissance, encore qu'il allât tous les jours en classe. Le dimanche après qu'il eût congé de ses supérieurs, il allait catéchiser à une paroisse proche de Quimper, ce qu'il continua cinq semaines durant. Après les sept premiers dimanches, Dieu lui donna la grâce de s'expliquer au peuple et d'entendre suffisamment la langue pour prêcher et catéchiser sans écrire aucun mot en langue armorique, ce qu'il continua l'espace de deux ans... »

Tel est, raconté par le Père lui-même qui se cite à la troisième personne dans son manuscrit de la Vie de Michel Le Nobletz, l'événement que l'artiste breton Yan Dargent a représenté en s'inspirant de la scène d'un ange qui pose le doigt sur les lèvres du religieux agenouillé (1).

Maunoir garda une impression profonde de sa visite à Ti-Mam-Doue. Il se trouvait plus tard à Bourges où sous la direction du fameux mystique Lallemant, il travaillait à progresser dans les études théologiques et les exercices de la vie intérieure, quand une nuit il eut un songe qui rappelle celui de Xavier portant un Indien sur ses épaules; il

(1) Ce tableau se trouve dans la cathédrale de Quimper près de la porte de la sacristie.

se voyait ployant sous le poids d'un paysan de Cornouaille coiffé du bonnet rouge alors en usage. Ce songe lui donna la certitude que Dieu l'appelait aux missions en pays d'Armorique. Il acheva son stage à Bourges, enseigna les humanités au collège de Nevers et il termina le cycle de ses études par un temps de probation à Rouen. Rentré à Quimper, il y commence sa vie de missionnaire. Instable désormais par suite des sollicitations qu'il reçoit ou des inspirations que provoquent les nécessités de l'évangélisation, il suit son impérieux besoin d'activité qui le mène de paroisse en paroisse à travers les évêchés de Breiz-Izel. A partir de 1640 jusqu'à sa mort en 1683, son nom figure sans interruption sur les registres du collège de Quimper avec la mention « confesseur et missionnaire ».

La méthode d'évangélisation de Maunoir, les résultats extraordinaires obtenus dans ses missions ont jeté la méfiance en beaucoup d'esprits. Trois catégories de documents nous renseignent sur sa vie et sur son œuvre : ses propres écrits, les écrits de ses biographes et les ouvrages contemporains qui parlent de lui.

Il est lui-même l'auteur de livres imprimés : des recueils de cantiques, *Canticou spirituci, Templ consacret dar Bassion Jésus-Christ*, et divers ouvrages techniques dont nous parlerons plus loin. Ce qui nous intéresse aussi plus particulièrement, ce sont les biographies qu'il a composées : les Vies Manuscrites de Dom Michel Le Nobletz (1) du P. Bernard (2), de M. de Trémara, de Marie-

(1) Le manuscrit très ancien, de 463 pages, conservé dans la famille de Kerdanet, est celui qui a servi en 1888 pour le procès de béatification de Le Nobletz et de Maunoir.

(2) Vie introuvable, mais connue par le témoignage de Pierre Barisy (*Canticou Spirituel*, Préface p. 3, paru en 1710) et par le P. Boschet qui en cite des extraits.

Amice Picard et Catherine Daniélou (1). Il a enfin laissé un « Journal latin des Missions », également manuscrit : c'est une sorte de registre, non seulement privé, mais confidentiel où il rend compte à ses supérieurs de sa vie de missionnaire; il le composa à l'imitation de Saint Ignace qui avait rédigé aussi un journal des lumières, des révélations et des faveurs qu'il avait reçues du ciel.

Les biographies de Maunoir constituent une seconde source de renseignements. La dernière en date est l'œuvre du P. d'Hérouville (2) qui a su « replacer dans son cadre original et pittoresque la prodigieuse et édifiante histoire du grand missionnaire breton » Un autre biographe récent de Maunoir, le P. Séjourné, s'appuie sur une copieuse documentation provenant de bibliothèques publiques et privées et des Archives romaines; elle reproduit un grand nombre de faits relatés dans deux *Vies* plus anciennes dont les auteurs, les Pères Boschet et Le Roux, sont presque contemporains de Maunoir. Dans son *Avertissement* adressé à Messieurs des Etats de Bretagne, le P. Boschet déclare qu'ayant été fort impressionné par les choses extraordinaires que l'on disait sur le compte de Maunoir, il se rendit en Bretagne pour les contrôler. Il prit des informations auprès des évêques bretons qui avaient vu le missionnaire à l'œuvre, auprès de M. Callier grand vicaire de Cornouaille, qui avait entretenu avec lui une liaison très étroite, et auprès de ses anciens compagnons de mission. Il questionna les recteurs des paroisses où le Père avait travaillé, les gentilshommes qu'il avait dirigés et de nombreuses personnes qu'il avait arrachées à l'ignorance et aux passions. Son enquête terminée, ayant constaté l'unanimité des té-

(1) *Vies* étudiées dans les chapitres où nous parlons de ces personnages.

(2) Le Vincent Ferrier du dix-septième siècle, in-8, de 224 p., Paris Dillen, Quimper Le Goaziou, 1932.

moignages en faveur de faits que, jusque là, il avait jugés fabuleux, il entreprit son ouvrage qu'il intitula *Le Parfait Missionnaire ou la Vie du R.P. Julien Maunoir*, publié en 1697. Le P. Guillaume Le Roux, Jésuite comme le P. Boschet, est l'auteur du *Recueil des Vertus et des Miracles du P. Maunoir* dont la première édition parut en 1716. C'est un Bas-Breton de Cornouaille qui travailla pendant quarante ans dans les missions établies par Maunoir dont il fut un des dignes continuateurs; il mourut en odeur de sainteté à Gouézec où, sur sa tombe, les mères exercent les premiers pas de leurs petits enfants. Son livre reçut l'approbation de Mgr de Ploëuc de Quimper qui reconnut l'authenticité des faits relatés.

Enfin on trouve une troisième source de documents dans des œuvres contemporaines : au premier rang, le *De Triplice Examine* du théologien Bail où sont consignées les observations des docteurs touchant la Méthode du Père sur l'interrogation des habitués du sabbat.

A l'aide de ces divers écrits qu'il importera de placer dans l'esprit du temps et de confronter avec d'autres documents de l'époque afin de courir moins le risque d'une interprétation inexacte, il m'a paru qu'on pouvait essayer d'étudier, sous un jour nouveau, le missionnaire avec ses méthodes d'instruction populaire, son entreprise contre la sorcellerie et les diableries, et le rôle de ses collaborateurs mystiques.

Depuis la mort du P. Quintin survenue le 21 juin 1629, Le Nobletz songeait à s'adjoindre un coopérateur. Il voyait s'étendre le champ de l'apostolat, et l'état de sa santé était devenu précaire. Ses biographes tiennent de lui qu'un jour, c'était à la fin de 1630, comme il demandait instamment à Dieu, par l'intercession de la Vierge, de lui dési-

gner un successeur, il entendit dans la ferveur de sa prière une voix qui lui disait que le disciple attendu se trouvait à Quimper où il enseignait la grammaire dans la dernière classe du Collège des Jésuites. Aussitôt il part de Douarnenez, se rend au Collège, demande le plus jeune des régents, s'entretient avec lui sans lui parler toutefois des desseins que Dieu avait sur lui pour les missions de Basse-Bretagne, mais grande était sa joie de se voir en présence de celui qu'il avait déjà annoncé en public depuis longtemps quand il avait prédit sa profession, son âge et son pays.

La vocation de Maunoir aux missions sera, elle aussi, une vocation contrariée. Après l'événement de Ti-Mam-Doue, il avait catéchisé les populations des paroisses voisines de Quimper; mais, fatigué par l'enseignement et la prédication, il contracta une maladie de poitrine. Ses supérieurs l'envoyèrent à Tours où deux années qu'il passa comme catéchiste dans cet heureux climat lui permirent de rétablir sa santé. Puis se place le séjour à Bourges où il fut atteint d'un nouveau mal, très grave, puisque la gangrène se déclara. Il en guérit; il attribua sa guérison aux prières de Dom Michel, ce qui avec le rêve du paysan cornouaillais en bonnet rouge, le confirma dans la conviction que le ciel l'appelait en Basse-Bretagne. Cependant ses supérieurs lui confient pour une année une chaire de professeur au collège de Nevers, puis l'envoient à Rouen pour y faire son troisième an de noviciat; à la suite de ce dernier stage de probation, il missionne pendant quelque temps en Normandie et nous le retrouverons à Quimper en 1640.

Dom Michel l'invita avec une insistance très particulière à le venir voir au Conquet. « Je veux être avec vous, écrivait-il, quand vous jetterez les premières semences de vos missions. Je ne mour-

rai content que lorsque j'aurai vu s'accomplir ce que j'ai désiré avec tant d'ardeur et que Dieu m'a promis ». Maunoir considéra cet appel pressant comme un ordre d'en haut, et avec la permission de ses supérieurs, il partit. La scène de l'entrevue peut être reconstituée grâce aux souvenirs de Maunoir et aux récits des biographes de Le Nobletz. Scène impressionnante et qui rappelle les prophètes de l'Ancien-Testament sacrant les élus du Tout-Puissant ! Ici non plus, rien ne manque, ni l'intuition prophétique, ni l'ordre du ciel, ni la cérémonie solennelle de l'investiture.

A la vue du jeune religieux de la Compagnie de Jésus, Dom Michel versa des larmes de joie et, l'embrassant, il laissa échapper son *Nunc Dimittis*, Le jour était enfin venu où le fils spirituel que Dieu lui avait réservé se présentait devant lui, prêt à recueillir les fruits d'une terre que le vieux missionnaire avait arrosée de ses sueurs. Le lendemain, en guise de préparation à la mort, il lui fit sa confession générale; puis devant la population qu'il avait rassemblée dans l'église, il le proclama son successeur dans les missions de Basse-Bretagne.

La transmission des pouvoirs se fit ensuite sous le symbole de la tradition des instruments. Dom Michel passa à son héritier sa clochette et ses cartes peintes. L'élection était accomplie; restait l'initiation. Le vieux missionnaire voulut que sur-le-champ le père commençât les fonctions de son nouveau ministère. Il le fit donc prêcher en sa présence, catéchises, confesser, visiter les pauvres et les malades. Le soir, dans sa chambre, il ouvrit devant son disciple les cahiers de théologie qu'il avait écrits à Bordeaux sous la dictée du P. Gourdon. A sa grande surprise, Maunoir trouva à la page ouverte la solution d'un cas de conscience qui le préoccupait. Son étonne-

ment augmenta encore quand le saint vieillard lui révéla l'état de sa conscience et ses pensées les plus intimes : « Mon fils, prononça-t-il, vous avez bien de la besogne sur les bras. Ne vous attardez point à lire Baronijs et l'histoire de France. Ce qu'il vous faut étudier, c'est la Sainte-Ecriture ». Il lui remit les règles de conduite qu'il s'était tracées lui-même suivant l'esprit de Saint Ignace et que le P. Coton avait sanctionnées, et il lui confia que c'était son Apocalypse.

A ce moment de l'entretien, il l'encouragea vivement à l'exercice des missions dans les campagnes :

« Quand vous seriez comme Saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, vous ne trouveriez pas une condition plus sûre et plus avantageuse que celle des missions parmi les pauvres gens de la campagne. Elles sont, il est vrai, obscures et fatigantes, mais on y est à couvert de la vaine gloire et de l'ambition, tandis que dans les villes et parmi les grands on s'y donne peut-être beaucoup de peine, mais on y recueille peu de profit spirituel. Elles offrent encore cet avantage, c'est que le court séjour qu'on fait dans chaque pays sert beaucoup à détacher le cœur des choses qui passent. S'il s'y rencontre de nombreuses occasions de souffrances, de mépris, de persécutions, et elles ne vous manqueront pas, c'est là un trésor qui vaut plus que tous les trésors d'Egypte ».

Traitant des méthodes d'apostolat, il insista sur les catéchismes, les prédications, les confessions qu'il était accoutumé d'appeler les trois chaînes d'or dont Dieu se sert pour attirer au trône de sa miséricorde les pécheurs les plus aveugles et les plus endurcis; mais il supplia plus particulièrement son disciple de se servir des tableaux énigmatiques très utiles pour l'enseignement du mépris du monde. Il se plaisait à répéter que le plus court chemin pour arriver au parfait amour de Dieu, c'est la haine du monde et l'attrait de la Croix. Il assura le Père que s'il avait toujours cette vue dans ses sermons, Dieu bénirait abondamment ses travaux.

Après les tableaux, il attachait la plus grande importance aux cantiques spirituels qui contiendraient, en vers bretons sur des airs connus, pour se mieux loger dans l'esprit du peuple, l'abrégé des catéchismes et des sermons. Il citait l'exemple des Huguenots qui avaient traduit les psaumes en vers français pour propager plus facilement leur doctrine. Le même procédé devait être employé pour combattre l'hérésie protestante et pour obtenir un autre résultat des plus précieux, la destruction des mauvaises chansons.

En prévision de l'ampleur qu'allait prendre le mouvement des missions et de la nécessité où serait son disciple de faire de fréquents déplacements, il donna à celui-ci de sages conseils :

« Autant que cela dépendra de vous, allez plutôt par terre que par mer, et les occasions d'instruire, soit sur les chemins, soit dans les maisons, s'offriront à vous plus nombreuses. Mais ménagez plus que vous ne l'avez fait une santé qui doit être si utile au salut de la Bretagne. Ne m'imites pas, j'ai dépassé la mesure de mes forces, et mon corps est devenu depuis vingt ans moins capable de coopérer à mon zèle. Quand on harasse trop le cheval, il tombe dans le fossé et y laisse son homme ».

Il lui recommanda de commencer ses missions par Douarnenez : c'était le lieu qu'il affectionnait le plus à cause des trésors de grâces qu'il y avait reçus et de la légion d'âmes d'élite qu'il y avait formées.

Maunoir écoutait avec ravissement les paroles du vieillard. Quand le moment de la séparation fut venu, il s'inclina sous la bénédiction du maître et il le bénit à son tour. Puis ils se donnèrent une affectueuse accolade et le disciple reprit le chemin de Quimper, décidé à entrer au plus tôt dans la carrière que lui montrait la Providence.

Dom Michel devait rester encore douze années sur la terre. Maunoir le reverra plusieurs

fois et prendra ses conseils sur toutes choses, et le chef lui rendra tous les bons offices imaginables pour diriger ses pas dans la voie des missions.

Ces deux hommes, en effet, se sont accordés et complétés à merveille. Maunoir fut le disciple idéal, disons le mot, le disciple providentiel de Le Nobletz. Sa mission, préparée et prédite depuis longtemps, soutenue et encouragée par le don des langues et une guérison miraculeuse, combattue au dedans et au dehors, sortant victorieuse d'obstacles réputés invincibles, ne montre-t-elle pas, comme on l'a dit, que le doigt de Dieu était là ?

Il est vrai qu'avant l'entrevue le Jésuite avait travaillé dans le même milieu que le vieux missionnaire; il s'était rendu compte des mêmes besoins, et comme le milieu conditionne la méthode, il était tout préparé à adopter des moyens d'action dont, au surplus, Douarnenez n'étant pas loin de Quimper, il connaissait l'efficacité. Mais il est une raison plus profonde qui explique l'harmonie entre les deux esprits. Ils ont une filiation spirituelle commune; ils sont les fruits d'un même arbre mystique. La même école les a façonnés. Le Nobletz a passé par la discipline intellectuelle, morale et ascétique des Jésuites : il se fait gloire d'avoir été l'élève des Pères de la Compagnie et il le proclame à plusieurs reprises. Il loue Dieu de lui avoir donné pour maîtres les Pères d'Agen, sans quoi il eût été « misérablement perdu par tant de lacets et de pièges qui sont au monde »; il écrit à ces mêmes Pères qu'un jour la curiosité le poussa à écouter les docteurs de Paris et qu'il n'admire rien tant que la manière d'enseigner des fils de la Compagnie : « O heureux et mille fois heureux les escoliers qui vous hantent et croient à vos conseils ! »; il dit tout le prix qu'il attache à leur doctrine mystique : « Heureux serait l'homme s'il savait la pratique spirituelle ou

les Exercices du Bienheureux Père Ignace de Loyola ! ».

Mais Maunoir était sous l'emprise spirituelle de Lallemand, le théoricien des vertus intérieures. Comment acceptera-t-il une consigne qui lui commande l'action et l'action avant tout ? Il est bon de faire observer tout de suite que l'école Lallemand, si particulière qu'elle fût, loin de se tenir en marge de l'école ignatienne, en constituait plutôt un enrichissement. Elle prêche l'abandon de l'âme à l'action de l'Esprit-Saint; elle subordonne l'action à la vie intérieure, mais elle ne supprime pas la première; et ce sera précisément le rôle de Le Nobletz d'inculquer à Maunoir le correctif nécessaire dans la pratique.

Et Maunoir s'adaptera si bien à l'action que lui, le Jésuite intégral, recevra les avis de Dom Michel avec une docilité telle qu'il sera le disciple parfait de ce dernier; bien plus, qu'il le dépassera en œuvres extérieures. Premièrement, en poussant plus loin l'offensive missionnaire puisqu'il pénétrera dans des retranchements où son maître n'avait pas pénétré. Deuxièmement, en se faisant chef de groupe. Le Nobletz avait agi seul, sans troupe de prêtres. Maunoir commandera une élite d'intellectuels et de spirituels; il sera un incomparable manieur d'hommes, et quels hommes !, un ancien membre du Parlement, des personnages en situation dans le monde, des héritiers de nobles familles, quittant tout pour le suivre. Troisièmement en étendant son action. Sauf au début de sa carrière, Dom Michel avait limité son apostolat à la Cornouaille et presque exclusivement aux marins. Maunoir travaillera dans un domaine aux dimensions plus vastes : le littoral, l'intérieur des terres, partout, dans les diocèses bretonnants et dans les diocèses circonvoisins de langue française.

Malgré les divergences de tempérament et même de race, la continuité des deux actions s'accusera. Le Nobletz est une figure bien bretonne. Il connaît à la perfection la langue du pays qu'il a pratiquée dès l'enfance; il aime à la parler, il la prêche; il était donc merveilleusement armé pour faire entrer son enseignement dans l'âme de ses compatriotes. Il a l'esprit breton; donc il connaît la mentalité du pays; aussi saura-t-il choisir les moyens propres à forcer la porte des cœurs. Mais surtout c'est un individualiste farouche. Il l'est, quand il se prépare au ministère, claquemuré dans son ermitage de Tréménech; il l'est dans la période militante de sa carrière, n'ayant guère que trois points d'attache : Morlaix, et encore pour peu de temps, Douarnenez son centre de prédilection, le séjour de sa maturité, le Conquet où l'infirmité le condamne à la stabilité. Nulle part on ne le comprend; partout on le lâche, partout on le combat, et néanmoins il reste obstiné dans sa voie. Il passe ses derniers jours en face de l'Océan; il meurt dans l'humble chambrette qui lui a été prêtée par aumône, seul comme François Xavier expirant dans son île.

Ce génie solitaire fut contrarié providentiellement. Le calvaire a réalisé sa pensée; l'amour de la Croix fut sa mystique. Il demeura un précurseur. Comme Jean-Baptiste il aimait à redire qu'un autre plus digne que lui viendrait après lui : « Il est né; il étudie chez les Jésuites; il est du diocèse de Rennes... Il viendra, et ce que vous n'entendez pas maintenant, il vous le fera comprendre ». Lui, il se contente de semer; la fructification viendra avec l'ouvrier de la seconde heure. Du moins il aura la consolation de ne fermer les yeux à la lumière de ce monde qu'après avoir vu à l'œuvre la sainte ligue des missionnaires qui, sous la direction de son héritier, opérera dans une Bretagne régénérée. Manifestement la Providen-

ce a rapproché ces deux hommes. Dom Michel secoue les masses, réveille la foi assoupie; il fait le travail préliminaire; il remue le terrain. Le défrichement accompli, la milice viendra avec ses cadres, ses soldats, son chef. Celui-ci paraîtra avec son organisation méthodique et savante, et pour tout dire, moderne, si moderne qu'elle dure encore.

Maunoir, Breton imparfait, a dû s'adapter; il y a réussi parce qu'il avait le sens de l'opportunité. Il arrive en un temps où, malgré le Concile de Trente, l'Eglise de Bretagne restait particulariste, avec son système de l'alternative pour les nominations aux cures et aux bénéfices, qui lui faisait une situation spéciale et plus indépendante dans le royaume; particulariste surtout avec ses usages, ses traditions, ses mœurs, ses légendes. C'est pourquoi les diocèses bretons offraient plus de résistance au courant nouveau qui, vers le milieu du 17^e siècle, entraînait la piété française. Le Nobletz, de pur sang breton, mais ouvert aux souffles du dehors, travaillera à faire entrer la Bretagne dans le courant français, en tenant compte de l'esprit du pays. Pour Maunoir, la chose était plus difficile; mais la voie étant tracée, résolument il la suivit. Ayant reçu de Le Nobletz la méthode d'action, il a eu la souplesse voulue pour l'appliquer, tout en gardant les marques de son origine et de sa formation. Il revêt le manteau d'Elie que son maître lui passe, et il reste Jésuite et soumis à ses supérieurs. Et ce fut tant mieux, car lui qui n'est pas bretonnant, il sera plus apte à généraliser la méthode d'évangélisation reçue.

En sa personne et en celle de ses disciples la Compagnie affrontait une Bretagne fermée avec ses populations encore frustes qui n'avaient pas secoué les vieilles superstitions, survivances d'un

passé qui rejoignait le temps des druides. Le Jésuite lutte contre le particularisme; il veut catholiciser au sens propre du mot, infuser des sentiments plus communs, des pratiques plus générales. Ce qui est merveilleux, c'est que Maunoir, Jésuite dans l'âme et tempérament français, ait su organiser la piété bretonne sur un plan général tout en respectant les mœurs et le génie de la race. Il est bien dans l'esprit de la Compagnie en pliant les méthodes aux circonstances. Pour déférer au désir de son maître, Maunoir choisit Douarnenez pour première station de ses courses apostoliques. Il y travailla avec le concours d'un distingué compagnon, le P. Bernard. Ce bon religieux était le fils de M. de Bouchers substitut du procureur général du Parlement de Bretagne. Comme Maunoir, mais vingt ans plus tôt, il avait fait ses études au Collège des Jésuites de Rennes. Il était entré ensuite au noviciat de Tournai et, revenu en France, il avait enseigné le catéchisme à Nevers, puis à Moulins où il reçut son obédience pour Quimper. Sa douceur, un grand esprit intérieur, une assiduité infatigable au confessionnal et une élocution facile en faisaient un excellent missionnaire; mais il ne connaissait pas assez le breton pour prêcher dans les campagnes. Il s'en désolait jusqu'au jour où parut Maunoir auquel, après bien des hésitations de la part de ses supérieurs, il s'adjoignit sur la demande de Le Nobletz dont il avait été le confesseur.

Cependant le travail à Douarnenez ne s'accomplissait pas sans obstacles. C'est ce que nous apprend Dom Michel dans une lettre qu'il écrivait à son héritier le 1^{er} juin 1641. Il le remerciait d'avoir « donné la pâture spirituelle au peuple de Ploaré et de Douarnenez », mais il le priait de ne pas se laisser rebuter par les contradictions. Maunoir dut passer par une crise de lassitude. En ef-

fet, Le Nobletz envoyait le 30 juillet, des *monita* au P. Bernard avec prière de les communiquer à son compagnon. Il craint que le missionnaire débutant ne suive ses inclinations vers la vie contemplative et ne lâche l'œuvre des missions. C'est fort bien à lui de se recueillir de temps en temps dans les retraites, mais il doit travailler au dehors, « il sera plus illuminé en prêchant qu'en étudiant dans sa chambre ». Il lui certifie « qu'il est manifestement missionnaire céleste et a une grâce spéciale pour instruire le peuple »; en conséquence « qu'il s'exerce autant qu'il pourra dans cette vocation, même s'il le prie moins et semble vivre avec plus de liberté ».

L'intervention du vieux missionnaire est à souligner, car elle constitue un argument pertinent contre ceux qui ont reproché à Maunoir de s'être mis lui-même en scène ou d'avoir été « lancé » par ses supérieurs pour frapper un grand coup en Bretagne et faire la leçon au clergé séculier. Comment supposer chez les supérieurs un calcul prémédité pour soulever en faveur du missionnaire l'enthousiasme des populations, puisque ces mêmes supérieurs, après le fait de Ti-Mam-Doue, loin d'abrégier le temps de probation du postulant, afin de le pousser dans la prédication, l'envoient, au contraire, enseigner les humanités à Nevers pendant une année qui n'entraîne nullement dans le cadre de la formation religieuse ? Et lui-même, pendant son séjour à Quimper, portait ses pensées et ses désirs d'apostolat vers les terres lointaines du Canada sous l'influence de son héroïque passion du martyre. Enfin, quand il est engagé dans les missions de Basse-Bretagne, il ne se serait pas encore cru dans sa voie sans l'énergique intervention et toute l'autorité de Le Nobletz. Il fallait même que celui-ci passât pour une personnalité puissante, que son prestige fût bien assis et sa réputation de

sainteté déjà répandue pour qu'un religieux, du consentement de sa Compagnie, ait asquiescé à une pareille investiture. Désormais Maunoir n'aura plus d'hésitations sur sa vocation. A son tour il place l'œuvre missionnaire en Bretagne continentale sous l'égide des saints de la Bretagne insulaire. Le Nobletz, né sur la terre de Léon avait jeté d'abord les semences de la doctrine dans les îles évangélisées par Pol Aurélien. Maunoir confie son travail à la protection de l'ermite-évêque patron de la Cornouaille et fondateur de son évêché. Il s'était fait raconter par le P. Bernard comment Saint Corentin et six autres évêques avaient converti la Bretagne à la foi chrétienne. Or le P. Bernard avait de particulières raisons d'être dévot à Saint Corentin. C'est lui qui, pendant la terrible épidémie de 1639 où succomba un tiers de la population de Quimper, avait inspiré au peuple des sentiments de repentir à la suite de la profanation de la statue du saint par un mécréant. Voyant un jour transporter des malades à l'hôpital, il était tombé à genoux devant son crucifix et l'avait imploré d'une voix suppliante : « Mon Seigneur et mon Dieu, n'avez-vous pas quelque serviteur fidèle à qui vous daigniez révéler auquel d'entre les saints il faudrait vouer, pour le conserver, le reste de ce pauvre peuple ? » Poussé par une voix intérieure qui lui dit de recourir à Saint Corentin, il s'en fut trouver l'official, M. de Kerguélen, lui assurant que si l'on faisait un vœu au saint patron de la Cornouaille, le fléau cesserait. L'official gagna à cette idée les magistrats de la cité. Dans une procession solennelle qui se déroula à travers les rues de la ville on porta le bras de Saint Corentin. Le fléau cessa ses ravages. La statue mutilée fut restaurée et les fontaines sacrées qui étaient placées sous le vocable du saint furent réparées.

L'événement était de fraîche date quand Maunoir commençait sa carrière de missionnaire

en Breiz-Izel. Il composa des hymnes en l'honneur du puissant patron de l'Evêché, une *Buez Sant Corentin* en 400 vers et un *Cantic spirituel* de même longueur. Ainsi le culte de Saint Corentin gagnait en crédit. Au début du siècle, quand la fête ne tombait pas un dimanche, elle n'était pas célébrée, ce qui n'empêchait pas le peuple de se livrer à des réjouissances profanes depuis le 12 décembre, jour de la fête, jusqu'à Noël. Et tout-à-coup elle reprend un éclat qu'elle n'avait jamais peut-être connu, attirant sept mille communiant dans la cathédrale de Quimper, à la grande joie de Maunoir qui en fait la constatation, puis se propageant dans le diocèse tout entier.

CHAPITRE DEUXIEME

L'Enrichissement de la Méthode : Les Cantiques nouveaux, les processions

Les cantiques de Maunoir sont groupés sous le titre de *Canticou Spirituel hag Instructionou profitabl evit diski an hent da vont dar. Baradoz*. Les premières éditions ne contiennent que les cantiques destinés à être chantés dans les missions, mais les suivantes s'enrichirent d'odes spirituelles en l'honneur du bras de Saint Corentin, du miracle des trois gouttes de sang, des Sept Saints de Bretagne, de Michel Le Nobletz, etc... Ces recueils augmentés ne nous donnent pas toutefois la collection entière des cantiques, car il faut y joindre ceux qui sont dispersés dans d'autres œuvres comme le *Templ Consacret dar Bassion Jésus-Christ* et la « Vie de Catherine Daniélou », la voyante de Quimper, dont nous raconterons sommairement la vie extraordinaire dans un chapitre spécial.

Le *Templ* se compose de près de soixante cantiques. Dans ce nombre la longue complainte « Var ar Seiz Station eus ar Bassion hon zalver Jesus-Christ » comporte un exercice par jour sur

(1) *Cantiques spirituels et Instructions profitables pour apprendre le chemin qui conduit au Paradis.*

les souffrances du Sauveur avec des demandes de l'âme fidèle interpellant la Vierge sur la cause des souffrances de son Fils, les réponses de la Vierge, les actes de compassion de l'âme, les colloques de l'âme avec Dieu.

La « Vie de Catherine Daniélou » en contient d'autres. Un grand nombre des cantiques ou des fragments de cantiques chantés par les visiteurs ou les consolateurs surnaturels de Catherine se retrouvent exactement les mêmes dans les *Canticou*. Parmi ceux qui ne sont pas dans le recueil, il y a la complainte, en dix pages manuscrites, de la « Vie de Catherine Daniélou ». D'une autre complainte, qui occupe six pages sur la maternité de Marie, détachons cet extrait charmant avec sa traduction française qui nous est également donnée par Maunoir :

Naô mis a peuz e douguet
Etre ho taou costes binniguet
Souffret o peuz pep paourentes
Pa edo etre ho taou costes
Vous l'avez porté neuf mois
Entre vos deux côtes bénites
Vous avez souffert toutes sortes de pauvretés
Tandis qu'il était entre vos deux côtés.
Nequet er saliou tapisset
E oue ganet Salver ar bet
Nemet ebars er marchaussi
Ha pep paourentes da Vari
Ne oa tan na goulou ganti.
Ce n'est pas dans les salles tapissées
Que le Sauveur du monde fut né
Ce fut seulement dans une étable
Et Marie y avait toutes sortes de pauvretés.
Elle n'avait ni feu ni chandelle.
Goude Sant Joseph he friet
Er chraou en deus hi assistet
Eun ejen douç ag eun asen
Ha didan-hi eur wriat foën.
Après, Saint Joseph son époux
Dans la crèche l'a assistée,
Un bœuf doux et un âne,
Et sous elle une brassée de foin.

La première édition des *Canticou Spirituel* est de 1641. Douarnenez en eut la primeur et les chanta pendant la mission que le Père y donna au carême de cette année. Il le dit dans son « Journal latin des Missions » : — Hoc anno (1641) inter docendos pueros et plebem pia quaedam cantica composui armorico versu quæ compendia sunt eorum quæ doceo. —

Nous n'avons pas trouvé cette édition princeps. La Bibliothèque Nationale possède une édition de 1642 (1) sous le titre *Canticou Spirituel da beza canet er catechism ha lechiou all gant an christenien, composet gant eun tad eus a Compagnunez Jesus (Julien Maner). gant M. Machuel* 1642 (2). Ce serait la seconde édition à cause de l'indication *composet a nevez*, M. Loth, le fameux celtisant, professeur au Collège de France, n'hésite pas à attribuer ce recueil à Maunoir (3).

Mais en quel sens Maunoir est-il l'auteur de ces cantiques ? Ne les a-t-il pas plutôt recueillis chez des auteurs plus anciens, dans des catéchis-

(1) B. Nat. Rés. Yn

(2) *Cantiques spirituels devant être chantés dans les catéchismes et ailleurs par les chrétiens, composés de nouveau par un Père de la Compagnie de Jésus (Julien Maunoir). Quimper-Corentin, chez Machuel, 1642.*

(3) Le P. Bourdoulous, de la Compagnie de Jésus, était d'un avis différent parce que, selon lui, ce recueil, sans nom d'auteur, malgré ses ressemblances avec les autres parus sous le nom de Maunoir ne répond pas à la description que le P. Maunoir a donnée de son premier recueil dans la Vie manuscrite de Dom Michel Le Nobletz. M. le Chanoine Pérennès se range au sentiment de M. Loth pour les deux raisons suivantes : la Bibliothèque royale dans son *Répertoire* signale l'édition de 1642 comme étant de Maunoir. Au surplus, l'Approbation de Lucas Mahieu, vicaire général de Cornouaille, porte la date du 16 décembre 1641. Or cette année-là, il n'y avait à Quimper que deux missionnaires bretons de la Compagnie de Jésus, les Pères Bernard et Maunoir, et le P. Bernard savait à peine quelques mots bretons (Cf. *Bull. dioc. de Quimper*, Mars-Avril (1925)).

mes rimés ou dans la tradition orale ? Est-il possible, au surplus, qu'il en eût composé un si grand nombre en 1641, au début de sa vie missionnaire ?

Il est certain que l'histoire du fils déshérité était connue au 15^e siècle; de même la légende de Théophile était très répandue au Moyen-Age. Mais existait-il des recueils de cantiques bretons avant Maunoir ?

Nous en connaissons fort peu : il y avait le recueil qu'on est convenu d'appeler les « Heures bretonnes » composé antérieurement à 1576, puisque Gilles de Kerampuil le signale dans son Catéchisme. On y trouve quelques poésies dans le genre des *Canticou*, comme la paraphrase du *Pater* et de l'*Ave*. Il y avait *Devotion an Christenien*, Maunoir nous dit que Dom Michel s'en est servi. C'est le catéchisme du P. Ledesma, Jésuite, traduit en breton par Tanguy Guéguen, prêtre-organiste, originaire de Plouguerneau, qui ajoute le *Stabat* en vingt strophes. Quelques rapprochements s'imposent entre le texte de Tanguy Guéguen et celui de Maunoir méditant sur la Passion du Christ et sur les Sept Glaives de la Vierge « ar Seiz Cleze ». Rien toutefois ne prouve l'imitation directe.

Enfin si nous mettons en regard les cantiques du recueil *Canticou* et ceux qui se trouvent dans la « Vie de Catherine Daniélou », nous constatons cette fois de nombreuses identités verbales. Or si Maunoir met souvent la composition des cantiques que récite Catherine sur le compte des visiteurs surnaturels, il laisse parfois échapper l'expression « composé par les Pères », et ces Pères n'étaient autres que le P. Bernard et lui-même.

Ce qui n'est pas douteux c'est qu'il s'attribue lui-même la composition du recueil de 1641 :

« composui armorico versu ». Evidemment cela ne signifie pas qu'il n'ait pas trouvé les éléments; il a même pu faire une compilation de matériaux épars. Il n'en doit pas moins passer pour l'auteur principal de la plupart des cantiques. Sinon nous ne nous expliquerions pas qu'il fût plus tard accusé à cause d'eux.

Le cantique rentrait dans son plan de campagne. Il a tiré un excellent parti de ce mode d'enseignement aux strophes alternées qui reposent l'attention sans la distraire et fournissent un aliment à la piété tout en offrant un plaisir à l'oreille. Le cantique, déjà très populaire par son emprise sur la masse, trouve aisément son expression dans la langue bretonne riche en sonorités et en assonances qui provoquent le rythme et la rime.

Les *Canticou* sont émaillés de mots français, mais pas plus que les autres ouvrages de l'époque. Si on les compare à l'unique cantique certain que nous ayons conservé de Le Nobletz, *Me am euz choaset eur Vestrez*, aux cantiques spirituels de Marc Person déjà nommé, aux mystères bretons du temps, on constate que toutes ces œuvres ne sont pas plus pures de terminologie française. C'est un fait, d'ailleurs, qu'au 17^e siècle, le vocabulaire français avait envahi la langue du menu peuple. Quant aux mots les plus courants, Maunoir les puise comme ses contemporains dans le fond authentique breton.

Les airs des *Canticou* se divisent en trois classes. La première comprend les cantiques chantés sur un ton nouveau « Var an ton nevez » : ce sont les cantiques sur les commandements de Dieu et de l'Eglise. Comme leur texte est demeuré inchangé depuis, il est probable que l'air sur lequel on les chante aujourd'hui est le même que l'air primitif. Tels sont encore les cantiques sur les œuvres de miséricorde, sur les béatitudes,

sur la mort, le cantique contre les Danses et les Nuitées. Dans une deuxième classification se rangent les airs empruntés aux chansons profanes alors répandues en français : *Ma pauvre mère me disait* (1) ou en breton : *Pa zeas Alexandar Folgoat, Me am euz eur parc menargas, Deiz mad d'och compagnunez*, etc. Maunoir suivait en cela l'exemple de son maître : il purifiait en quelque sorte ces airs profanes; mais pour prévenir le danger de la parodie, il voulait qu'on en usât avec une grande discrétion. Enfin il y a la catégorie des cantiques qui empruntaient les airs d'hymnes liturgiques, par exemple du *Vexilla Regis*, de l'*O Filii et Filiae*, du *Stabat Mater*, ou le ton de cantiques bretons alors en usage, *Itron Varia an Dreindet, O Tad, O Map, O Spered Glan, Considerit pis ô Christen*, ou de cantiques français populaires, *A la Venue de Noël, Sous une vaine gloire le monde est enrôlé, Ames qui êtes passées* etc.

Parmi les sources utilisées, l'Evangile est la fontaine d'élection d'où le Père a tiré ses cantiques touchants sur la Passion et la mort du Sauveur. Les Vies des Saints lui ont inspiré le cantique de Saint Eutrope et celui des Dix mille martyrs; le Miracle de Théophile, de Rutebeuf, lui a

(1) Le P. d'Hérquville dans une étude très pénétrante consacrée à « Julien Maunoir écrivain, grammairien et poète », parue dans les *Annales de Bretagne* (1932), signale la variété de ces airs. On y trouve le ton guerrier de « Bataille, compagnons... » ou de « Victoire, vengeance est à nous », le ton de pastorales à la mode : « Broutez, brebis... » Un examen de conscience se chante sur : « Le canard s'ébat à plonger », un autre cantique sur « Babilarde aronde, veux-tu... » Maunoir a emprunté la plupart de ses airs français aux « airs mesurés de Claude Le Jeune, excellent musicien du roi Henri III. Les autres airs sont empruntés de chansons qui se chantaient communément en Cornouaille ». Ainsi s'exprime-t-il dans un « advertisement ».

fourni la matière de son cantique sur le même sujet; enfin les légendes locales ont été mises largement à contribution. Mais tous ces cantiques, souvent allitérés, toujours rimés, se ramènent quelle que soit la source de leur inspiration, à du catéchisme versifié ou à des précis de sermons : « Compendia sunt eorum quæ doceo », ainsi les définit leur auteur. Et, en effet, ils embrassent dans des formules très mnémotechniques parce que simples et concrètes, ou dans des récits, histoires, légendes également faciles à retenir, l'ensemble des vérités à croire et des vertus à pratiquer; ils prennent l'homme dans l'accomplissement des devoirs les plus élémentaires de la religion et le mènent pas à pas jusqu'à sa fin dernière.

Sous cette forme catéchistique, ils sont à la fois un exposé doctrinal et un recueil de pratiques très précises de vie dévote. C'est pourquoi l'on pourrait distinguer dans leur collection deux grandes séries.

La première comprend la foi avec un bref exposé du *Credo*, l'espérance où le Père fait rentrer différentes formes de prières, le *Pater*, l'*Ave*, l'invocation au bon ange, à Saint Julien son patron, — cette manière d'envisager l'espérance ne manque pas d'originalité. — De même il n'est pas banal de classer sous la vertu de charité, à côté des œuvres de miséricorde spirituelles et temporelles, les commandements de Dieu et l'examen de conscience. Les péchés capitaux amènent, par opposition, le traité des vertus. Puis les sacrements sont envisagés du double point de vue dogmatique et moral. Le groupe des cantiques sur les fins dernières est précédé d'un objet bref de la matière; leur division est nette : un cantique sur la mort, deux sur les moyens d'obtenir une bonne mort, les autres sur le Pur-

gatoire, le Jugement général, les tourments de l'Enfer et la gloire du Paradis.

La deuxième série contient des cantiques ou des *gwerz* sur les dévotions : la Pas-ion, le Rosaire, Saint Joseph, Saint Michel, Saint Jean, Saint Eutrope, les dix mille martyrs. Saint Corentin y vient en bonne place, ce qui prouve l'importance du premier évêque de Cornouaille dans l'œuvre des missions placée sous son patronage. Maunoir lui consacre quatre poèmes très longs du genre *gwerz*. La *gwerz* ou complainte rythmée était le mode sous lequel se transmettaient l'histoire et la légende que les bardes composaient. Le Père, comme les chanteurs héroïques, emploie les formes de la tradition orale, l'apostrophe : « Ecoutez, Cornouillais... » et l'indication d'un air.

Il est touchant de voir la confiance filiale du nouvel apôtre en la puissance de l'évangélisateur primitif. La haute figure patriarcale de l'évêque-ermite domine les quatre poèmes. C'est d'abord la *Buez Sant Corentin* étoffée à l'aide d'extraits d'un livre de Bertrand d'Argentré, des *Vies des Pères d'Occident*, de la Prose ancienne des Missels et Bréviaires de Cornouaille, Léon et Nantes, soit à peu de chose près, les sources utilisées par Albert le Grand pour la composition de sa Vie des Saints. C'est le cantique en l'honneur du bras de Saint Corentin : il prie ce bras très puissant qui a sauvé la cité de protéger ses compatriotes, l'évêque, le roi, le pape. C'est le cantique sur Saint Corentin exerçant la charité à l'égard d'un pauvre exilé qu'il réconfortait dans une île solitaire où ce malheureux recevait un aliment mystérieux. C'est enfin le miracle des « Trois gouttes de sang », terrifiante légende dont voici le récit en raccourci :

Un dévot bourgeois de Quimper, avant de partir en pèlerinage pour la Terre-Sainte, confia

à un compère sa fortune et le soin de sa femme et de ses enfants; puis il se rendit en l'église cathédrale, invoqua Saint Corentin et la Vierge, implorant leur bénédiction sur son voyage et il partit. Son absence se prolongeait et il ne recevait aucune nouvelle de chez lui. Pendant ce temps, son faux ami tenté par le démon, enleva l'argent qui lui avait été confié, et c'était grande peine d'entendre les enfants crier parce qu'ils n'avaient pas un morceau de pain à manger. La pauvre femme dut vendre tout son bien et fut réduite à demander l'aumône. Enfin le mari revint à la maison et il manqua de mourir de chagrin quand il vit sa femme en cet état. Il s'en fut trouver le compère et lui demanda des comptes. Mais l'autre lui répondit : « Vous ne m'avez pas donné d'argent; allez-vous en ! Me prenez-vous pour un voleur ? » — Le pauvre mari lui répliqua : « Venons à l'église devant la croix et prenons Dieu à témoin ». Ils allèrent donc à St-Corentin et l'homme sans conscience montra à l'autre une cassette avant de faire son serment; dans cette cassette un vase était caché où était renfermé l'argent volé. Puis il jura devant le Christ. Mais ô merveille ! l'image de notre Sauveur en croix se mit à prendre vie et le Christ détachant son pied sacré laissa tomber trois gouttes de sang sur le grand pécheur. D'où la leçon :

Adorez tous, gens de Quimper,
Le Crucifix dans votre église
Adorez de bon cœur
Chaque jour les trois gouttes de sang.
Je vous salue, ô trois gouttes de sang
Que Jésus mon Père a répandues,
Je vous en supplie, lavez mon cœur
Pour que je puisse obtenir pardon.

Maunoir n'eut garde évidemment d'oublier son maître Dom Michel. Il importait d'entretenir parmi le peuple fidèle le souvenir reconnaissant de celui qui avait remis dans les droits sentiers les pas de nombreux égarés. Tel est l'objet

du cantique à l'usage des pèlerins qui se rendent à la chapelle Saint-Michel en Douarnenez.

« O Michel Le Nobletz, véritable ami de la Reine du monde, pendant votre vie vous avez été un trésor caché, mais les Bretons sauront vous découvrir. Vous avez porté votre croix en ramenant à Dieu les aveugles pécheurs; vous avez quitté vos frères et vos parents pour catéchiser le monde. O père très miséricordieux, que nous dites-vous ? » — « Je prie pour vous au Paradis » —

répond Michel, et il raconte sa vie, ses pénibles débuts à Douarnenez, les railleries dont il fut accablé : on le traita de fou, de bigot, d'antéchrist; il fut menacé d'être jeté à la mer pour nettoyer la ville. Mais, sans se décourager, il continua son labeur et Dieu le bénit en lui envoyant d'abondantes consolations. Et c'est là qu'il voulait mourir, là qu'il eût désiré être enterré. Il avait choisi sa tombe à Ploaré, mais le démon jaloux le chassa du pays, et il alla finir ses jours au Conquet dans le pays de Léon. Maintenant, au Paradis, il prie pour ceux qui viennent dans sa maison où l'on a élevé une chapelle en l'honneur de l'archange Saint Michel son patron.

Le vers de treize syllabes qui domine dans les gwerz donne à la narration l'allure lente et régulière qui lui convient. Ailleurs Maunoir a su varier les ressources métriques : octosyllabes, vers de six et même de cinq pieds au rythme léger et sautillant. Cette méthode d'allègement littéraire avec des énumérations de mots courts, vifs et pressants, soutenues par l'air connu, est d'un heureux effet. C'est l'impression que laissent, par exemple, les cantiques sur l'orgueil « superbe », l'envie « avi », la gourmandise « gloutonni ». Le balancement régulier des syllabes, la cascade des sons doux, la couleur antique et biblique des mots, tout concourt à graver la vérité dans la mémoire en charmant l'oreille.

Autres procédés mnémotechniques : les an-

tithèses qui frappent par leur énergie, les reprises destinées à faire entrer l'idée à la manière du clou qu'on enfonce, la forme dialoguée avec un *leit-motiv*. Dès le début, l'attention est captée par l'apostrophe : *Selavuit*, écoutez; *Clevit mad, pobl ehristen*, entendez bien, peuple chrétien; *Digorit ho spered*, ouvrez votre esprit, et semblables formules d'invitation ou d'interpellation.

Dans le vocabulaire abondent les termes tirés du latin classique ou traduits du français. A certaines expressions mystiques nous reconnaissons l'auteur familiarisé avec les spirituels. Lisez, entre autres, le Cantique des « Cinq plaies » et vous y trouverez, avant les événements de Paray-le-Monial, un écho de l'acheminement de la dévotion vers le culte du Sacré-Cœur :

Va boet a vezo hor poaniou, -
Va breuvaich ho vestl, va Autrou
Va ch'ambr a vezo ho costez
Ma contemplin ho carantez,

.....
Scrivit em ch'reis, ô va Autrou
Ho Croas, ho Curun, ho tachou.
O Seigneur, ma nourriture sera vos douleurs
Mon breuvage votre vinaigre,
Ma chambre votre côté
Où je contemplerai votre amour
Gravez dans mon cœur
Votre croix, votre couronne, vos clous.

Les cantiques n'ont pas la prétention symbolique des tableaux. Il n'était pas nécessaire de traduire avec insistance la doctrine en images littéraires puisque les fidèles avaient sous les yeux l'enseignement en symboles peints. Néanmoins nous trouvons plusieurs détails réalistes. Le Père sait, à l'occasion, broser des scènes pittoresques. A propos des sept vices, il décrit avec vigueur les mœurs du temps. Il vise surtout trois abus qui devaient être les thèmes souvent répétés

de ses sermons : le luxe des toilettes et des costumes, l'ivrognerie, les nuitées.

Luxe, bombance, vaine gloire, désir de plaire au monde sont les enfants d'une horrible marâtre, la superbe. Mais que l'on se rappelle les terribles châtiments : le Pharaon englouti dans la mer avec son armée, Jézabel léchée par les chiens, Nabuchodonosor changé en bête, Aman pendu à la potence, Holopherne à la tête tranchée par Judith, Dathan et Abiron plongés dans les abîmes entr'ouverts sous leurs pieds.

L'ivrognerie inspire à notre auteur cette vivante esquisse :

Ce vin maudit
Est un farouche maître d'école
Qui apprend plus d'un péché.
Hélas ! nuit et jour
Il enseigne en chaire
Dans les tavernes
Son encre c'est le vin,
Ses livres ce sont les verres (1).

Traitant des danses folles « an dançou cris », le Père interpelle le peuple breton des quatre dialectes : « Ecoutez tous, Cornouaillais, Léonards, Trégorois et Vannetais... », et les invite à méditer sur les sarabandes forcées avec les diables au milieu des cendres, des tisons et des flammes. Les nuitées « nosveziou » où jeunes gens et jeunes filles, à l'occasion des pardons, se réunissent la nuit dans les églises et les chapelles, sont appelées « scol an diaoul », l'école du diable.

Le diable a son portrait : il est gracieux de visage, mais il a les pieds velus et les vêtements

(1) Ar guin se milliguet
A so eur Mestr cris
A desk meur a bech'et
Siouas bennoz ha deis
E ma o terch'el scol
Ebars an tavergnou
E liou a so ar guin
E levr ar guerennou

sombres; il tend ses filets au pécheur. Dans le « Miracle de Théophile », nous trouvons un écho des préoccupations du Père touchant les sabbats. Le diable préside ces assemblées de désordre sur un trône doré; il dit à ses affidés de l'adorer pour obtenir tout bien et de signer avec lui un contrat de trois gouttes de sang tirées de leur petit doigt.

En général le pathétique des cantiques est sobre. Dans les récits de la passion et de la mort du Sauveur, Maunoir a bien vu que les scènes de l'Évangile parlent assez d'elles-mêmes. Aussi les donne-t-il sans variation. Un détail cependant : il représente le Christ suspendu dans la pluie et le vent au lieu des ténèbres dont parle le texte.

Le but des exercices de la mission étant d'amener le pécheur à faire une bonne confession, on essaiera de produire la conversion par la considération touchante des mystères douloureux du Sauveur : « Quand vous mangez, considérez la croix, songez au vinaigre et au fiel ». Mais il se rencontre des âmes que le supplice le plus cruel du plus innocent des hommes, celui-ci fût-il l'Homme-Dieu, impressionnera moins que la perspective des tourments auxquels elles s'exposent. « Alors, songez au fiel des dragons, des lézards, qui sera le breuvage des ivrognes damnés ». Dans la série des cantiques sur les fins dernières, c'est la mise en scène de moyens de terreur, « la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer, qui pique le cœur comme un bouquet d'épines ».

Sous le souffle implacable de la mort, les plus grandes figures historiques ont fondu comme neige au soleil. Maunoir décrit une sorte de danse macabre où la mort, de sa faux effilée, n'épargne ni Salomon malgré sa sagesse, ni Samson malgré sa force, ni les parents de Rebecca malgré leurs richesses. Que sont devenus ces hommes que la possession du monde entier ne suffi-

sait pas à rassasier ? Où est l'opulent Crésus ? Où est Alexandre avec ses victoires ? Usurier impitoyable, à quoi vous servira le profit tiré du vol et de l'avarice ? Et vous, gens de noblesse, que ferez-vous de votre chevanche ? Dites-moi, riche marchand, où est maintenant votre argent, où sont vos trafics ? Et vous ivrognes aux entrailles brûlées par le vin ? La mort froide a serré vos bouches. Et vous, filles orgueilleuses et insensées ? Aujourd'hui vous adorez vos cheveux d'or, votre visage idolâtré dans le miroir, vos mains à la blancheur d'ivoire, mais demain ? Rapide est la course humaine. La mort dans son horreur tragique convertira cette beauté éphémère en une laide dépouille mangée par les vers et les reptiles dans une fosse profonde (1).

Le corps subira la décomposition : cette chair épanouie aujourd'hui, demain sera pourriture et après-demain squelette. Mais l'âme survit. La voici en Purgatoire. Maunoir est l'auteur du fameux cantique *les Plaintes des Trépassés* que l'on chante de nos jours légèrement modifié.

(1) Dans le texte breton on sent une poésie de la langue que déflöre la traduction. Voici le passage relatif aux vanités mondaines et à leurs châtements.

Petra e vezo ho cousouc disolo
Hag ho peutrin a oa digor ato
Horror estranch a vezo ho quelet
Gant ar prevet a viot sur drebet
Ho cuchou bras, ho pleo alaouret
Leis e vesint eueus a serpentet
Poul ho calon ha divron disolo
Fest d'an aeret, sourdet goude ar maro
Hac ho pisach a oue quement gvalch'et
Hac er millouer quelies idolatret
Hac ô touarn guen eguis olifant
E vesint oll dantet gant eur serpent
Hac o treit mistr pere a oue cluget
Var poraguint bras gant orgouil diremet
En eur foss e vesint discaret
Ha gant prevet a ben dar ben drebet.

S'il y a encore de la pitié sur terre
Au nom de Dieu secourez-nous.

Mon fils, ma fille, vous êtes couchés
Sur de la plume douce
Et moi votre père, votre mère
Au Purgatoire au milieu des flammes

Vous êtes dans la joie, nous dans l'angoisse
Vous faites bonne chère, nous pénitence
Vous avez tout à satiété
Et nous sommes abandonnés dans le tourment.

Var ar Bàrn diveza c'est le cantique du Jugement dernier; le Père y suit le tableau de l'Evangile avec ses deux séries d'événements : les signes précurseurs, guerres, famines, peste, l'antéchrist, l'obscurcissement de la lune et du soleil, la chute des étoiles, suivis de la descente du Fils de Dieu sur les nuées, plein de puissance et de majesté, pendant que les anges sonnent de la trompette pour rassembler les hommes des quatre coins de l'univers devant le Juge inexorable qui va rendre la sentence.

Le Cantique de l'Enfer est un dialogue. Le vivant interroge le damné :

Dites-nous, pauvres âmes
Qui endurez beaucoup de peines
Méritées dans votre vie
Par tant de péchés,
Dites-nous, dites-nous vos tourments sans remède.

Aucune langue ne saurait dire
Combien nos peines sont terribles
Nous sommes tous condamnés
A rester parmi les démons
Hélas ! Hélas ! Personne ne saurait comprendre nos
[peines.

Où sont vos danses,
Où sont vos assemblées de nuit,
Où est le bal, où sont les cartes,
Où sont les amours ?

Hélas ! dans une prison étroite
De longues nuits nous resterons
Nous ne verrons plus le jour
Nous resterons au milieu du feu.

Où sont vos fêtes,
Où est votre vin délicieux
Où sont vos mets savoureux
Où est votre nourriture précieuse ?

Le fiel des dragons
Est notre breuvage, à nous damnés.
Les lézards, les crapauds,
Les serpents sont notre nourriture.

Le dialogue se poursuit longtemps encore. A chacun des péchés capitaux correspond un châtement approprié, éternels châtements cause de désespoir. Dans un autre cantique les damnés interpellent le Sauveur : « Dites-nous, nos peines prendront-elles fin quand la mer sera desséchée ? » Mais le Sauveur qui les avait rachetés de son sang et qui est devenu leur Juge leur dira : « Plus de pardon, dussiez-vous attendre que vous ayiez desséché la mer en tirant du vert Océan un grain de sable tous les mille ans ». Alors ils maudiront leur père, leur mère qui n'ont pas su les corriger, leur confesseur qui n'a pas su les diriger, les danses, les cartes, le bal, les assemblées de nuit qui furent les occasions de leurs crimes.

Le salut étant la grande affaire, l'unique affaire, la vie doit être une préparation à la mort. Le pathétique éclate dans le cantique sur la bonne mort, *Var ar Maro mad* et dans un autre où la Vierge et les Saints sont appelés au secours du pauvre mortel qui va trépasser. Les saints défilent dans un ordre de procession : Marie, la Vierge bénie, et Saint Joseph, Monsieur Saint Jean et Saint Michel, Monsieur Saint Corentin et Monsieur Saint Pol, Madame Sainte Anne et Sainte Barbe, Saint Julien, Saint Vincent, Saint Yves. Qu'ils remuent l'âme, lui obtiennent la grâce de se confesser et de communier pour chanter avec eux l'Alleluia éternel ! Et alors c'est la radieuse vision du Paradis, l'océan de splendeur de la Jérusalem céleste, la cité permanente aux maisons lumineuses dont les serrures de perles sont plus

claires que les étoiles; maisons auprès desquelles les palais des grands de la terre sont comme de misérables chaumières.

A travers les cantiques circule un souffle de foi intense. On sent l'ardeur apostolique de l'auteur. Les croyants qui les écoutaient étaient mis en face du drame de la vie et de la mort. Toute mission se terminait par le Jubilé des Trépassés qui consistait en une communion générale à l'intention des défunts. Maunoir utilisait le sens de l'au-delà très profond chez le Breton pour amener les fidèles à la confession et à la communion en masse. La chaîne de la vie à la mort est toujours visible en Bretagne. Le champ des morts ne se trouve-t-il pas au milieu des habitations des vivants, cité permanente au milieu de la cité qui passe ? Groupées autour de l'église, les tombes sont sous les fenêtres des maisons. En semaine, la vie du bourg enveloppe le cimetière : les rumeurs du marché, le bavardage du lavoir, les sonnaillies des chevaux, le battement de l'enclume forment un rythme qui berce les tombes silencieuses. Le dimanche, en sortant de la messe paroissiale, les fidèles s'arrêtent pour réciter une prière sur les tombes; aux grandes fêtes, les processions se déroulent à travers le cimetière. Après la vie laborieuse, c'est la religion qui pénètre le champ des trépassés.

Maunoir ne se contente pas de saisir et de remuer; il entraîne le fidèle vers les hauteurs de la vie spirituelle. Tels cantiques d'inspiration morale et ascétique dépassent, en effet, la piété commune. Ils proposent les huit Béatitudes, l'examen particulier quotidien, la confession mensuelle :

Chaque mois une fois avec un soin sincère
Choisissez trois ou quatre de vos défauts
De ceux qui sont comme la tête de vos autres péchés.
Corrigez-vous en, soyez vigilants
Et vous n'aurez pas peur de la mort.

Un pareil programme ne montre-t-il pas que les Bretons auxquels il s'adressait, n'étaient pas des dégénérés spirituels ? Par leur caractère comme par le but auquel ils tendent, les cantiques s'apparentent bien aux tableaux. Ils sont écrits en un langage direct; ils s'adaptent à l'esprit et à la sentimentalité du peuple breton. Par delà la lettre nue on soupçonne, on devine le drame qui se passe dans la conscience. Si le fidèle éprouve des sentiments de pitié, d'attente angoissée, d'épouvante, d'espérance, c'est que la passion du Christ, la voix plaintive des trépassés, la trompette de l'ange, le ciel, l'enfer lui sont des émotions familières que met en branle le poème chanté.

Les cantiques, avec leurs procédés mnémotechniques savoureux dans leur plénitude sommaire, étaient très goûtés des fidèles. Aussi ils connurent du succès. On les entendait non seulement dans les églises, mais dans les maisons, au milieu des champs, sur les flots de la mer. Dès 1641, les *Lettres annuelles* du Collège de Quimper signalent tout le bien qu'ils faisaient : « Cantica quaedam spiritualia ingenti cum fructu tradita et in lucem edita sunt ». En 1671, ils en étaient à leur trentième édition.

Les cantiques, c'était de l'enseignement chrétien traduit en chants. Les cartes peintes rendaient le même enseignement sensible à la vue. Maunoir utilise avec fruit la méthode des tableaux. Il le déclare très expressément : « Il a plu à Dieu de me donner la grâce d'instruire un grand nombre de personnes ignorantes et de convertir plusieurs pécheurs par le moyen de ces peintures et saintes représentations ». Mais il les retoucha légèrement pour rendre leur interprétation plus accessible à un auditoire commun : ainsi, sur la recommandation de Catherine Darnielou, il fit peindre un tableau qui représentait

une âme livrée aux tourments de l'enfer, un autre qui représentait une âme dans la béatitude éternelle; afin que la vue de ces peintures imprimât plus profondément dans les cœurs la crainte et l'amour de Dieu.

On pouvait encore dépasser le procédé visuel et le procédé auditif et mettre les mystères en action, en mouvement, en marche. Ce sera le rôle des processions.

Le Père les considérait, surtout la procession générale de clôture, comme l'âme de la mission. Dès son arrivée dans une paroisse, il annonçait cette procession finale et entretenait ses auditeurs des mystères qui y seraient représentés et des personnages qui y figureraient. Il savait exciter parmi les fidèles une pieuse émulation, car il entendait que le rôle le plus important fût une récompense attribuée au plus digne par ses mérites. Les acteurs étaient choisis pendant la mission et devaient se pénétrer des sentiments que réclamait leur situation pour les introduire à leur tour dans les âmes des spectateurs.

En tête du défilé, des hommes en armes déchargeaient de distance en distance leurs mousquets ou leurs arquebuses. Au premier rang s'avançaient les personnages de l'Ancien-Testament, patriarches et prophètes et Saint Jean-Baptiste suivis des apôtres, des évangélistes, des soixante-douze disciples. Les mystères se succédaient ensuite : Marie au Temple, devant le grand-prêtre, entre Saint Joachim et Sainte Anne; l'Incarnation avec la Vierge sous un dais que portaient quatre jeune filles vêtues de blanc; et précédant la Vierge, l'archange Gabriel qui tenait à la main une colombe et s'inclinait en répétant la salutation angélique; puis venaient les bergers en veste blanche, au chapeau enguirlandé de fleurs, offrant leur modestes cadeaux à l'Enfant-Dieu couché dans la crèche; les Mages en

manteau royal, chargés de leurs précieux présents, l'or, l'encens et la myrrhe, fixant les yeux sur une étoile lumineuse qu'un ange portait au bout d'un bâton; les petits innocents en robe écarlate accompagnés de leurs mères en deuil; Hérode avec son glaive, escorté de ses satellites qui cherchaient l'Enfant Jésus pour le tuer; le groupe de la fuite en Egypte représenté par une jeune femme montée sur un âne et tenant l'Enfant Jésus et par un homme qui figurait Saint Joseph.

Sous la conduite de Saint Michel se déroulaient de longues théories d'enfants avec les instruments de la Passion. Derrière eux, sous les traits du Sauveur, s'avancait un prêtre en longue robe violette; les apôtres Pierre, Jacques et Jean lui tenaient compagnie. Le prêtre saisissait le calice d'amertume que l'ange lui tendait et il l'offrait au Père céleste avec des sentiments de résignation et d'amour qui attendrissaient la foule. A l'agonie succédait la scène de la prise de Jésus; le prêtre qui tenait ce rôle était enchaîné et traîné par une bande armée de cordes et de bâtons. Dans un groupe voisin, un prêtre encore, couronné d'épines, avec un manteau de pourpre sur les épaules et un roseau en main, rappelait la scène de Pilate montrant le Sauveur au peuple. Un quatrième groupe comprenait Jésus courbé sous le poids de sa croix, pieds nus, couvert de sueur et de sang, et la Sainte Vierge, entre les deux Marie, avec un glaive fixé dans la poitrine. Venait ensuite le cortège des vierges et des martyres, les premières en blanc ayant une palme à la main, les secondes en rouge portant l'instrument de leur supplice, puis les tertiaires en robe grise, la tête couverte d'un voile sombre, des jeunes filles tenant des bannières où était peinte l'image de Michel Le Nobletz.

Un personnage distingué portait le Saint-Sacrement. Des prêtres accourus en grand nombre des paroisses environnantes suivaient revêtus de

leurs plus beaux ornements sacerdotaux. Enfin la foule défilait sur deux rangs, recueillie et en prière ou chantant des cantiques.

Des haltes se faisaient à des stations marquées où Maunoir expliquait les mystères. Sur un terrain d'une vaste étendue était dressée une estrade surmontée d'un autel. Quand le Saint-Sacrement y avait été déposé, le Père rassemblait les divers groupes qui se prosternaient successivement devant l'autel au chant du *Pange lingua* exécuté par le clergé au pied de l'ostensoir. Alors il montait en chaire, prenant pour thème habituel la Passion. Au cours de son sermon il lui arrivait de tirer les larmes de ses auditeurs en interpellant le prêtre qui figurait le Sauveur chargé de sa croix : « Le voyez-vous, pécheurs, ce Dieu que vous avez crucifié ? Sa tête sacrée où réside toute la sagesse d'un Dieu est couronnée d'épines, et c'est vous-mêmes qui les avez enfoncées ! Le fruit de vos crimes, le voilà ! Regardez sa face adorable : les anges souhaitent de la contempler et vous, vous l'avez meurtrie et défigurée !... Gravez à jamais dans vos cœurs ce que je vais vous dire. Le prêtre que vous voyez ici n'est que la figure de Jésus souffrant et cependant sa seule vue suffit à provoquer vos pleurs. Que serait-ce donc si vous voyiez Jésus en personne chargé de vos iniquités ? Que serait-ce s'il vous parlait lui-même, vous disant : « Mon peuple, que vous ai-je fait, et quelle raison avez-vous pour m'outrager ainsi ? Je ne suis venu en ce monde que pour vous donner la vie et vous, ingrats, vous me donnez la mort ! »

La mission se clôturait souvent par la plantation d'une croix qui demeurerait comme le mémorial de ce grand événement religieux. Par des scènes de ce genre les mystères de la religion s'expliquaient d'eux-mêmes avec suite et clarté et se fixaient dans les yeux. Ces spectacles et ces

discours opérèrent de nombreuses conversions. M. de l'Estour, recteur de Caudan au diocèse de Vannes, affirmait sous la foi du serment que « les plus rebelles, ceux-là mêmes qui couvraient de leurs railleries la mission et les missionnaires, devenaient au retour de la procession doux comme des agneaux, aussi malléables que la cire que l'on expose au feu. Quelques-uns même, coupables des plus odieux forfaits qu'ils n'auraient jamais voulu révéler à aucun prêtre, en faisaient l'aveu le plus sincère dès qu'ils avaient été témoins de cette dernière solennité de la mission ».

CHAPITRE TROISIEME

La Cabale

Qu'étaient donc ces forfaits inavouables dont parle le recteur de Caudan ? L'expression de M. de l'Estour est à rapprocher d'un passage du « Journal » de Maunoir :

« Laisserons-nous Dieu offensé par des crimes inouïs ? Mais comment pourrons-nous y remédier puisque ces sortes de péchés ne se déclarent pas en confession ? Devons-nous dans cette affaire exposer notre vie, cette vie que Dieu a peut-être destinée au service de tant d'âmes ? Nous l'essaierons néanmoins, car ce ne sera pas en vain que Dieu nous a donné une connaissance de ce mal ; il nous la donnera encore plus approfondie s'il le juge à propos, appelant au besoin dans sa miséricorde d'autres coopérateurs à ce labeur. Qu'avons-nous à craindre dans cette cause qui est celle de Dieu ? »

Il s'agit de faits étranges. Le Nobletz croyait à l'existence de mystères d'iniquité où plusieurs personnes se livraient corps et âme à l'ennemi de leur salut et profanaient les sacrements. Il en conçut une profonde douleur, et pour convertir ces malheureux esclaves du démon, il imagina d'utiliser de pieuses industries qu'avaient jadis appliquées les Pères Henry et Jacques Sprenger (1). Ces deux religieux dominicains avaient été envoyés en Allemagne par le Pape Innocent VIII pour instruire les procès de sorcellerie et ils

(1) Antoine de Saint-André, *La Vie de Monsieur Le Nobletz*, édition de 1666, p. 349 - 351.

avaient accompli leur mission en suivant des règles qui furent rassemblées dans un ouvrage intitulé le *Malleus maleficorum*.., le Marteau des Sorciers. Dom Michel remit un exemplaire de ce livre à Maunoir peu de temps après la fameuse entrevue du Conquet, en lui annonçant, Maunoir le déclare dans son « Journal », qu'un jour cet écrit lui serait d'un grand secours pour ramener à Dieu une catégorie de pécheurs qu'il ne connaissait pas encore.

Or Maunoir missionnait depuis deux ans et n'avait pas encore tiré parti du *Malleus*. Pourtant il avait reçu des révélations de choses extraordinaires. En 1644, à Dirinon, il avait rencontré un jeune homme de 19 ans qui éprouvait une vive répugnance à suivre les exercices de la mission parce que, disait-il, le démon l'obsédait, le poussait à abjurer le Christ, lui promettait de lui enseigner l'art d'opérer des prodiges, de faire périr les hommes et les animaux et l'excitait à tuer sa mère et le président de la mission. Ce malheureux resta en cet état depuis la Saint-Jean jusqu'au 7 octobre, — soulignons la précision apportée par le « Journal » — où une blanche colombe lui étant apparue, affirmait-il, pendant son sommeil, il s'était senti tout changé et était venu trouver Maunoir pour libérer sa conscience.

Le Père en était resté là sans songer même à recourir à l'écrit mystérieux. Il laissa dormir le *Malleus*; il n'exploita pas le fait de Dirinon. Ce fut seulement en 1649 dans les missions données à Mur, Saint-Mayeux, Saint-Gilles-Plijeaux, Vieux-Bourg-Quintin et leurs trêves de Saint-Guen, Saint-Goneri, Kerber et Saint-Corentin qu'il consulta le *Malleus*. Cette fois, il ne s'agissait plus de cas individuels de possession ou d'obsession, mais de tout un système organisé de propagande diabolique dont tout à coup l'existence se révélait devant son esprit épouvanté.

Avant de raconter les faits dont il fut le témoin et qu'il a scrupuleusement consignés dans son « Journal », il tient à prévenir ceux qui auraient peine à ajouter foi à ses récits, qu'il les écrit après une longue expérience personnelle corroborée par celle de nombreux collaborateurs. La déclaration est nette. De sang-froid, Maunoir se rend compte de l'énormité des faits; ce n'est pas dans l'épouvante, sous le coup de l'émotion qu'il les raconte, mais longtemps après les événements, après de multiples révélations et sur d'autres témoignages. Il importe d'ajouter deux remarques de prime importance : cette relation n'est pas un récit banal de crimes infâmes, mais un compte de conscience nullement destiné à l'impression et écrit en latin. Maunoir le rend à son Père général comme s'il le rendait à Dieu lui-même : « *tantum Deum ipsum alloqueri et rationem conscientiae meae Paternitati Vestrae redderem* ». précaution qui donne une plus grande autorité à ce qu'il écrit et prouve, en tout cas, sa parfaite bonne foi.

C'était pendant la mission de Saint-Guen. Une jeune fille de 14 ans vint implorer le secours du Père Bernard contre un spectre en forme de dragon qui la menaçait de mort parce qu'elle avait abandonné une affreuse association appelée la Cabale. Le P. Bernard confia l'affaire au P. Maunoir qui obtint de la jeune fille des révélations impressionnantes. Dans une vaste plaine déserte où des flambeaux de résine répandaient une lumière éclatante, se tenaient la nuit des assemblées secrètes. Il y avait là des gens qui jouaient aux boules, d'autres aux cartes, d'autres aux dés. D'autres dansaient autour d'un trône sur lequel siégeait un monstre horrible : c'était le maître de ces menées occultes. Il avait accueilli la nouvelle adepte avec des démonstrations d'amitié et fait miroiter devant elle une vie pleine

de délices si elle consentait à lui obéir. Elle avait adoré le monstre, s'était vouée à lui corps et âme, promettant tout, renonçant à Dieu, au Christ, à la Vierge. Alors deux valets s'étaient approchés d'elle : le premier avait imprimé sur son dos une marque particulière, le second avait inscrit son nom sur un livre noir avec du sang pris du doigt auriculaire de la main gauche.

Après cet aveu, elle reçoit les encouragements et les avis des deux Pères; ceux-ci, dans l'espoir de la réconcilier avec Dieu par une bonne confession, l'exercent à faire des actes de foi aux principaux Mystères, à détester ses crimes et ses blasphèmes. Mais des apparitions viennent la troubler, surtout les deux nuits suivantes; elle voit le démon qui veut l'étrangler, elle est sollicitée de retourner au sabbat : « Devant une telle obsession, dit Maunoir, nous résolûmes de déférer son cas à l'Evêque (qui se trouvait dans le voisinage). Avec son consentement nous la conduisîmes à Monseigneur à qui, en dehors de la confession, elle raconta comment elle s'était laissée séduire par le démon. « L'Evêque alors constate et fait constater aux deux Pères la présence du stigmatisme de la grandeur d'un denier français et comme imprimé avec un fer chaud; il exorcise la malheureuse enfant, récite à son intention quelques prières à la Sainte Vierge, la bénit et lui recommande d'obéir aux deux Pères pour tout ce qui regarde son salut.

Le lendemain elle se confessa au P. Maunoir à la suite d'une vision qu'elle avait eue la nuit et où, disait-elle, Saint Corentin et Notre-Dame lui étaient apparus. Après une seconde confession, délivrée de ses entraves, elle compléta ses révélations. Elle raconta que le prince de l'assemblée d'iniquité s'était plaint du tort que lui faisaient la Confrérie du Rosaire et le Rosaire perpétuel : « Ce sont, avait-il déclaré, ces missionnaires parcourant le pays à pied qui trou-

blent nos réunions », et interpellant les principaux de la secte, il les avait suppliés de le débarrasser des Pères une bonne fois ou du moins de les diffamer par la calomnie. Dans une réunion, à l'exemple du démon leur père qui, dans sa rage impuissante contre Dieu, s'attaqua à l'homme fait à l'image de Dieu, les adeptes de la Cabale s'étaient acharnés sur des portraits qu'ils jetaient au feu avec colère et qu'ils accablaient d'outrages et de malédictions. A la description qu'en fit la jeune fille, il fut facile de reconnaître qu'il s'agissait des portraits de Le Nobletz, de Maunoir, du P. Bernard et des deux saintes âmes qui collaboraient par leurs souffrances et leurs prières à l'œuvre missionnaire, Catherine de Quimper et Amice de Léon.

Devant de pareilles révélations, suivies de celles d'hommes, cette fois, qui, en nombre avouèrent leurs fautes « cum verae poenitentiae significatio non vulgari », dit le « Journal latin » — et ceci est très important pour exclure l'a priori de la part du missionnaire, Maunoir fut vite convaincu que le sabbat était, sur plusieurs points de la région, le rendez-vous de nombreuses personnes de toutes conditions. Pour atteindre les malheureux affidés de la secte satanique, il réfléchit beaucoup, pria longuement et s'arrêta à deux remèdes : l'organisation d'une équipe de prêtres missionnaires et l'emploi d'un questionnaire au confessionnal.

Une mission prêchée à Saint-Elouan en 1650 fut l'occasion qu'il cherchait pour l'établissement de sa confrérie de prêtres. Le premier qui répondit à l'appel fut le recteur de Mur, Messire Guillaume Galerne. Ce zélé ecclésiastique devait, quelques années plus tard, s'adjoindre à Picot, recteur de Plouguernével, pour fonder une petite société de prêtres missionnaires et éducateurs qui sera le noyau primitif d'où sortira le séminaire de Plouguernével. Par sa situation géographi-

que, Saint-Elouan passait pour être « le cœur de la Bretagne » ; ce fut le centre tout trouvé pour la troupe de manœuvre. En 1677, le groupe comptait plus de trois cents membres formant un « camp volant » chargé « d'attaquer le prince des ténèbres dans sa principale citadelle d'enfer ». Une fois de plus la méthode d'évangélisation s'enrichissait. Le Nobletz avait formé des équipes de laïques, Maunoir établira une ligue de prêtres ; Le Nobletz avait des auxiliaires paroissiaux travaillant sur place, Maunoir aura une aile marchante prête à se porter au bon moment sur le terrain à conquérir.

Le Père multiplia missions, missionnaires et centres de conquêtes. La mission a pour but de frapper un grand coup dans une paroisse ; avec sa série ordonnée d'exercices : sermons, conférences, explication de tableaux, chants de cantiques suivis par une population entière, ce genre de retraites plus solennelles et plus générales que les retraites habituelles secoue l'inertie des tièdes, ramène les négligents et, l'expérience le montre, provoque des retours extraordinaires. Or c'étaient bien des conversions retentissantes que Maunoir escomptait avec son organisation savante et méthodique. Le Chevalier Errant égaré dans la plaine s'accrochait au guide qui lui montrait le Château de Grâce. Le sabbatique était retranché dans sa citadelle, retranchement redoutable que Maunoir appelait la Montagne, « le lieu où l'on adore le diable étant, comme il disait, supposé se trouver sur une montagne ».

Comment l'en déloger ? Dans une offensive de pareille envergure il importait de procéder par étapes successives. D'abord les préparatifs de l'attaque. Ils consistaient à frapper par des images expressives les sens de cette catégorie de pécheurs. Le Père pensait que les criminels de la Montagne se sentiraient tiraillés par le remords à l'occasion d'une mission et ne manqueraient pas

d'être attirés par l'un ou l'autre des exercices. Mais comme l'expérience démontrait qu'ils éprouvaient une peine extrême à avouer leurs forfaits, il fallait leur présenter quelque chose de sensible pour les amener à la contrition. C'est pourquoi on exposait dans l'église, en un lieu très apparent, d'un côté l'image d'une âme damnée au milieu des flammes, entourée de démons hideux, de l'autre celle d'une âme bienheureuse dans les délices du paradis.

Quand le confesseur avait des raisons de croire qu'il se trouvait en présence d'un adepte de la secte, il devait mener prudemment l'interrogatoire à l'aide d'un formulaire de demandes graduées et d'un directoire habilement élaboré et contenant des détails sur les sabbats et les assistants, sur la couleur et la forme du personnage qu'on y adorait, sur les cérémonies pratiquées dans ces conciliabules secrets. Telle était la méthode dans ses lignes essentielles; elle rentre dans le cadre de l'entreprise générale menée à l'époque contre la sorcellerie.

En ce temps-là sorcellerie et diableries sévissaient sur toute l'étendue du royaume. En Bretagne, le fond superstitieux de la race offrait un terrain propice à l'action des sorciers. Depuis son berceau la vieille terre armoricaine croyait aux histoires fantastiques. Certains usages traditionnels, certaines superstitions locales remontaient à l'époque des Gaulois : ainsi le culte du feu et de l'eau, la foi aux vertus merveilleuses des plantes, la croyance aux breuvages qui donnaient la faculté de l'oubli et qui imposent des obligations auxquelles on ne peut se dérober. Dans la mythologie celtique, le culte comportait des prières, des danses, des libations et des sacrifices : les druides attiraient à leurs autels des hommes liés par des vœux, et l'effusion de quelques gouttes de sang était le rite qui sanctionnait le pacte avec le dieu. L'époque des évangélisateurs insu-

laire marque la rencontre entre le christianisme et le vieil esprit de la race. Comme ces nouveaux venus étaient aussi des Celtes, ils ne détruisirent pas le fond ethnique, heureux quand ils réussissaient à le transformer.

De tout ce mélange s'était fait un amalgame du dogme chrétien et de l'atavisme lointain de traditions païennes. A l'époque des grands missionnaires, une longue ascendance catholique n'avait pas complètement libéré la race des rites et des croyances de l'ancienne idolâtrie. De combien de pratiques superstitieuses le dix-septième siècle ne fut-il pas témoin en Bretagne ! Je ne cite que celles que je trouve signalées dans les documents du temps. Des femmes balayaient soigneusement les chapelles de dévotion; elles en ramassaient la poussière, puis la jetaient en l'air afin d'obtenir le vent favorable pour le retour de leurs maris ou de leurs fils partis en mer. A la mort d'une personne, on vidait toute l'eau de la maison de peur que l'âme du défunt ne s'y noyât. La veille de la Saint-Jean-Baptiste on plaçait des pierres auprès du foyer pour servir de sièges aux ancêtres qui viendraient se réchauffer sur l'âtre. Le premier jour de l'an on faisait aux fontaines publiques l'offrande d'autant de morceaux de pain qu'il y avait de membres de la famille, et la mort de tel ou tel était prédite d'après la manière dont les morceaux jetés en leur nom flottaient sur l'eau. La doctrine manichéenne des deux principes survivait dans quelques usages : Dieu passait pour le créateur du froment et du seigle, et le démon pour le créateur du blé noir ou sarrasin. C'est pourquoi, après la récolte du blé noir, des gens simples jetaient des poignées de grains dans les fossés qui bornaient les champs où ils les avaient cueillis, pour en faire présent au démon. C'était la dîme du diable (1).

(1) D'après Antoine de Saint-André, *La Vie de Monsieur Le Nobletz*, édition de 1666, pages 188 - 190.

Aussi les sorciers à qui l'opinion attribuait une puissance mystérieuse avaient-ils beau jeu. On les considérait comme les dépositaires et les dispensateurs de la puissance des esprits; ils exploitaient la crédulité du peuple en se servant de formules incantatoires et magiques. Des *Catalogues des Esprits infernaux* étaient en circulation dans la région de Brest : on s'en servait du moins pour la découverte des trésors. Mais parfois magiciens et sorciers se livraient à des actes nuisibles, comme cet individu répondant au nom de Ghimel Truc —, curieux mélange de Bible et d'argot — qui fut brûlé dans le Vivarais pour avoir jeté des sorts sur les animaux; or l'arrêt de condamnation porte qu'il était natif de Léon en Basse-Bretagne (1).

Plus grave fut l'affaire d'un ecclésiastique des environs de Fougères, Mathurin Toullier, sieur de la Poussinière, qui fut condamné au supplice du feu le 19 janvier 1643 et exécuté à Rennes sur la place des Lices. L'arrêt (2) le déclarait « convaincu du crime de lèse-majesté divine pour avoir usé d'actes magiques et sacrilèges, abusé de son caractère de prêtrise pour l'exécution de ses maléfices ». Deux autres accusés contumaces furent condamnés à mort par le même arrêt. Le 21 janvier le Parlement envoyait à la potence une autre magicien, Isaac Marais; 14 complices étaient nommés dans l'arrêt préliminaire. Autant de faits de sorcellerie attribués au commerce avec le diable; l'affaire Poussinière se

(1) Signalé par M. Le Guennec, conservateur de la Bibliothèque municipale de Quimper. M. Le Guennec a également découvert dans les comptes du domaine de Moncontour au 15^e siècle l'indication d'une somme destinée à payer les fagots pour brûler un sorcier.

(2) Signalé par M. Bourde de la Rogerie, archiviste d'Ille-et-Vilaine — Sur la publication ou l'analyse des arrêts, cf. *Un procès de sorcellerie au Parlement de Bretagne*, par P. Partouru dans *l'Hermine*, 1893.

compliquait même d'un cas de transfert : ce prêtre était, en effet, accusé d'avoir transporté de Fougères à Rennes « sur son pied et dans les airs » un personnage important de Fougères.

Rapprochons les dates et les lieux. Maunoir se comprend mieux si on le place dans son milieu provincial. En 1643 il débutait dans les missions et sa paroisse natale était du doyenné de Fougères où le procès Poussinière avait eu un grand retentissement. Et voici qui n'est pas moins impressionnant. Maunoir était de l'archidiaconé de St-Malo où la croyance aux sabbats diaboliques devait être tenace puisque Mgr Le Gouverneur, évêque de St-Malo, crut bon d'édicter en 1620 ce statut spécial :

« Travaillant à la correction des vicieux pour en arracher le plus possible aux griffes du diable, nous devons principalement exterminer les sorciers, devins et magiciens qui l'invoquent expressément ou tacitement, et lorsqu'ils vont à leurs ténébreuses assemblées où il préside en forme de bouc de grandeur et figure monstrueuse, ils lui font honneur en le baisant, se donnant et promettant obéissance à ce funeste bouc infernal qui leur apprend à renier leur Créateur, mépriser la Vierge Marie, hausser becquer les saints, se moquer des sacrements, apostasier la foi et religion chrétienne et abuser des choses saintes et sacrées ».

Le mal passait donc pour être grand puisqu'un évêque le dénonce ainsi dans des statuts imprimés.

Si nous passons du pays d'origine à la zone d'opération de Maunoir, nous constatons aussi qu'en Basse-Bretagne le mal était répandu puisque les évêques prennent des mesures sévères. Dans le Léon, René de Rieux après avoir fait allusion à certaines pratiques innommables, rappelle que la sorcellerie est un péché réservé à l'évêque; en Tréguier, Guy Champion condamne dans ses *Règlements et Ordonnances*, « les exécrables, puants et vilains sorciers, les empoisonneurs, enchanteurs, magiciens et devins et tous ceux qui leur demandent aide et secours ».

Il existait des rituels diaboliques, des formulaires de sorcellerie. Parodie des prières de l'Eglise pour demander des choses parfois licites, souvent illicites et quelquefois scandaleuses; invocation du Christ et de la Vierge à côté de Satan, de Beelzébut; utilisation de plantes pour leurs vertus curatives ou nocives; emploi de poudres dans lesquelles entrent comme ingrédients des organes ou des membres d'animaux : voilà ce que j'ai trouvé dans un de ces recueils du 17^e siècle avec des expressions qui trahissent son usage en pays breton. Il contient des mots cabalistiques auxquels est attribuée une puissance magique, des séries de termes pour invoquer le démon, sans former une phrase complète : Sata, Agios, Satanatus, Satanatos..., mais aussi des formules entières de livraison au démon comme celle-ci : — Satan, Beelzebuth, ego me vobis trado, abrenuntio Paradiso et Ecclesiae catholicae romanae omnibusque ejus operibus. — Il était prescrit à celui qui s'en servirait de la signer « de sa main et de son sang » et de ne porter sur lui « rien de bénit ».

Tout ceci suppose des cas de donation individuelle au démon. Est-ce tout ? Y avait-il des assemblées collectives ? Que faut-il penser des sabbats ?

Le P. Eudes, qui missionnait en ce temps-là dans la province voisine, assure que les sorciers infestaient les campagnes normandes et participaient à des sabbats nocturnes « où il se faisait et se disait des choses que la plume n'oserait écrire de peur de noircir la blancheur du papier ». Au diocèse de Coutances, un foyer de satanisme, celui du bois d'Etenclin rassemblait des centaines d'adeptes; 155 d'entre eux furent mis en accusation en 1669. Et le reste du royaume n'était pas plus préservé si l'on juge d'après la quantité des procès de sorcellerie qui furent engagés sous les règnes d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV,

depuis l'ouest de la France jusqu'au Pas de Labourd dans les dernières vallées des Pyrénées, près de Bayonne. Le grand siècle, le siècle de l'équilibre en politique, dans l'art, dans la littérature aurait donc vu aussi reculer les bornes du crime. La justice condamne au bûcher des milliers de démoniaques ou soi-disant tels. Les arrêts était libellés avec une concision effrayante : « Et seront pendus, étranglés et leurs corps morts brûlés et consumés en cendres ». Dans la procédure des Parlements et autres juridictions (1) on est frappé par le nombre de prévenus qui reconnaissent avoir eu des relations avec le démon et qui persistent dans leurs aveux au moment d'être consumés par la flamme du bûcher. Les habitués du sabbat avouaient des actes d'idolâtrie : dans les sarabandes de nuit une foule de malheureux en délire adoraient le diable, lançaient des anathèmes contre Dieu, la Vierge et les Saints, renonçaient aux sacrements de l'Eglise; des révélations apprenaient même que des enfants non baptisés étaient égorgés et sacrifiés à Satan. Il est impressionnant de constater d'après les dépositions reçues que, sous les climats les plus divers, le culte satanique est célébré selon les mêmes rites. C'est comme si un chef d'orchestre invisible avait présidé à toute cette organisation. Un cérémonial identique était observé en Lorraine et dans les Pyrénées, en Hollande et en Espagne. Pareille unité dans le culte, dans le rituel suppose un vaste plan d'ensemble avec ses chefs, sa hiérarchie, ses « cellules locales » comme on dirait aujourd'hui. C'était d'ailleurs la croyance générale. La chronique s'emparait des faits, le public suivait les procès avec passion, la fré-

(1) On peut suivre les détails de cette procédure dans le livre du conseiller de l'Ancre *L'Incrédulité et Mescreance du Sortilège pleinement convaincu* où se trouve une liste de deux cents pages « d'arrêts notables et divers contre les sorciers » (paru en 1622).

quence des cas produisait une émotion considérable. Même les marches du trône du Grand Roi avaient été souillées par d'abominables pratiques. Aux alentours de 1670, alors que Louis XIV est dans l'apogée de sa gloire, le poison, la magie, le sabbat livrent à la Chambre ardente leurs affreux secrets. Trois cents arrestations, vingt-quatre arrêts de mort par la roue et d'autres supplices, tel est le bilan de ces tristes affaires dont la plus retentissante est le drame des poisons (1).

Contre l'organisation savamment machinée de la Cabale les Parlements opposaient un système de poursuites habilement combiné. La procédure habituelle comportait la recherche des marques spéciales imprimées sur le corps des adeptes, l'interrogatoire mené avec prudence et fréquemment réitéré, la confrontation des accusés. Est-il possible que des hommes, et les hommes dans ces affaires étaient aussi nombreux que les femmes, se soient tous autosuggestionnés au point d'aller au bûcher ou à la potence plutôt que de renier leurs relations avec le diable ? Les aveux ne traduisaient pas que des conceptions délirantes; il est des réponses qui dénotent une parfaite lucidité d'esprit. N'y avait-il pas là l'emprise très forte du pacte, l'illusion peut-être, en tout cas la conviction de très bonne foi de la présence du démon ?

Le sabbat, vocable mystérieux, énigme difficile à déchiffrer ! Où finit le domaine des illusions et des rêves et où commence celui de la réalité ?

Tout cela n'est-il que divagations, autant de

(1) Cf. *Le Drame des Poisons*, de Funck-Brentano, membre de l'Institut. — La Bibliothèque du Palais-Bourbon conserve un manuscrit de 200 pages d'une écriture fine et serrée; il provient de la bibliothèque du Corps législatif; il porte en titre : *Chambre ardente tenue les années 1679, 80, 81, 82*. Ce registre, vraisemblablement inédit, contient des histoires d'apparitions diaboliques.

cas d'hallucinations collectives ou d'images intérieures très vives relevant de la rêverie plutôt que de l'hallucination ? Et si c'est de la réalité en quoi consisterait-elle ? Se réduit-elle à des sabbats nocturnes de névrosés ou comporte-t-elle une explication par les forces intelligentes cachées, ou par les puissances inconnues que contiendrait le corps humain ?

Certains y voient une sorte de franc-maçonnerie dont le mystère n'est pas bien éclairci :

« Qu'il y ait eu des réunions, des conciliabules secrets connus seulement des initiés et soigneusement cachés aux yeux des profanes; qu'on s'y rendît de très loin, et qu'à côté des gens de la plus basse condition, s'y soient rencontrés des personnages de qualité protégés par le masque contre toute indiscretion, la chose n'est pas invraisemblable. Que des paysans opprimés et méditant la révolte se soient réunis pour exposer leurs revendications, se concerter sur les moyens de mettre fin à leur pénible situation; que ces réunions aient eu parfois un but politique... c'est une hypothèse après tout soutenable » (1).

Ainsi dans les sabbats, pendant les siècles de l'absolutisme royal comme dans les clubs du 18^e siècle, des initiés auraient travaillé l'esprit populaire pour bouleverser le régime. Si le lien entre ces formes diverses d'action et de propagande est un jour établi, voilà qui fera remonter bien haut les origines de la Révolution.

Pour d'autres, les sabbats étaient plutôt une œuvre de dépravation morale et de désorganisation religieuse. Dans ces assemblées occultes se passaient des manœuvres infâmes, des orgies sans nom. Les prévenus confessaient toutes sortes de turpitudes : festins lascifs, chants obscènes, danses folles et échevelées, toute une chorégraphie sinistre, et toutes sortes d'actes d'impudicité : parodies des sacrements, messes noires,

(1) Dr Fernel, *Comment on se rendait au sabbat*, *Revue thérapeutique*, mars 1928.

invocations à Beelzébut et autres mystères maléfiques.

Peut-être chacune de ces explications contient-elle une part de vérité. Il y a lieu, en tout cas, de faire la distinction entre la Diablerie passive et la diablerie active. Ceci est même admis par l'interprétation naturaliste d'après laquelle les sabbats auraient eu leur initiés et leurs dupes, ces derniers adoptant un culte qui, pour les initiés, n'était qu'une protestation. Les orgies comportaient deux parties : l'une extérieure, toute de joie, de plaisir et d'ivresse. Les dupes c'étaient des sujets présentant un terrain particulier à la suggestion, tare mentale ou dégénérescence physique, à moins qu'ils ne fussent l'objet d'une intoxication due à l'absorption de certaines plantes, de narcotiques ou d'un breuvage dont on ne s'explique pas bien la nature. Evidemment, tout était mystérieux pour l'imagination de ces malheureux obnubilée par l'ingestion d'hypnotiques. L'autre partie était moins accessible au vulgaire : c'était la révolte qui s'affirmait contre l'Eglise et la société. Dieu avait donné aux uns abondance et richesse, aux autres pauvreté et misère. Pour le punir, le peuple le reniait; le prêtre était conspué, le pouvoir méprisé et maudit. Contre le roi, la noblesse, le clergé, se dressait une multitude livide qui montrait le poing au ciel, jetait une menace et un blasphème, adorait le diable. Pour Michelet qui ne met pas en doute l'existence du sabbat, le diable qui présidait les réunions était « un grand Satan de bois noir et velu, ténébreuse figure que chacun voyait diversement » et qui était installée là par le sorcier ou la sorcière.

Et que pensait l'Eglise ? Elle était très circonspecte et se gardait d'intervenir officiellement. Elle a toujours cru à la possibilité d'une action restreinte du démon sur les hommes et

les éléments et tenu pour criminel le fait de lier ou de chercher à lier des relations avec lui. Mais des excès étaient à craindre dans les poursuites contre les sorciers. C'est ce que reconnaissait une instruction papale de 1657, qui déclarait que très souvent les inquisiteurs avaient dépassé la mesure. Toutefois, plusieurs évêques émus des faits qu'ils entendaient rapporter dans leurs diocèses, avaient porté contre la sorcellerie, les sabbats et leurs affidés des sanctions canoniques très sévères.

CHAPITRE QUATRIEME

Contre la Cabale : Le Directoire du Confesseur Exposé et critique

L'Eglise n'engageait pas son infaillibilité sur la nature des faits de sorcellerie; elle autorisait seulement des prêtres à faire avec prudence les fonctions d'exorcistes; ceux qui en étaient chargés agissaient parfois de concert avec l'Etat qui demandait leur concours dans des cas exceptionnels, comme nous le voyons dans la fameuse affaire des possédés en 1632 et pendant les années qui suivirent.

Maunoir a voulu une méthode plus discrète et plus humaine mise entre les mains de missionnaires intelligents et zélés pour atteindre les consciences troublées. L'interrogatoire au for externe, entouré de tout un appareil judiciaire impressionnant appliqué par les magistrats civils, risquait d'atteindre de pauvres victimes plutôt que les grands coupables; quant à l'exorcisme public, il ne pouvait être d'une pratique courante. Le Père adopte le procédé du questionnaire au for interne avec les garanties du secret sacramentel : ainsi il espérait faire tomber l'épaisse muraille qui empêchait le contact des âmes.

Il raisonnait ainsi : les sabbats sont l'ambiance favorable créée par le démon pour faire

commettre aux hommes les péchés les plus horribles. Premier stade; dans un décor théâtral de nuit toute une machinerie infernalement savante était dressée pour frapper les sens. C'est la manière extérieure du démon qui agit à l'instar d'un metteur en scène. Deuxième stade : par son action intime le démon éveille dans l'âme de ses adeptes les trois concupiscences : l'appétit des richesses, des honneurs et des plaisirs défendus. Troisième stade : il provoque des actes externes, rites, oblations, pactes. Le but de la Méthode sera précisément de détruire cette fantasmagorie en isolant le pécheur qui, ainsi désarmé, se trouve seul à seul devant le confesseur.

Le Père savait bien que « l'idolâtre du diable » n'aborderait pas facilement le confessionnal. Il fallait donc l'y mener progressivement et comme par la main. La mission avec le déploiement de tout son appareil démonstratif, processions et chants de cantiques, le saisissait au dehors; les exercices en plein air qui se déroulaient avec toute la pompe et la solennité possible devaient avoir pour effet d'attirer dans l'église le malheureux tiraillé par le remords qui, une fois dans l'église, porterait ses regards sur les tableaux dressés à proximité de la chaire ou alignés le long des piliers et serait ébranlé par les instructions qu'il entendrait. Mais le point délicat était l'aveu du péché.

« Comment, dit le Père, découvrir au saint tribunal ce serpent de Job ? C'est là le difficile, c'est là le labeur, tant est grand le soin que prennent ces malheureux à dissimuler leurs crimes. Et si plusieurs, particulièrement les femmes, ont tant de peine à avouer leurs péchés au point de sacrifier leur salut éternel plutôt que de s'en accuser, que penser de nos sorciers qui se souillent de tant de genres d'impuretés même avec les démons, qui commettent tant de sacrilèges envers Dieu, le Christ et son corps adorable, qui même par un serment solennel renouvelé tous les mois, promettent au démon de vouloir plutôt être précipités dans les enfers que de les avouer à un confesseur ! De plus, si quelqu'un de ces malheureux se résout à se

confesser à un confesseur expérimenté, aussitôt ses compagnons poussés par le démon s'empresment d'y faire obstacle. Ce n'est pas tout. Si quelqu'un fortifié par la grâce de Dieu entreprend de se confesser, le démon lui-même, sous une forme visible, s'empresse de le détourner; comme le dit Saint Augustin au livre de la *Cité de Dieu*, ce Protée infernal prend toutes les formes. Tantôt il présente ces crimes comme des peccadilles, tantôt il les exagère comme irrémissibles, tantôt il terrifie par d'horribles menaces les jeunes gens naïfs qui sont tombés dans ce mal plutôt par ignorance que par malice ».

Supposons le pécheur aux pieds du confesseur. Ici plus de décor ni mise en scène, ni provocation, ni publicité, mais le silence, le secret, le mystère. C'est le moment pour le confesseur de déployer toutes les ressources de son intelligence stratégique.

La méthode lui venait en aide. C'est un plan d'interrogatoire tout tracé. Il est exposé en détail dans le « Journal latin des Missions »; il en existe aussi une relation manuscrite en français, extraite du « Journal » après la mort du Père, avec ce simple titre la « Montagne » et en suscription : — Ouvrage du P. Maunoir de la Compagnie de Jésus, mort en odeur de sainteté dans le bourg de Plévin, paroisse de l'Evêché de Quimper, qu'il ne faut lire et communiquer qu'avec beaucoup de prudence. —

Il était prescrit au confesseur, pour savoir s'il se trouvait en présence de quelqu'un de la Cabale, d'interroger le pénitent sur les voix. A-t-il entendu deux voix, l'une à droite, le poussant à se confesser, l'autre à gauche le détournant de la confession ? La première, c'est la bonne inspiration que le Père attribue à un personnage blanc : un saint du ciel, le bon ange, la Vierge; la seconde, c'est la mauvaise inspiration soufflée par un personnage noir qui n'est autre que le démon. Si, par ses réponses, le pénitent avoue qu'il a entendu ces deux voix, alors et dans ce cas seulement, le confesseur était in-

vit à poursuivre les questions pour obtenir des aveux plus complets.

Les cantiques préparaient discrètement le terrain. Il y avait le miracle de Théophile, *Cantique en l'honneur des miracles de charité que fit la glorieuse Vierge Marie à l'égard de St Théophile* (1). Dans le drame de Rutebeuf, Théophile était un clerc; Maunoir en fait un gentilhomme « eun digentil » qui, pour acquérir des richesses et des honneurs, avait vendu son âme au diable. Et le diable l'avait transporté à cheval dans un palais doré. Là, sur un siège en or, trônait un personnage à l'air distingué comme un seigneur; il avait un visage gracieux, mais ses habits étaient sombres et ses pieds velus comme des pattes d'animal. Il promit à Théophile tous les biens qu'il voudrait s'il se prosternait devant lui pour l'adorer :

Mettez-vous à genoux et baisez mes pieds
Livrez-vous à moi, renoncez à Jésus-Christ,
Renoncez à l'Eglise, à la foi, au baptême
Prenez-moi pour votre maître et je vous rendrai
[heureux (2)]

Maunoir, on le voit, a mêlé à une histoire très populaire par toute la chrétienté au moyen-âge, vulgarisée par la poésie, la sculpture, la peinture, les vitraux, des détails particuliers qu'il tenait sur les sabbats. Et Théophile se donne corps et âme au démon; il signe son contrat de donation avec du sang tiré de son petit doigt. Alors il s'adonne au jeu de cartes, aux danses, aux banquets infâmes. Mais la Vierge et le bon

(1) en breton : *Cantic en enor d'ar Miraclou carantez a eure ar Verch'es Glorius Vari en andret S. Théophilus.*

(2) *Stouit var ho taoulin, poquit d'am zreit,
En em roit din-me, renoncit da Jesus-Christ,
Renoncit an Ilis, ar Feiz, ar Badiziant,
Va ch'emerit da vestr, me o crai contant.*

ange veillent sur lui, — car même dans ses désordres il saluait la Vierge chaque matin, — et font entrer le repentir dans son cœur; le diable alors se démène et le pousse à ne jamais avouer, à confesser son péché. Enfin la Vierge l'emporte; il se convertit et obtient son salut.

Un autre cantique *Melezour an Dud Yaou-anc*, le Miroir des Jeunes gens, racontait qu'aux Indes, il y avait une jeune fille qui, de bonne heure, commença sa folle jeunesse. A l'église, elle passait son temps à rire, à bavarder et à tourner la tête; pendant le sermon, les paroles du prédicateur glissaient sur son cœur endurci. Depuis la messe jusqu'à la nuit elle fréquentait les bals, la danse était son paradis. Ses désordres la menèrent aux portes de la mort. La dame au service de laquelle elle était lui dit de se confesser. Un Père se présenta; elle lui fit sa confession, mais elle cacha son péché. Alors Marie-Madeleine lui révéla l'état misérable de son âme, la suppliant de se confesser au plus vite, car la mort approchait. Le confesseur revint, mais elle n'eut pas le courage de lui avouer sa faute, à cause d'un homme noir qui se tenait à gauche avec un glaive à la main la menaçant de mort si elle disait son péché. Ainsi elle mourut impénitente et comparut devant le Christ avec son poids lourd et honteux. La nuit qui suivit son enterrement, elle apparut aux autres domestiques de la maison et leur fit savoir qu'elle était brûlée dans les flammes pour avoir cédé au respect humain, le diable muet, « an diaoul mud », comme on le chante encore dans les missions.

Les Cantiques en disant ces choses sous le voile de la légende, en les situant bien loin dans le temps et dans l'espace, ne constituaient pour les pécheurs ordinaires qu'un encouragement à se confesser loyalement, mais contenaient des allusions assez transparentes pour être comprises

de la catégorie spéciale de pécheurs qu'il s'agissait d'atteindre.

Au pénitent qui reconnaissait avoir été sollicité par les deux inspirations contraires, le confesseur devait venir en aide. Car l'adepte de la Cabale hésitera, et l'hésitation se conçoit étant donné le pacte conclu avec le démon, la crainte de l'aveu par honte ou par appréhension de la justice civile et même, l'expérience l'a montré, une terreur physique qui épaissit la langue, ôte subitement le pouvoir d'exprimer les pensées, trouble l'esprit par des représentations épouvantables. C'est le moment de tenir ce langage au malheureux esclave de Satan :

« Mon cher frère, vous croyez fermement en Dieu. Vous croyez que Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant. Vous espérez qu'il aura pitié de vous et vous pardonnera tous vos péchés. Vous avez regret d'avoir offensé un Dieu si grand, si bon, si aimable. Vous voulez vous rendre à lui tout à fait, changer de vie, faire une bonne et entière confession. Prenez courage, je vous aiderai et prierai Dieu pour vous à la sainte messe. Voici un grand pardon. C'est comme si vous étiez à Rome. Si vous mouriez après l'avoir gagné, vous iriez tout droit en Paradis. Je suis de bien loin d'ici. Vous ne m'avez jamais vu et vous ne me verrez plus jamais. Commençons au nom de Dieu. Me promettez-vous de me dire tout ce que vous avez sur le cœur ? »

Après cette exhortation à la confiance, le confesseur facilitera encore l'aveu en montrant qu'il sait ce qui se passe aux sabbats :

« Celui qui vous poussait vous dit qu'il voulait vous mener à un beau banquet, que vous y mangeriez du pain blanc, du sucre, du chapon. Vous ne pensiez pas à mal. En ce banquet il y avait bien du monde; ils firent grande chère et dansèrent. Où était ce banquet ? Dans une lande ? Dans un palais doré ? Il y avait un certain assis dans une chaire. On lui faisait honneur. Les assistants lui baisaient les pieds. Tous étaient comme ivres. Ils se donnaient à celui-là; ils reniaient Dieu, Jésus-Christ, les sacrements et lui leur disait qu'ils ne pourraient plus aller en Paradis... Après quoi on avait fait une marque au corps de ceux qui étaient nouveaux venus; on écrivait leur nom de leur sang et on les obligeait à promettre, en mettant la main sur le livre noir, d'obéir à ce vilain et de n'obéir jamais à Dieu ».

Cette description avec l'exhortation qui la précède forment ce que le Père appelait « l'antichambre pour entrer doucement et efficacement dans la porte du mystère d'impiété ». Ensuite le confesseur devait procéder par interrogations progressives sur les péchés qui se commettaient en ces assemblées contre les commandements de Dieu et de l'Eglise, les vertus théologiques et la vertu de religion. Ces péchés étaient l'apostasie, les hérésies, la haine de Dieu, les blasphèmes, l'exécration, les jurements, les sacrilèges, la profanation du corps et du sang du Christ, les maléfices, les homicides corporels et spirituels, l'anthropophagie, la lycanthropie et tous les genres d'impudicité.

Telle est la méthode résumée dans ses traits essentiels. Disons-le tout de suite, elle a été violemment incriminée et dès sa mise en application. Maunoir aurait été tout simplement atteint de sorciéromanie; il aurait chevauché une chimère en accordant pareille créance aux diableries et, reproche plus grave, son directoire aurait eu pour effet d'extorquer aux gens frustes des aveux de faits purement imaginaires. Serons-en de plus près la critique et faisons intervenir dans le débat les principes de la théologie, les idées du temps, les controverses soulevées à propos de la Méthode du vivant même de Maunoir et la solution qui leur fut donnée en Sorbonne.

La théologie démontre la possibilité de l'action diabolique en s'appuyant, d'une part, sur l'intelligence des démons qui connaissent mieux que les plus grands savants les forces et les secrets de la nature, d'autre part sur la permission que Dieu leur donne de s'emparer des organes corporels et indirectement, par le moyen des sens, des facultés spirituelles d'une créature humaine. Elle distingue deux modes d'action du

démon : le mode ordinaire, c'est la tentation à laquelle les saints et le Fils de Dieu lui-même n'ont pas échappé; le mode extraordinaire, ce sont les faits prodigieux, préternaturels, telles que l'utilisation merveilleuse des lois de la nature pour produire des phénomènes étranges, et l'utilisation des lois psychologiques par la possession et l'obsession pour se faire adorer des hommes. Comment le chef des puissances infernales qui a poussé l'orgueil jusqu'à vouloir que le Sauveur du monde se prosternât à ses pieds, n'essaierait-il pas d'exiger cette impiété des créatures humaines ? Maunoir rappelle les cas :

« L'Ecriture Sainte nous enseigne ces sortes de communication des hommes avec les démons ainsi qu'il paraît dans la pythonisse, Simon le Magicien, etc.. L'histoire ecclésiastique nous en raconte plusieurs faits; les saints Docteurs en ont écrit et même les saints Pères comme Saint Augustin en la *Cité de Dieu* où il parle des sorciers; et de plus, on sait que le diable est apparu sensiblement à Notre-Seigneur et à plusieurs saints ».

Dans la partie doctrinale Maunoir suit donc l'enseignement de l'Eglise appuyé sur les arguments de raison, d'Ecriture et de tradition touchant les apparitions démoniaques. Reste l'interprétation des faits. L'Eglise ne se prononce pas à la légère; elle a institué les exorcistes, il est vrai, mais elle leur recommande expressément dans son Rituel de ne pas admettre trop facilement la possession diabolique : — in primis ne facile credat (exorcista) aliquem a dæmonio obsessum esse. —

Mais en interprétant les faits, Maunoir n'a-t-il pas précisément exagéré ? On est tenté d'exagérer ce que l'on voit autour de soi. L'affaire de Saint-Guen l'avait vivement frappé; ses lectures, les récits entendus, l'examen du *Malleus*, neuf années de missions, l'avaient convaincu de l'étendue du mal. En tout cela il est dans l'esprit du temps, comme il l'est encore en croyant

à un système organisé. La terminologie dont il se sert : la Cabale, la Monarchie infernale, la Citadelle d'Enfer, la Synagogue d'impiété, montre assez qu'il croit à l'existence d'une organisation tendant à la désagrégation des mœurs, de la société et de la religion. Mais il déclare très nettement que les cas sont moins nombreux en Bretagne que dans le reste du royaume. Quoi qu'il en soit, il est en accord complet avec des gens prudents de son temps, théologiens, évêques, magistrats et savants.

Sur la multiplicité des cas, tout en mettant en garde le confesseur contre la tendance à croire trop vite à la réalité du commerce avec le démon, — « le songe et l'imagination étant la sorte de communication plus commune à un plus grand nombre de personnes » —, il invoque l'opinion de Lessius (1554 - 1623), le savant professeur de Douai et de Louvain, une des lumières théologiques de son temps, puis celle de Saint Vincent Ferrier. De ce dernier il cite les paroles du *Livre des Distinctions* : — *Ista iniquitas abundat hodiernis temporibus in tantum quod vix est villa, civitas, vel terra in qua non sunt sortilegia.* — Comment n'aurait-il pas été amené à faire un rapprochement entre ce qu'il trouvait dans ses missions et les affirmations d'un théologien universellement réputé, les paroles du Saint Dominicain qu'il considérait comme un modèle, « apostolicorum virorum exemplar », et surtout la prédiction de Le Nobletz en qui il avait une confiance sans limites ? Maunoir n'ignorait sans doute pas non plus que des Pères de la Compagnie s'étaient spécialisés avec succès dans la lutte contre la sorcellerie : en Espagne, le P. Rodericus Gonzalès, mort en 1580 et appelé dans un ouvrage (1) du 17^e siècle « magica-

(1) Intitulé *Societas Jesu usque ad sudorem et mortem pro salute proximi laborans* (Bibliothèque des Etudes, 15 rue Monsieur, Paris).

rum praecipue artium felix extirpator », en France, le P. Guillaume Bail, mort à Bordeaux en 1620 et dont il est dit dans le même ouvrage : « veneficos quam plurimos e daemoniacis praestigiis ad frugem reduxit ».

Des évêques en grand nombre avaient pris des mesures contre sorciers et diableries. J'ai signalé en Bretagne les constitutions synodales de Saint-Malo, de Léon et de Tréguier. Le Concile provincial de Toulouse, en 1590, avait prescrit aux prédicateurs et aux confesseurs de déraciner les abominables usages qui s'étaient introduits à la faveur de l'ignorance et de la simplicité des hommes. Les rituels d'Evreux (1606), de Chartres (1627 et 1639), de Rouen (1640), de Paris (1646) prescrivaient d'interroger les pénitents pour savoir s'ils n'avaient pas usé d'enchantements et de maléfices. A Genève, François de Sales, le prélat à la piété souriante et au bon sens affiné, institue des exorcistes auxquels il trace des règles de conduite.

Même dans le monde laïque, les hommes les plus éclairés croyaient à la sorcellerie au sens du pouvoir d'opérer des prodiges par le secours du diable. Si certains esprits tenaient les sorciers pour de pauvres fous, — ainsi Pierre Pigray, médecin d'Henri IV qui demandait qu'on leur baillât plutôt de l'hellébore pour les purger qu'autre remède pour les punir, — d'autres tout aussi savants et indépendants admettaient leur puissance occulte. Ambroise Paré, une de nos gloires médicales, fait observer que ceux qui sont possédés du démon « parlent diverses langues inconnues, font trembler la terre, tonner, éclairer, venter, déracinent et arrachent les arbres, font marcher une montagne d'un lieu à l'autre, soulèvent en l'air un château et le remettent à sa place ». Etienne Pascal, le père du grand Pascal, éminent magistrat, président à la

Cour des Aides, ajouta foi à une histoire d'envoûtement de Blaise enfant et recourut aux bons offices d'une sorcière pour lever le maléfice. Et comment ne pas citer le jugement d'un écrivain peu suspect de crédulité excessive ? C'est celui de La Bruyère au Chapitre « De quelques usages » de ses *Caractères* :

« Que penser de la magie et du sortilège ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains et qui approchent du visionnaire; mais il y a des faits embarrassants affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent; les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts ».

Le livre du conseiller de l'Ancre, cité souvent par Maunoir, fournit sur le sabbat des détails que nous retrouvons dans la Méthode. Ainsi l'interrogatoire du Lycanthrope — le mot même est employé par Maunoir, — de ce fou criminel qui tuait les petits enfants pour en sucer le sang dans la région du cœur, ressemble étrangement à ce point du questionnaire : — Combien de fois avez-vous revêtu cette peau de loup ? Vous aviez alors faim comme un loup ? Vous aviez envie de manger les cœurs des petits enfants ? — La chair d'enfants non baptisés était un mets dont sorciers et sorcières étaient friands; une sorcière du Pas de Labourd fut condamnée à mort pour avoir fait rôtir une partie d'un enfant.

Et sans chercher au-delà de la zone d'opération des missionnaires, nous trouvons un témoignage explicite dans le chapitre de l'*Histoire de la Ligue* intitulé : — *De plusieurs choses avenues à cause et pendant la guerre*. — Moreau raconte que des ossements humains ayant été découverts certains matins dans les

rues de Quimper, on arriva à se convaincre qu'ils appartenaient à des malheureux dévorés par des loups. La croyance populaire attribuait ces horreurs à des gens déguisés en loups, supposant que « c'étaient des sorciers en ce pays comme en plusieurs autres contrées de la France et appelés pour cette raison tut-bleis » qui n'est autre que la traduction bretonne du mot lycanthrope. Sur quoi le docte historien fait cette réflexion : « Cette dernière raison n'eût pas été hors de propos, attendu que les plus graves auteurs disent que les sorciers sont des anthropophages ou mangeurs de chair humaine, et surtout de la chair des petits enfants sans baptême »

D'autres analogies sont encore à relever entre le questionnaire des juges et celui de la méthode dans la description des cérémonies : messes et prières dites à rebours, offrande de chandelles noires au personnage assis dans la chaire, frottement des lèvres des assistants avec des poudres noires, lancement de poudres et d'herbes avec l'invocation de Lucifer pour faire périr les gens et les biens de la terre, processions faites à reculons avec une bannière noire où était peinte l'image d'un bouc, tir à l'arbalète sur le crucifix, profanation des hosties consacrées et autres sacrilèges.

Maunoir croyait donc se trouver en présence de faits du même ordre que ceux dont la vérité était regardée comme certaine par les esprits les plus affranchis de superstition. Une pareille disposition d'esprit n'est pas totalement disparue de nos sociétés modernes malgré les lumières de l'instruction et les progrès des sciences; elle est concevable à plus forte raison en un temps où les juges recevaient des aveux de commerce avec le démon.

Mais le Père, en utilisant ses connaissances,

n'a-t-il pas couru le risque très grave de provoquer chez des ignorants l'aveu de crimes purement imaginaires ? Le grief serait fondé s'il n'avait entouré son questionnaire de toutes les précautions désirables en ce qui touche le choix du confesseur, les qualités exigées de lui pour entendre de pareils aveux, la prudence dont il doit faire preuve avant et pendant la confession.

Les confesseurs chargés de découvrir les crimes de la Montagne étaient judicieusement choisis; ils devaient unir à une expérience consommée et à une humilité profonde « un vrai zèle, une foi vive, une haute idée du pouvoir que Jésus-Christ donne aux ministres de son Eglise ». Le directoire ne s'adresse donc pas à des novices. Le Père fait observer dans la « Vie de Catherine Daniélou » que, pendant longtemps, il n'y eut que quatre missionnaires chargés d'appliquer la méthode. Deux moyens étaient recommandés pour entrer dans les consciences : l'exorcisme secret, bien fait et à propos avec pureté de conscience et d'intention; et l'interrogation menée de manière que le pénitent « ne s'aperçoive pas de ce qu'on veut lui demander jusqu'à ce qu'on le voie en état d'y faire réflexion sans le désavouer ». Tout ceci exige de la part du confesseur bien des qualités. Maunoir lui-même donna l'exemple de la prudence dans le choix de ses collaborateurs pris parmi les prêtres les plus zélés et les plus instruits. Destinés à remuer profondément les populations, les missionnaires de passage ne sont pas tenus à la même réserve que les prêtres des paroisses. Le Père n'en recommande pas moins au confesseur de ne pas se croire trop vite en présence d'un adepte de la monarchie infernale. Il est des cas, explique-t-il, où le confesseur devra rester dans l'antichambre, et c'est avec précaution qu'il ouvrira les portes.

Au surplus, avant d'aborder la question, le missionnaire avait pour consigne de jeter un coup de sonde afin de savoir si le pays est infecté par la sorcellerie, si l'on s'y plaint de maléances. Cette précaution prise touchant la mentalité du pays, il se rendra compte du degré d'instruction du pénitent; il examinera comment il fait le signe de la croix; il observera quel genre de chapelet il porte; il regardera si la croix est rompue, si les grains sont de différentes couleurs. Après avoir énuméré ces « marques pour distinguer les sujets de la Montagne », le Père ajoute qu'« elles ne sont pas assurées; (car) elles se montrent quelquefois chez ceux qui ne sont pas de la Cabale ».

Pendant la confession il était bien recommandé au missionnaire de renouveler intérieurement les conjurations, les commandements contre le démon. Une fois l'aveu commencé « on poursuit à demander avec beaucoup de discrétion, et selon que l'on voit que le pénitent en est capable, toutes choses qui ont coutume de se commettre en pareilles assemblées, sans pourtant contraindre les pénitents et demeurant où ils voudraient absolument demeurer ». Maunoir ne pouvait être plus explicite. Il répond à l'avance et fort pertinemment au reproche d'indiscrétion comme s'il l'avait prévu jusque dans les termes. Les avis qu'il donne ensuite ne sont pas moins nets quand il enjoint au confesseur de s'enquérir si la chose s'est passée réellement ou simplement en songe ou encore dans « l'imagination embrouillée à l'état de veille ».

« Ceux à qui cela arrive disent souvent qu'ils n'étaient pas endormis; néanmoins ils regardent encore cela comme une espèce de songe. C'est qu'ils sont alors comme hors d'eux-mêmes, ayant été enivrés par une certaine liqueur noire qu'on leur fait boire à l'entrée. Il en est aussi d'eux à peu près comme de ceux qui sont ivres, lesquels prennent pour un songe et souvent même ont oublié entièrement ce qui se passe dans leur ivresse ».

Cette histoire de liqueur noire revient souvent dans les procès de sorcellerie. Qu'étaient au juste ces breuvages, ces narcotiques puissants capables de produire de tels effets ? On en est réduit à des conjectures sur ces mystérieux stupéfiants, ces mixtures dont la recette nous échappe. Tout ce que nous savons, je cite ici l'opinion du professeur Charles Richet, c'est que ces sortes de poisons agissaient sur l'intelligence, troublaient la vue et les sens et même, à doses assez faibles, provoquaient une sorte d'ivresse. Ainsi s'expliqueraient ces troubles physiologiques, ces égarements de l'esprit qui confondaient inquisiteurs et magistrats.

Quelle que soit l'interprétation donnée, il reste qu'une responsabilité était encourue, les consciences étaient tourmentées; il fallait les apaiser. Maunoir ne dit pas autre chose :

« On trouve en tout cela et l'opération du démon et le péché de l'homme; l'opération du démon parce que le prétendu songe est conforme à ce qu'ont écrit sur cela les savants et puisqu'on y trouve des idées que l'imagination ne peut guère produire. On y trouve aussi le péché de l'homme, car souvent ces malheureux s'entendent dès le soir de certains jours déterminés. Ainsi il faut que le pénitent s'en confesse et que le confesseur l'en interroge ».

Quant à la malice du péché, y a-t-il eu consentement, plaisir recherché ? L'homme s'est-il cru formellement coupable ? Peu importe la nature des fautes commises; hallucinatoires ou réels, les faits constituaient des actes peccamineux qui, en tant que tels, relevaient du tribunal de la Pénitence.

On pouvait, en interrogeant, froisser des susceptibilités respectables. Pour éviter cet inconvénient, Maunoir demande expressément de changer de langage selon l'esprit du pénitent. Cet argument tiré du langage est important parce que le breton est très concret et très figuré. N'oublions pas que la Méthode a pour principal

objet l'examen de conscience de personnes frustes. Ceux qui ont pratiqué les gens simples connaissent leurs rudesses d'expression et ne sont pas surpris que l'on attire leur attention sur l'être dégradé qu'est le démon en le montrant avec des pieds d'animal. Cornu avec des pattes fourchues, un panache sur la tête, Maunoir le représente comme le représentent les calvaires historiques, les peintures et les vitraux de l'époque et les tableaux de mission de nos jours qui sont encore un exercice très goûté et très couru. Sans doute les fidèles de notre temps prennent ces représentations pour des symboles, mais des symboles qui couvrent une réalité, à savoir l'esprit du mal acharné à les perdre. De même dans le cantique préparatoire à la confession *Araok Kovez* chanté dans les missions et dans les retraites, l'ange noir *an eal du* est placé à gauche et le bon ange à droite. Qu'il y ait un bon ange chargé de chacun de nous, ceci est théologiquement certain; que chacun ait un démon qui s'attache à ses pas, c'est une pieuse croyance. L'ange noir, l'ange blanc ! Si l'on dit que les esprits ont des couleurs, c'est que les couleurs sont des signes, le noir évoquant la tristesse, le malheur, et le blanc la joie et le bonheur. Le bon ange à droite, le mauvais ange à gauche, rien donc en cela de contraire à la théologie; rien non plus d'opposé à la conception traditionnelle puisque, dès l'antiquité, gauche était synonyme de sinistre. Ce langage est aussi très approprié à l'esprit populaire et en particulier à l'esprit des Bretons très portés aux images. Maunoir s'il se fût trouvé ailleurs eût modifié le procédé; cet ancien professeur d'humanités a su adapter son directoire à la mentalité bretonne armoricaine.

Le pénitent, effrayé par l'énormité de sa faute, pourra être tenté par le désespoir. Le confesseur, dans ce cas, sans en rabattre sur les princi-

pes afin d'éviter le retour de pareils crimes, imposera au pécheur une pénitence assez forte, mais pas exagérée; il lui dira : — Je sais que vous êtes fâché d'avoir obéi à ce bourreau. Pour votre pénitence, un petit chapelet pour tant de jours. — Saint François de Sales ne pensait pas autrement : « Ceux qui, dans les énormes péchés comme sorcellerie sont excessivement épouvantés, relevez-les en la miséricorde de Dieu qui est infiniment plus grande pour leur pardonner que tous les péchés du monde pour les damner, leur promettant votre assistance en ce besoin ».

Mais le risque d'interroger des innocents n'est-il pas un motif suffisant pour ne pas employer la Méthode ? Voyons ce qu'en pense le Père :

« Il faut de la discrétion, dira-t-on. Je réponds qu'il en faut sans doute; mais encore une fois, un inconvénient de quelques particuliers ne doit pas préjudicier à la règle générale qui est d'interroger discrètement de tous les péchés contenus dans l'examen du Rituel ni préjudicier au salut de plusieurs personnes qui en sont coupables... Si on attendait la confession du pénitent touchant plusieurs crimes, on ferait encore plus de confessions sacrilèges et les confesseurs seraient bien à leur aise de n'être pas obligés d'interroger... Je sais qu'on dira peut-être qu'on les met (les pénitents) en danger d'apprendre du mal et qu'on se met au hasard d'être décrié comme un visionnaire. Je réponds que, pour les interrogations, il ne faut les faire que discrètement et après qu'on a sujet raisonnable de croire qu'ils sont de la Cabale ».

Un pareil risque peut être couru quand, par une interrogation, on espère délivrer une âme des griffes de Satan. Le silence du confesseur serait une attitude par trop commode. La prudence consistait non pas à s'abstenir de l'interrogation par crainte de suggérer certains, mais à ne pas laisser de nombreux pénitents dans le péché, puisque les faits étaient admis et même en grand nombre.

Maunoir a prévu aussi le cas des imaginatifs :

« On pourra encore objecter qu'il y a des personnes fort susceptibles d'imagination et fort faciles à les croire des vérités, et que si on interroge ces pénitents sur ces matières, ils les sauront et prendront leurs imaginations pour des actions véritables du démon. Il est vrai qu'il peut se rencontrer de pareilles sortes d'esprits et qu'il est bon, autant qu'on le peut, de ne leur pas faire connaître ces choses; cependant l'expérience dans les lieux où on a jusqu'à présent interrogé sur ces matières n'a pas fait connaître que cet inconvénient fût dangereux. Aussi on peut croire qu'il n'est quasi que dans l'idée et dans les théories ».

Donc Maunoir soulève à l'avance toutes les objections possibles, jusqu'à celle qui le ferait traiter de visionnaire; au surplus, il ne mettait son directoire qu'entre les mains de missionnaires triés avec soin. Mieux encore, il réussira à faire partager sa manière de voir non seulement par son équipe, mais par d'autres ouvriers des missions.

Voici ce que nous lisons dans la Vie manuscrite de M. de Trémariac :

« Après cette mission (de la Guerche, au diocèse de Rennes), M. de Trémariac procura envers le R.P. Tatentin, provincial des Carmes mitigés, que le P. Jaquesson et son compagnon (le P. Maunoir) passassent par le couvent de Sainte-Anne en Auray, pour enseigner la méthode de découvrir le Mal contagieux aux R.R.P.P. Romain et Armel, religieux de Sainte-Anne. On fit conférence à ces Pères l'espace d'une heure... Le Père (Romain) obtint de Dieu d'entrer en la connaissance des crimes les plus cachés par l'assistance particulière de Dieu et de Sainte Anne; le R.P. Armel eut la même grâce. Ces deux enfants d'Elie firent de grandes conversions dans le couvent de Sainte-Anne en Auray qui semble avoir été mis au milieu de la Bretagne comme une cité de refuge où plusieurs pécheurs ont recours pour être délivrés de la tyrannie des démons... »

Nous avons une autre source de renseignements sur le même sujet et se rapportant au même endroit et à la même époque, dans l'ouvrage du P. Hugues, l'historien du pèlerinage de Sainte-Anne. Ce religieux, qui raconte des événe-

ments en qualité de témoin oculaire, déclare qu'aux environs de 1660, les Carmes chargés du pèlerinage eurent recours aux lumières spéciales du P. Maunoir sur la manière de traiter les sorciers qui se présentaient à eux et qui, sollicités de renoncer au démon et de rendre les pactes, s'agitaient au point de faire trembler les confessionnaires (1).

Si nous passons à d'autres temps et à d'autres lieux, nous trouvons un témoignage plus significatif encore sous la plume d'un Père qui signe « un théologien de la Compagnie de Jésus ». Ce qui donne plus de poids à ce témoignage, c'est que son auteur, après avoir partagé les préventions de plusieurs contre la Méthode de Maunoir, composa lui-même un véritable traité « touchant les sorciers et les magiciens avec une méthode pour les prêcher et les confesser » (2). Nous en détachons l'extrait suivant qui constitue une magnifique justification du missionnaire breton :

« Comme j'avais toujours ouï dire, dès ma plus tendre jeunesse, que tout ce qu'on racontait des sorciers et de leurs sabbats étaient des contes faits à plaisir, j'ai vécu longtemps dans la persuasion qu'il n'y avait point au monde de véritables sorciers et que tous ceux qui passaient pour tels n'étaient que des jongleurs et des empoisonneurs qui n'avaient aucun commerce avec le démon; et qu'au reste tous ceux qui disaient avoir été eux-mêmes au sabbat et y avoir fait tout ce qu'on a coutume d'y faire n'étaient que des esprits faibles qui, pour avoir entendu des pareilles choses, se les imprimaient si facilement dans l'imagination qu'ils s'imaginaient ensuite avoir pratiqué réelle-

(1) Rapporté dans l'*Histoire d'un village* (Ste-Anne d'Auray) par les chanoines Buléon et Le Garrec, T. I. p. 247 - 248. Référence citée : P. Hugues, p. 301.

(2) Une copie de ce traité est annexée à la copie d'un exemplaire de « la Montagne » conservée aux Archives de la Province Française (de la Compagnie de Jésus) et numérotée 4491. Sans date ni lieu, mais le style et les citations permettent de l'attribuer à la fin du 17^e ou au commencement du 18^e siècle.

ment et d'effet ce qui n'avait été qu'un songe et une rêverie et pur effet du sommeil. Mais la lecture et l'expérience m'ont bien fait changer de sentiment ».

Ses lectures, ce sont des textes de la Sainte-Ecriture, des Pères, des conciles, des théologiens, des ouvrages de philosophes, de médecins et de jurisconsultes, des décisions des universités, des ordonnances d'empereurs, édits de rois, arrêts de Parlements de toutes les nations. Le fait d'expérience, c'est le récit d'une personne de 20 ans qui, depuis l'âge de 11 ans, fréquentait le sabbat; elle s'adressa à lui en confession :

« Comme je n'avais de ma vie jamais confessé ni sorciers ni sorcières, je la priai de venir une autre fois pour achever sa confession. Je recommandai cependant la chose à Dieu par plusieurs messes que je dis uniquement pour ce sujet. Je me mis à lire attentivement Delvio (1) sur la manière de confesser ces sortes de gens. Ma pénitente revint et persuada à plusieurs autres de la même cabale de se venir confesser à moi... Je m'y trouvai fort embarrassé les cinq ou six premières fois, mais ayant remarqué une grande uniformité dans les confessions de toutes ces personnes, je crus qu'en me réglant sur leurs accusations, je ferais bien de dresser un formulaire particulier pour interroger ces pauvres gens, en cas qu'il plût à Dieu de m'en envoyer d'autres dans la suite des temps. J'avais déjà commencé ce formulaire lorsque je me souvins de ce que l'on m'avait dit autrefois que le saint homme, le Père Maunoir, avait renfermé dans un examen sur les commandements de Dieu tous les péchés qui sont propres aux sorciers et aux magiciens. Après avoir longtemps cherché ce manuscrit, j'en trouvai enfin un exemplaire dans lequel je fus surpris de trouver

(1) Il s'agit du livre du P. Martin Delvio, *De disquisitionibus magicis*, à propos duquel dans le même manuscrit « a paucis et caute legendus », M. de Sambucy fait cette remarque : « Il sera fort utile de lire le livre du P. Martin Delvio. Il eût été à souhaiter que les occupations du P. Maunoir lui eussent permis de mettre un peu plus de méthode, de clarté et de développement dans quelques endroits de ce mémoire, si utile et si précieux d'ailleurs pour travailler efficacement au salut de gens presque abandonnés de tout le monde et souvent traités mal à propos de visionnaires ».

en effet, mot pour mot, tous les péchés et les mêmes circonstances dont semblables pénitents s'étaient accusés... Alors levant les yeux au ciel, je demande pardon à Dieu de ce que, à l'exemple de plusieurs autres, j'avais cent fois blâmé la crédulité du saint homme et de ses sectateurs sur le fait des sorciers. Je communiquai la chose à six théologiens de Paris; je leur racontai naïvement tout ce qui m'était arrivé; ils m'exhortèrent tous séparément à aider ces pauvres malheureux. Je dis à l'un d'entre eux que j'avais trouvé un manuscrit où étaient distinctement marqués tous les péchés qu'ils avaient coutume de commettre; il voulut voir cet écrit, et après l'avoir lu, il me protesta devant Dieu que douze sorciers ou magiciens qui s'étaient confessés à lui-même, s'étaient accusés mot pour mot de tous les péchés contenus dans ce manuscrit; et il m'ajouta que cette uniformité de péchés et de pratiques dans tous les sorciers de tous les pays ne pouvait pas être l'effet du hasard; qu'il fallait qu'une intelligence s'en mêlât, qu'il voulait chèrement garder cet écrit, que c'était un chef-d'œuvre de ce genre et que tout y était fondé sur l'expérience et très conforme à la vérité, et que si cet examen lui était tombé en mains plus tôt, il lui aurait rendu très faciles des confessions qui lui avaient donné beaucoup de peines.. »

Et que pensaient de la méthode au temps de Maunoir, les supérieurs de ce dernier, les autorités qualifiées ? Avant comme après la méthode, l'appréciation qui est portée sur lui dans les Lettres annuelles de la Compagnie est restée la même : « *judicium bonum, prudentia magna, experientia summa* » — Voilà en quels termes il est jugé par ses chefs à trente-six ans de distance, en 1681 comme en 1643. D'autre part, les évêques de deux diocèses où il missionna, deux prélats intelligents et pondérés, MM. de Visdelou de Léon et Grangier de Tréguier, prirent nettement position en sa faveur dans la controverse.

Le travail critique de la méthode fut fait à deux reprises, une première fois par les supérieurs du Père, et la seconde fois par la Sorbonne.

Le Père recteur du Collège de Quimper entendit parler de ce nouveau genre de confession

et craignant qu'il pût se trouver un danger dans la méthode, voulut lui-même la faire examiner; il chargea de ce soin le recteur du Collège de Vannes, le P. Calvet, qui avait une bonne réputation de théologien.

« Celui-ci, dit Maunoir, vint assister à nos missions pour en juger. Je lui communiquai ma manière de procéder dans l'audition des confessions; il en fit l'expérience, mais tout en constatant le cas, il ne l'estima pas aussi fréquent que nous le disions, étant du reste peu versé dans la matière; il eût convenu que le mal était plus grand qu'il ne le croyait s'il avait eu une plus longue expérience ».

En 1668, M. de Visdelou ayant désiré faire une mission dans la ville de Brest et dans les paroisses de Plouguerneau, Trémenech et Landunvez, quelques ecclésiastiques voulurent s'y opposer :

« tâchant de contrôler le procédé des missionnaires de M. de Trémaria. Cet avocat zélé de la gloire de Jésus-Christ informa ce prudent prélat de la façon d'agir des missionnaires, lui montra que les plus remarquables docteurs de la Sorbonne avaient approuvé cette méthode. Ce plaidoyer eut tant de force qu'il porta Mgr de Léon à désirer que les missionnaires fissent mission en tout son évêché. Il ne faut oublier que ce bon prélat, le reste de sa vie, lorsqu'on levait quelque calomnie contre les missionnaires, disait qu'il y avait plus de dix ans qu'il savait le bien qu'ont apporté ces serviteurs de Dieu dans la Bretagne et dans la Cornouaille où il avait été coadjuteur plusieurs années de Messire René du Louët » (1).

La Sorbonne, en effet, était intervenue par un jugement motivé dû à la collaboration de théologiens renommés. La circonstance vaut la peine d'être relatée. Mgr Grangier, après avoir pris avis de plusieurs ecclésiastiques appartenant à divers diocèses et à divers Ordres religieux réunis par lui en son palais de Tréguier, décida, à l'issue d'une conférence de cinq jours, de se rendre à Paris pour confier à des personnages

(1) Vie de M. de Trémaria par le P. Maunoir, p. 31 du manuscrit (arch. de Kerdanet).

compétents l'examen de la méthode; il fit entendre que, si elle était jugée non recevable, il n'en permettrait pas l'usage; mais que si elle était trouvée bonne, « il emploierait le vert et le sec » pour chasser cette peste (la sorcellerie) de son évêché. » Il réduisit toutes les difficultés à vingt-deux articles, puis il partit pour Paris, accompagné de M. de Trémariac. Arrivé dans la capitale, il prit pour arbitres en cette matière épineuse les évêques de Pamiers et de Boulogne, M. Vincent (de Paul), général des missionnaires de France, M. Féret, curé de St-Nicolas du Chardonnet, M. Boudon, archidiacre d'Evreux, M.M. Matos, Renou et Bail docteurs en Sorbonne, et les P.P. Jean Bagot et Julien Hayneuve de la maison professe de St-Louis. On remit les vingt-deux articles à chacun des consultants qui les examinèrent très longuement en particulier et les approuvèrent à l'unanimité le 21 février 1658. Mgr de Tréguier pria alors M. de Trémariac de revenir travailler dans son évêché. Ainsi, en dépit des attaques dont elle avait été l'objet, la méthode continua à être appliquée dans les missions avec l'appui et les encouragements de l'autorité légitime.

Les consultants avaient chargé M. Bail, pénitencier de Paris, d'insérer leurs conclusions dans son livre de *Triplice Examine ordinandorum, confessoriorum et paenitentium*, qui parut en 1668. Celles-ci en effet, sont contenues dans les pages 698 à 711. Bail expose l'opinion d'après laquelle des crimes innommables, *turpia ut horror sit ea scribere*, se commettaient réellement au sabbat, comme plus vraie, *verior*, que l'opinion qui les suppose purement imaginaires. Mais quoi qu'on dise du caractère objectif ou subjectif des faits, l'obligation reste pour le confesseur d'interroger selon les règles communes. En effet, de deux choses l'une; ou ces

faits sont réels, et alors de toute nécessité il faut interroger; ou ils sont imaginaires, et dans ce cas, les pénitents étant de bonne foi et sentant les tiraillements de leur conscience, l'obligation de les questionner ne cesse pas, *non desinit obligatio confessorii*, parce que ces pauvres âmes illusionnées consentent à des crimes, croient se donner au démon. On ne doit pas non plus supposer chez le pénitent l'intention de tromper le confesseur à cause de l'énormité de ce genre de péché et de l'extrême rigueur des sanctions. De faux aveux ne s'expliqueraient pas.

La méthode offrait, par ailleurs, l'avantage d'éviter toute publicité. Il n'y avait que deux risques à courir : apprendre ces crimes à des esprits non avertis et donner aux gens faibles un corps à leurs imaginations. Mais ces dangers de cristalliser des impressions qui seraient simplement l'effet de l'imagination n'étaient pas à redouter à cause des précautions que le confesseur devait prendre.

Mais l'interrogation sacramentelle si brève pouvait-elle suffire à obtenir des aveux, alors que chez les possédés interrogés longuement et minutieusement dans les exorcismes, on obtient si peu de précision ? (1) A cette observation la commission répond que la difficulté s'explique dans le cas des exorcismes parce que, alors on contraint le démon à parler, on lui arrache les aveux, tandis que la confession est un acte libre du pénitent qui est lui-même à la fois accusateur et accusé.

Ainsi des trois procédés employés : la mise en scène de la justice civile avec ses interrogatoires publics, l'appareil de la justice ecclésiastique avec ses exorcismes publics et l'interroga-

(1) Dans l'affaire de Loudun on avait multiplié les exorcismes pendant six ans, 1632 - 1638, et sans résultat.

toire secret au confessionnal avec ses questions amenées peu à peu et de loin, ce dernier était le plus efficace parce que le plus discret. Maunoir, par le moyen de sa méthode, pénètre dans les profondeurs intimes de la conscience pour libérer l'âme avec toutes les garanties de sécurité. Il n'a pas agi a priori, mais après une expérience de dix années de missions. Puis un évêque est saisi de l'affaire; il s'émeut des controverses; il veut en avoir le cœur net; il entoure l'examen de la méthode de toute la solennité possible; il se rend à Paris, il met des personnages en mouvement. L'affaire était grosse de conséquences; elle mettait en jeu l'avenir des missions, car si la sentence avait été défavorable, Grangier n'aurait plus toléré les missionnaires chez lui. Et de de la part de la Sorbonne, que de garanties dans l'examen des faits ! Une commission composée de cinq théologiens calmes et sages se réunit. Vincent de Paul qui est l'âme de la conférence n'a rien du visionnaire; les consultants ne se prononcent qu'après une lente délibération qu'ils appuient sur des considérants nombreux et étendus, et quand leur décision est prise, ils la font insérer dans un traité imprimé, œuvre d'un théologien qui fait autorité et qui a reçu toutes les approbations. Tout cela est bien impressionnant.

La controverse sur la Méthode et sa solution heureuse pour les missionnaires sont racontées tout au long dans la « Vie de M. de Trémaria ». La vérité de l'exposé est confirmée par deux témoignages extérieurs à Maunoir : nous avons le document Bail touchant la réponse des docteurs à la demande faite « a quodam Episcopo (Grangier) in partibus aremoricis ». A ce document copieusement cité d'après l'exemplaire qui est conservé à la Bibliothèque Nationale, nous pouvons ajouter une lettre du P. Maunoir. Cette lettre jusqu'ici inédite et adressée de Rennes à Boudon

le 30 août 1681, signale précisément Boudon comme « un des juges l'an 1657 à Paris », ce pourquoi « le Père Maunoir a de l'obligation à ce dernier (1).

Que conclure ? C'est que Maunoir a joué un rôle actif dans la lutte entreprise par les papes, les évêques, les universités, les parlements pour exterminer un fléau qui s'était abattu sur la société et la religion. Nous lui devons cette justice de ne lui demander compte que de ce qu'il pouvait être étant donné le milieu et le temps où il vivait. Même si le diabolisme ne fut qu'une forme de dépravation morale, ses pratiques dissolvantes et subversives constituaient un grave péril. Le remède n'était pas d'ordre spécifiquement judiciaire, mais aussi d'ordre religieux, surtout en un temps où l'Eglise avait sur les âmes une action plus grande que de nos jours et où beaucoup de malheureux n'étaient que des menés, des suggérés, des victimes dont la conscience avait des sursauts de remords. Maunoir a utilisé sa longue expérience des âmes. Il a opposé la méthode de pitié et de commisération tendant à la réconciliation avec Dieu à la méthode de terreur de la justice séculière qui poursuivait les coupables pour les punir. Ici l'aveu n'était pas suivi de l'horrible vision de corps qui se balancent au gibet et de chairs qui grésillent dans les flammes. Pas de publicité tapageuse et scandaleuse, mais le jugement au for interne et la garantie du secret sacramentel. Le coupable, ou celui qui se croyait tel, se trouvait seul en ces régions profondes de l'être où la justice humaine ne pouvait atteindre. Dans le concert des voix compatissantes qui s'élevèrent pour ramener à

(1) La lettre nous a été aimablement communiquée par M. l'abbé Roux, aumônier à Pontoise, qui en a pris une copie conforme à l'original. Cet original se trouvait dans la Bibliothèque du Grand Séminaire d'Evreux.

Dieu de pauvres âmes, l'apôtre breton a fait entendre la sienne avec un incontestable accent de pitié. En cette délicate question il sera permis de répéter l'expression toute spontanée de l'évêque de Cornouaille, Mgr de Coëtlogon, accouru au collège de Quimper où était déposé le cœur du zélé missionnaire qui venait de mourir : « Voilà un cœur qui a bien haï le diable ».

CHAPITRE CINQUIEME

La Spiritualité conquérante de Maunoir

La Méthode n'est pas toute l'œuvre de Maunoir; elle en constitue, il est vrai, la partie la plus originale, mais non la plus employée. Les diableries, la sorcellerie, c'était l'objet extraordinaire. Le but ordinaire des missions était de réveiller les tièdes, de rendre les bons plus parfaits. Aussi ne saurait-on tirer argument de la Méthode pour affirmer que Maunoir n'a vu la nature humaine que peccamineuse. Même dans les cas exceptionnels sur lesquels j'ai insisté avec quelque complaisance parce qu'on les a exploités contre lui pour le taxer de crédulité naïve, ses appels réitérés à la confiance montrent bien qu'il ne désespère pas du salut des plus grands coupables.

Il avait passé par l'école des humanistes dévots. Comme eux, il n'exclut pas de l'esprit nouveau issu de la Renaissance les éléments conciliables avec le dogme chrétien, la morale et l'ascétisme. Le fond de la dévotion nouvelle dont Saint François de Sales fut le représentant le plus exquis, c'est l'épanouissement joyeux de la nature. L'art religieux, même en Bretagne, donne aussi cette impression. Regardez les monuments du 17^e siècle dans la zone bretonnante, celle où Maunoir travailla. Les calvaires n'ont plus le style obscur, tassé; les églises sont plus

larges, plus claires, les clochers plus sveltes, plus élégants, plus ajourés; les galeries sont à ciel couvert; les vitraux représentent des scènes plus consolantes.

De même dans l'œuvre de Maunoir, la note optimiste l'emporte. Deux au moins de ses maîtres, Lallemand et Le Nobletz étaient des prêcheurs d'optimisme. Lallemand, c'était le théoricien de la vie intérieure; il enseignait l'élan, la dilatation du cœur en Dieu, les communications saintes de Dieu à l'homme. Maunoir, qui avait été son disciple à Bourges, ne pensait pas autrement à en juger d'après ces lignes de la « Vie de Marie-Amice Picard » :

« La conduite de Dieu à l'égard des âmes à qui il fait part de ses communications les plus intimes et de ses mystères sacrés n'est comprise que de peu de personnes. Ce n'est pas dans les livres sacrés, mais à l'école du Saint-Esprit qu'on peut s'en instruire. Il est certains secrets que Dieu révèle seulement aux âmes en qui il juge à propos d'établir son règne d'une façon toute mystique ».

Donc si notre héros a cru en une catégorie de créatures exceptionnelles en qui Satan régnait en maître, il a cru en une autre catégorie de personnes, très rares aussi, comme celles qu'il connut ou dirigea de longues années, en qui et par qui Dieu manifestait sa présence et son action.

Par tempérament intellectuel, Maunoir se fût confiné dans les exercices de la vie intérieure. Mais Dom Michel le lance dans l'action, et une fois qu'il l'a lancé, il l'excite à vaincre des répugnances. Cependant, tout en le poussant à l'action, il se garde bien de le détourner de la contemplation. Écoutons-le dans les *monita* qu'il lui fait adresser par l'intermédiaire du P. Bernard :

« Ce n'est pas pour l'instruire que j'écris, mais pour le confirmer et le soutenir. Qu'il imite la vie de Saint Ignace, son fondateur, et non celle des moines et des anachorètes... Il lui faudra une plus grande liberté d'allures,

afin de pouvoir courir ici et là pour sauver le prochain suivant l'impulsion du Saint-Esprit : et qu'il ne s'avise pas de lui résister : sans quoi il souffrira un refroidissement intolérable. D'après Saint Grégoire, quiconque ne suit pas l'élan de Dieu, dans l'usage du Don, s'expose à une chute profonde... Le Père doit s'exercer assidûment à prêcher la parole de Dieu, parce qu'il a été appelé à cela, et dire avec Saint Paul : — Malheur à moi si je n'ai pas évangélisé ! — et laisser là toutes les oraisons et tous les exercices de piété qui empêcheraient la prédication : en agissant ainsi il témoignera son extrême confiance en Dieu, il aura la paix de la conscience et les lumières de l'esprit, il confondra les ennemis de la Croix du Christ et touchera les âmes des pécheurs. Il ne laissera pas d'étudier l'Écriture Sainte et de vaquer à l'oraison mentale par des prières jaculatoires mais sans contrainte en remplissant ses obligations elles-mêmes, en préparant ses sermons, en enseignant le peuple et non en méditant à l'écart... »

Maunoir exécutera ce programme. Dom Michel lui avait prêché la confiance en Dieu. Voici comment il en parle dans son « Journal » :

« Je mettrai toute mon espérance et toute ma confiance en Dieu seul, non en ma prudence, en mon esprit, en ma vigilance, en ma vertu, ni en quelque personne que ce soit, si ce n'est que je regarde tout cela comme des instruments que Dieu emploie pour sa gloire. Ma confiance sera également ferme dans l'adversité comme dans la prospérité : encore qu'il semble que tout soit perdu, que Dieu ne veuille point m'entendre, que tout s'oppose à mes dessein, rien ne pourra diminuer ma confiance : avec elle j'entreprendrai de grandes choses, de grandes conversions, ma plus grande perfection. Je sais par expérience qu'en un instant Dieu peut opérer de grands changements. Je me mettrai donc entre ses bras afin, que, par lui-même et par ceux qui tiennent sa place, il fasse de moi ce qu'il lui plaira ».

Un pareil fond d'optimisme tenait son âme dans une paix inaltérable au milieu des succès et des échecs, des compliments et des injures; cette paix se reflétait jusque sur son visage et lui donnait une gaieté communicative. Sa gaieté augmenta encore quand s'accrut le nombre de ses collaborateurs. Pour leur rendre le travail supportable il savait leur dire des mots agréables. Toujours levé le premier, il sonnait la cloche

pour les éveiller et leur disait ordinairement : — Hoc signum magni Regis est — et ces Messieurs, en se réveillant, répondaient : Eamus et nos, et moriamur cum illo. —

De cette égalité d'humeur et de cette gaieté nous avons un témoignage impressionnant : c'est celui de trente prêtres de Cornouaille, du Tréguier et de Saint-Brieuc, qui signent une déposition tendant à l'inscrire au catalogue des Saints. Ils déclarent qu'ayant tous travaillé avec lui dans les missions, ils l'ont « toujours trouvé d'une humeur sans altération dans les bons et les mauvais succès; la prospérité ne l'élevait point et les contradictions ne lui faisaient point perdre courage; ferme dans l'exécution de ses desseins et plein de confiance dans le bras du Tout-Puissant qui le soutenait ». (1) Autre témoignage d'un grand poids, celui de François de Coëtlogon, évêque de Quimper, qui, trois ans après la mort du serviteur de Dieu, exposait dans une pastorale à ses fidèles les choses qui s'étaient passées à sa vue pendant les seize à dix-sept dernières années que le Père avait vécu :

« Dans les plus grandes fatigues, au milieu des persécutions, des calomnies et même en danger de mort, il était aussi paisible que dans ses délices spirituelles. Or, une pareille tranquillité de cœur étant, selon Saint Ignace, une marque infaillible de sainteté, il est certain que le fils de ce grand patriarche et son imitateur, le Père Julien Maunoir possédait éminemment cette auguste qualité de saint » (2).

Ce souriant mystique a été très entendu en réalisations pratiques. Nous en avons pour preuves ses écrits et ses procédés d'évangélisation. Ses leçons chrétiennes, *Quenteliou Christen*, marquent un progrès dans l'enseignement du caté-

(1) Fait l'an 1714. Liste et document reproduits dans le *Recueil des Vertus du R.P. Julien Maunoir*, par le P. G. Le Roux.

(2) P. Le Roux, *op. cit.*

chisme et contiennent ces sages avis à l'adresse des recteurs : — Ne rien enseigner au peuple au-dessus de sa capacité et portée; car, tout ainsi que ce serait contre la prudence d'enseigner à composer à un écolier qui ne saurait décliner ni conjuguer, de même ce serait perdre son temps d'enseigner des choses relevées et difficiles à ceux qui ne savent les premiers éléments de la Doctrine Chrétienne, comme sont les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il faut distinguer et partager les matières et les auditeurs en certains ordres et classes et distribuer les instructions conformément à la nécessité et capacité d'un chacun. — Pour exciter l'émulation, il suggère de pieuses industries, la distribution d'images et de chapelets aux plus méritants. Il va plus loin : pour aider le clergé dans l'œuvre catéchistique, il compose à son usage une *Grammaire et un Dictionnaire* bilingues que l'Evêque de Cornouaille recommandera chaleureusement « aux recteurs, vicaires, curés et autres ecclésiastiques qui ne savent du tout ou en partie le langage breton ». Son *Catéchisme de la Mission* présentait aussi un caractère d'utilité pratique, puisque le même prélat prescrit à ses prêtres d'en lire une instruction chaque dimanche et fête aux églises paroissiales et tréviales.

Réalisateur, Maunoir l'est encore dans ses Cantiques où la doctrine se dégage d'exemples topiques et d'apologues bien conduits, dans les tableaux qu'il a ramenés à plus de simplicité, dans les processions où il se révèle expert en la psychologie du peuple, dans ses prédications qui plaisaient à tous. Un docteur en Sorbonne, M. de Meur, qui l'avait entendu, a porté sur lui ce jugement :

« Son éloquence suspendait pendant des heures entières à sa parole toujours simple et commune un auditoire immense composé de prélats, de savants, d'hommes du peuple, de paysans, de gentilshommes, de pécheresses

publiques et d'âmes privilégiées de Dieu; tous l'entendent et le comprennent bien au-delà du rayon où la voix humaine peut atteindre; tous l'admirent, pleurent leurs péchés, promettent de mieux vivre, changent en effet. C'est un miracle que Dieu fait, mais il ne le fait au milieu de nous que par lui » (1).

On s'est récrié devant le nombre des conversions qu'il opéra et devant la promptitude de ces conversions. Mais ceux qui savent par expérience le bien accompli par les missions ne trouvent rien d'extraordinaire à cela. Les fidèles sont remués, saisis. Après une prédication enflammée, les Bretons timides et peu démonstratifs lèveront leurs mains et crieront bien haut leur foi en répondant aux interpellations du missionnaire : — A qui voulez-vous être fidèles ? — A Jésus-Christ — Pour combien de temps ? — Pour toujours. Jusqu'à la mort. — Des résultats extraordinaires sont obtenus. Quand on a été témoin de faits inouïs de retours et de conversions, on comprend l'effet produit par les missions d'un Maunoir.

Mais les résultats ne furent-ils pas un feu de paille ? Il faudrait, pour y répondre avec précision, avoir des données. Or les statistiques nous manquent; il n'existe pas de graphique montrant la pulsation religieuse dans les paroisses avant et après le passage de Maunoir et de sa troupe. Mais il est trois faits remarquables qu'il importe de souligner. Le premier c'est que, dans l'opinion populaire, l'opinion stable de l'Ouest chrétien, trois hommes ont réalisé des merveilles dans l'œuvre de reconstruction religieuse : Le Noblet et Maunoir en Bretagne bretonnante, et Grignon de Montfort, un peu plus tard, en Bretagne française sur des territoires que n'avaient pas atteints nos deux missionnaires. Le second fait c'est, malgré les progrès envahissants

(1) P. Le Roux, *op. cit.* Préface de l'éditeur.

du laïcisme et du matérialisme modernes, la vitalité de la foi bretonne. Un pasteur anglo-catholique du Cornwall, constatant que dans des paroisses encore nombreuses de Breiz-Izel chaque baptisé reste fidèle à la pratique religieuse, dit qu'un pareil résultat ne peut s'expliquer que par l'action de puissantes personnalités. Remontant aux causes, il trouve Le Noblet et Maunoir. Il rend hommage à la psychologie de ces hommes qui, pour infuser un esprit religieux nouveau au peuple breton, exploitaient son instinct dramatique par les processions, son goût pour le chant par les cantiques, sa dévotion profonde aux vieux saints celtiques par le placement de toute l'œuvre sous leur patronage. Mais par-dessus tout, il attribue le succès « à la foi mystique et au zèle ardent », *mystic faith and fervent zeal* des missionnaires (1). Enfin, troisième fait significatif : la mission qui est demeurée aujourd'hui dans ses grands traits ce qu'elle était il y a trois siècles, a toujours un prodigieux succès. Si l'on songe que Maunoir continuait l'œuvre d'un homme qui passait pour un puissant thaumaturge, qu'il jouissait lui-même d'une grande réputation de sainteté et que, déjà de son vivant, des miracles lui étaient attribués, on ne sera pas surpris du rayonnement de son action.

Sa réussite, de son temps, parle aussi très haut. Il ne fut pas seulement un incomparable entraîneur de foules, il fut un prestigieux maître des élites. Des prêtres instruits, des laïques éclairés se mettent à son école, deviennent des collaborateurs militants.

Pendant dix ans, il n'avait eu pour compagnon que le P. Bernard. En 1651, il conçut le projet hardi de gagner à sa cause les prêtres des pa-

(1) Rev. G. H. Doble, dans la *Diocesan Gazette of Truro*, Novembre 1916.

roisses. Il fut encouragé dans son dessein par ses supérieurs et par l'évêque de Cornouaille, René du Louët, très favorable aux missions. Quand M. Galerne, recteur de Mur, et dix autres prêtres se présentèrent à lui, munis de l'approbation épiscopale, il les accueillit avec joie : « Vous donnez là, leur dit-il, un exemple d'où sortira avec la sanctification des prêtres le salut de toute la Bretagne. Nous n'avons tous qu'une même fin : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous n'avons aussi qu'un même Maître et nous n'aurons plus qu'un même esprit et un même cœur. » Bien vite l'équipe grossit, elle devint une troupe de missionnaires ardents; en 1673, plus de 300 prêtres missionnaient à travers le pays.

Dans cette sainte ligue d'ouvriers évangéliques nous devons une mention spéciale à la valeureuse phalange des convertis. Curieux groupe, en effet, que celui de ces gentilshommes gagnés par la flamme d'enthousiasme et qui s'enrôlèrent dans la compagnie des missionnaires, entrant dans les Ordres après leur veuvage : Un Tinténiaç, un Kermenguy, un Kermoysan, un Saint-Laurent, un Coataudon, un du Liorzou, et cet apothicaire de Morlaix, Guillaume de Boishardy, qui devint chapelain de Ste-Geneviève en Ploujean, et ces riches seigneurs, le marquis de Pontcallec et M. de Kerisac qui, tentés par l'attrait du renoncement et de la perfection évangélique, abandonnèrent la vie mondaine, furent ordonnés prêtres et devinrent les dévoués auxiliaires de Maunoir. Et ce ne furent point des recrues qui, dans un moment d'exaltation, se laisserent séduire par la beauté de l'œuvre; ils ont tenu.

Le plus connu de tous est Nicolas de Saluden, seigneur de Trémaria, beau-père de M. de Kerisac. Sa vie, écrite par Maunoir, est demeurée manuscrite comme les autres œuvres du Père

re (1). Trémaria était né à Clédén-cap-Sizun en Cornouaille. Il fut d'abord conseiller au Parlement de Bretagne. La liste de N. S. S. du Parlement imprimée par Vatar, le mentionne comme ayant reçu sa charge de conseiller le 21 juillet 1645. Il épousa, le 3 janvier 1646, Lucrèce Simon, et en secondes noces, le 26 janvier 1651, Marguerite Duval, dame douairière de Kergoudus. Veuf une seconde fois, il songeait à épouser sa parente Marguerite de Lescoët lorsque, avant l'arrivée des dispenses sollicitées en Cour de Rome, il fut converti par Maunoir en 1655. « Depuis qu'il fut inspiré de Dieu de se faire prêtre, — raconte sa sœur Catherine de Saluden, — il ne déclara son dessein qu'au Père Maunoir, et le suivit de point en point ».

Nous avons une lettre du Père au nouveau converti qui lui demandait conseil sur l'exercice de la vie spirituelle et sur la direction à donner à sa vie. Elle lui est adressée de Quimper et porte la date du 7 octobre 1655 :

...« Je bénis la divine bonté du dessein qu'elle vous a donné et de la fin que vous vous proposez pour le reste de votre vie. Pour les moyens vous y trouverez de la difficulté. Si vous regardez le sang, *inimici hominis domestici ejus*. Si vous voulez demeurer dans la ville j'y vois bien de la difficulté... Le point est d'avoir un domicile propre pour le dessein que vous avez... Après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise du glorieux Saint Corentin, il m'est tombé un expédient que vous suggérera le P. Salleneuve (2) qui sera bientôt à Paris. Comme vous tendez à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes, étant la plus haute perfection où puisse arriver un ecclésiastique séculier, je n'ai pu trouver de meilleur moyen que celui que j'ai proposé au P. Salleneuve et auquel il donne son approbation. Dans peu de temps il se rendra à Paris et vous fera ouverture de mon

(1) Du manuscrit de 1674, il reste 39 feuillets (de 120 mots environ par page); les 14 premiers feuillets se trouvent aux Archives du Finistère, les 25 autres dans la Bibliothèque de Kerdanet à Lesneven.

(2) Le Père Salleneuve, recteur du Collège de Quimper

dessein. Je prie la divine bonté de vous dégager le cœur de tout ce qui est hors de Dieu et de sa plus grande gloire. La moindre attache aux bonnes choses mêmes où l'amour-propre ou la propre volonté se trouvent est une nuée qui arrête les rayons du soleil. Je vous prie de bien réfléchir l'importance de cette affaire : la tour que vous désirez bâtir est haute, et partant, il faut que vous vous pourvoyiez de tout ce qui est nécessaire. Je me réjouis de ce que vous vous adonnez sérieusement à l'étude de l'oraison, je désirerais que vous vinssiez en ce pays armé de ce don du ciel qui est nécessaire à un missionnaire d'une façon que vous n'avez pu encore expérimenter. Je vous prie de croire à ce que vous dira le P. Salleneuve qui vous servira d'interprète de mes sentiments. Les principes de la vie spirituelle ne suffisent si on n'a la connaissance des circonstances de ce qu'il faut faire hic et nunc. Une seule ignorée oblige à changer beaucoup. Je me recommande à vos prières » (1).

M. de Trémaria ayant vendu son carrosse et ses chevaux et confié ses deux enfants à sa sœur Marguerite de Kerazan, partit pour Paris où il choisit comme directeur spirituel un théologien connu, le P. Jean Bagot, de la maison professe de Saint-Louis; un répétiteur lui donnait chaque jour des leçons de théologie et de pastorale. Sa méthode familière d'oraison était la méditation au pied du crucifix; après un séjour de treize mois dans cette maison située rue St-Honoré, il reçut tous les ordres sacrés. Pendant dix-huit ans, à partir de son ordination jusqu'à sa mort en 1674, il missionna dans le Tréguier, les pays de Vannes et de Rennes où l'appelèrent les évêques de ces diocèses. Son zèle apostolique et celui de ses compagnons, — ils étaient six d'ordinaire, — transformèrent des paroisses entières où régnaient de mauvaises habitudes. On vit disparaître de plusieurs endroits l'ivrognerie, les chansons déshonnêtes, les danses de nuit. Il puisait ses sermons dans un seul livre : l'amour de Jésus crucifié : « Cette flamme sacrée, témoigne Maunoir, l'inondait de sueurs et tirait des lar-

(1) Vie de M. de Trémaria, ch. 11. p. 21 - 23.

mes de ceux qui l'écoutaient ». Dans son testament, qui appuie fort à propos le jugement du Père, il déclare accepter de tout son cœur en expiation des fautes de sa vie « toutes les douleurs, croix, tribulations et afflictions que Dieu lui enverrait en participation de l'esprit et de l'amour de Jésus-Christ pour les croix et les souffrances ».

QUATRIÈME PARTIE

Les Collaboratrices Mystiques
des Missions

CHAPITRE PREMIER

Marie-Amice PICARD 1599-1652

L'Eglise a toujours considéré la prière des solitaires comme une coopération féconde au travail apostolique. Le Pontife qui règne aujourd'hui glorieusement dans ses États restitués, n'a fait que rappeler une tradition qui remonte à l'Evangile, en demandant à la contemplation de venir en renfort à l'action. De cet enseignement il a fait le thème de son Encyclique *Rerum Ecclesiae* qui restera la charte de l'apostolat catholique. C'est dans cet état d'esprit que missions et missionnaires du monde entier invoquent,, pour bénir leurs travaux, Sainte Thérèse, l'orante du Carmel de Lisieux à l'égal de Saint François Xavier, le grand apôtre des Indes, Trappes et Carmels se fondent en pays de missions pour concourir à l'œuvre évangélisatrice.

Maunoir, outre ses collaborateurs d'action, la vaillante légion des hommes missionnaires, a aussi ses auxiliaires mystiques, de saintes femmes qui l'aidèrent dans les labeurs de l'apostolat tout en restant dans le plan supérieur de la haute spiritualité. Comme il était allé plus loin que son maître dans l'action en poursuivant la conversion de plus grands pécheurs, il recevra un appui plus extraordinaire à l'accomplissement de son œuvre. Dom Michel avait bien conçu et réalisé ce qu'on appelle aujourd'hui le

concours des laïques à l'apostolat hiérarchique. Ses dévoués auxiliaires, ses sœurs d'abord, puis hommes et femmes catéchistes, travaillèrent à ses côtés ou à sa suite dans les terrains remués par lui, à enseigner le mépris du monde ou à expliquer les tableaux allégoriques. Mais leur vie ne présente aucun fait étrange, du moins ne sort pas du cadre de la mystique ordinaire. Maunoir aura ses orantes et ses voyantes, ses souffrantes solitaires : celles-ci se livreront moins aux œuvres extérieures du zèle, mais davantage à la prière et à la souffrance, comme Moïse sur la montagne, pour faire descendre le secours céleste sur les militants de la plaine. Et ces « pauvres et avilis instruments », comme il les appelle, ces humbles personnes sans lettres et méprisées du monde, mais chéries de Dieu qui les fit souffrir dans leur chair, il les associera directement à ses travaux. Telles furent plus particulièrement les deux saintes âmes qui acceptèrent le rôle de victimes pour expier les désordres de leur temps, et dont il raconte lui-même l'étrange destinée.

Il avait rencontré Marie-Amice Picard à St-Pol pendant la mission qu'il y donna en 1649. Il expose dans l'« Avertissement » du manuscrit où il raconte cette vie dédiée à l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Pierre Le Neboux de la Brosse, évêque de Léon, comment il fut amené à retracer la carrière douloureuse de cette « fille du Calvaire à travers les sentiers épincés de la Croix. « Depuis longtemps, il se sentait porté à présenter au successeur du glorieux Saint Pol, premier évêque de Léon, « un trésor caché et précieux, un fruit de son jardin, une fleur de son parterre, une brebis de son bercail », à publier le recueil des vertus d'une simple villageoise que « le monde chargea de mépris et de calomnie ». Elle fut persécutée par le peuple de la ville et des environs de St-Pol, par des person-

nes de qualité et même par des gens d'Eglise. Fort heureusement plusieurs chanoines zélés et instruits de la cathédrale de Léon, « ayant découvert quelque échantillon des grâces et des vertus que Dieu lui avait départies, l'encouragèrent à tenir bon au service de Dieu au fort de ses plus grandes traverses ». Dans la suite Robert Cupif, successeur de René de Rieux sur le siège de Léon, informé du cas extraordinaire de cette fille des champs, pria Messire Yves de Poulpry, sieur de Trébodennic, archidiacre de Léon « d'avoir soin de cette fille de la Croix et fit faire le procès-verbal de sa vie depuis l'âge de sept ans jusqu'alors (1640) qui était la quarantième année. Il demanda à ce chanoine de continuer ses soins envers la bonne âme qu'il avait logée au milieu de ses épreuves : il le chargea de la diriger et d'écrire tous les jours les choses les plus remarquables qui lui arriveraient et de lui en rendre compte ». Ce sont ces procès-verbaux que Maunoir utilisa pour la rédaction de cette vie, mais sans aucun dessein d'impression ou de publication. Il le déclare très nettement : « La conduite de Dieu à l'égard des âmes a qui il fait part de ses communications les plus intimes et de ses mystères cachés n'est comprise que de peu de personnes, Sacramentum Regis abscondere bonum est ». C'est pourquoi cette rédaction a le caractère d'un écrit confidentiel (1).

(1) Le texte utilisé ici est celui que M. Daniel-Louis Miorcec de Kerdanet copia en 1837 sur le manuscrit Corbel. — Paul Hercule Corbel, bachelier en théologie, recteur de Ploumoguier en 1706, aumônier de l'Hôpital de St-Pol en 1728 et chapelain de la Confrérie des Trépassés, grand promoteur du Léon, eut l'original entre les mains. Quand il en prit copie, l'original qui avait appartenu à M. Abrahamet, chanoine, grand vicaire, archidiacre et officiel de Léon, était la propriété de M. de Kermenguy Caroff, avocat au Parlement, demeurant à St-Pol. La copie de M. de Kerdanet contient 253 pages; elle se trouve dans la bibliothèque de la famille à Lesneven.

Marie-Amice naquit à Guiclan au diocèse de Léon le 2 février 1599 et fut baptisée le même jour en l'église paroissiale de Guimiliau, plus proche de la métairie de Kergam où habitaient ses parents. Elle était la dernière enfant d'une nombreuse famille. Son père Jean Picard, et sa mère Agathe Mallégol, étaient de bons chrétiens et de modestes cultivateurs. Lorsque les premiers rayons de la raison commencèrent à briller dans son âme, elle ressentit une grande dévotion à la Sainte Vierge et à Saint Jean l'Évangéliste. Depuis qu'elle avait vu un calvaire avec Notre-Dame d'un côté et Saint Jean de l'autre, elle s'était sentie vivement attirée vers ces saints personnages; elle cherchait dans les églises les tableaux où ils étaient représentés; elle avait leur image à côté de son crucifix. Quand elle éprouvait quelque contrariété, elle avait recours à ces deux asiles de son cœur, leur faisait ses doléances, plaintes ou requêtes avec grande confiance et n'en sortait jamais sans une consolation très sensible. Son plus vif désir était d'entendre les prédications et la lecture des vies des Saints, surtout la vie des Vierges et des Martyrs. Étrangère aux lettres, elle qui ne savait ni A, ni B, elle retenait les sermons et sa prodigieuse mémoire lui permettait de les réciter d'un bout à l'autre. Elle avait à peine 7 ans, lorsqu'un jour, au sortir d'un de ces sermons, elle fut transportée d'une telle flamme céleste qu'elle demanda à Dieu de tout son cœur la grâce d'endurer les souffrances des martyrs et de rester vierge. Pour garder sa chasteté, elle fuyait comme la peste les filles qui dansaient aux pardons et aux assemblées de jour et de nuit.

A treize ans elle perdit son père qui mourut d'une maladie de langueur. Jusqu'à l'âge de trente-quatre ans, elle demeura avec sa mère, l'aidant de son travail. Guiclan était un pays de

tisserands; elle apprit à coudre et à pousser la navette. Pour ne pas quitter sa mère, elle refusa des offres de mariage que lui firent des jeunes gens de familles très aisées. Elle allait pour gagner les pardons et les indulgences, « souventes fois l'année se confesser et communier aux lieux où elle savait que les trésors de l'Eglise étaient ouverts ». Son biographe cite ces centres de pèlerinage : Notre-Dame du Folgoat, Notre-Dame de Lambader, St François-de-Cuburien, St Jean-du-Doigt, Ste Anne-d'Auray. Un jour, à St Anne-d'Auray, elle rencontra le P. Quintin qui lui donna une croix à laquelle il lui demanda de tenir: ce qu'elle fit, car elle ne s'en sépara plus jamais.

Elle arriva à St-Pol, au mois de décembre 1635, sous la protection de M. Guillerm son recteur, docteur en théologie de la Faculté de Paris, qui venait d'être nommé au Chapitre de Léon. Elle voyagea dans la litière d'une demoiselle de Coatelez. La ville, dans ses abords, vue de la route de Morlaix, apparaissait à peu de détails près telle qu'elle est représentée sur une toile de l'époque qui orne aujourd'hui encore le rétable du Rosaire dans la cathédrale, située sur le plateau uni et en pente qui descend vers la mer par les bois de Kerrom, de Kersaliou, le Champ de la Rive et Pempoul. Des points blancs ou gris font tache dans la verdure : ce sont des maisons accrochées aux flancs du coteau. Des clochers surmontent de nombreuses églises et chapelles, et dominant les autres, les deux flèches de la cathédrale élevées sur leurs tours à dentelles et l'incomparable flèche du Kreisker.

On entrait dans la cité par la porte St-Guillaume; deux piliers marquent encore son emplacement. C'est devant cette porte que les évêques, le jour de leur première entrée solennelle, étaient reçus par la Communauté de Ville en corps et juraient de conserver bourgeois, manants et habi-

tants en leurs franchises, libertés et immunités anciennes.

St-Pol était alors un centre de puissantes corporations, une pépinière d'artistes, la terre d'élection de la noblesse, mais avant tout une cité religieuse. Il n'était pas de fontaine publique qui n'eût son image de la Vierge décemment placée dans une niche (1), quasi pas de maison de gentilhomme qui n'eût sa chapelle domestique (2). Les monuments d'église étaient légion. Frère Cyrille, dans sa liste, s'en tient seulement à ceux qui sont dédiés à Notre-Dame : la cathédrale, harmonieuse synthèse de l'art ogival à tous les âges, placée sous le vocable de l'Annonciation avec une belle image de la Vierge et de l'Ange, puis Notre-Dame de Bonne-Nouvelle « où se tient le collège pour l'instruction de la jeunesse », Notre-Dame de Clarté sur la route de Roscoff, Notre-Dame du Mont-Carmel, « spacieuse, bien construite et grandement hantée », Notre-Dame de Lorette fort visitée des pèlerins, et cette belle et illustre chapelle de Notre-Dame du Kreisker « ornée de la plus exquise pyramide de la France ». Les porches abritaient des commères qui se rassemblaient là pour coudre et filer. Comme les caquets allaient leur train et tournaient parfois à la dispute, le Seigneur Evêque s'en plaint dans ses constitutions synodales et interdit ces rassemblements déplacés, de même que l'usage de vendre des marchandises dans les porches et d'y mettre le blé à sécher.

Deux communautés d'hommes étaient installées dans la ville : les Carmes depuis trois siècles, les Minimes de l'Ordre de Saint François de Paule, depuis 1622; une Communauté de fem-

(1) Cyrille Le Pennec.

(2) D'après l'Histoire de l'Evêché de St-Pol, écrite vers 1640. Bibl. Nat. ms. Fond fr. 11.551.

mes, les Ursulines de l'Observance de Bordeaux arrivées seulement en 1629, mais chargées presque aussitôt de « l'instruction et apprentissage » de la jeunesse féminine. Elles résidaient encore dans leur maison prébendale, attendant un lieu commode pour leur établissement. Pour les aider à construire leur couvent, Messieurs de la Communauté de Ville leur octroyaient annuellement 800 livres, résultat du sou prélevé sur chaque pot de vin consommé dans l'enceinte de la cité jusqu'au quartier de la Madeleine.

Le chapitre cathédral comprenait le grand chantre, les trois archidiares, le trésorier, quinze prébendés : parmi ces derniers, le théologal devant lequel les *cloarek* venaient passer leurs examens pour les Ordres, et le scolastique qui dirigeait l'enseignement au Collège de Léon.

Les chanoines récitaient l'office au chœur. Les enfants qui assuraient le service du chant étaient pensionnaires de la psalette où ils étudiaient l'écriture, la grammaire et la musique; ils venaient à la cathédrale coiffés de la barrette et vêtus de la robe rouge qui étaient leur livrée ordinaire et qu'ils ne devaient même pas quitter en promenade; ils revêtaient l'aube et le cordon pour l'assistance à l'office canonial et aux diverses cérémonies comme la messe quotidienne des enfants à sept heures, pendant laquelle ils exécutaient les chants liturgiques.

L'église cathédrale administrait les sacrements aux sept paroisses qui composaient le Minihy-St-Paul : Notre-Dame de Cahel, Saint-Jean le Crucifix de la Ville, Toussaint, Saint-Pierre, Trégonderm et le Crucifix des Champs. Outre les sept vicariats, il y avait, lisons-nous dans l'*Histoire de l'Evêché de Saint-Pol* « de fort belles chapellenies en la dite église (laquelle) est toute remplie de tombeaux, chapelles particulières, vitres, plus qu'aucune autre que l'on puisse

voir ». C'était en la cathédrale que le peuple des dites sept paroisses devait ouïr le service divin et accomplir le devoir pascal. La grand'messe était dite par un des sept vicaires délégués du chapitre pour faire les fonctions *in divinis*. Les quartiers de Roscoff et de Santec érigés en succursales, l'un par ordonnance de Rolland de Neufville, l'autre par ordonnance de René de Rieux, avaient leur église propre. Il n'en restait pas moins sept paroisses dépendant de la cathédrale, car la trêve de Santec n'était qu'une partie du vicariat de St-Pierre, et Roscoff une partie du vicariat de Toussaint.

Le palais épiscopal était attenant à la cathédrale; mais en l'an de salut 1640, une affaire politique tenait René de Rieux éloigné de son diocèse. Il s'était compromis dans la cabale menée par Marie de Médicis contre Richelieu en prêtant son carrosse à la reine mère pour lui permettre de s'enfuir en Flandre après la journée des Dupes, et lui-même était sorti du royaume sans le congé du roi. D'où fureur de Louis XIII qui s'était amèrement plaint au Pape de cette conduite. Urbain VIII avait alors nommé une commission composée de l'archevêque d'Arles, des évêques de Boulogne, Saint-Flour et Saint-Malo, laquelle par sentence canonique, avait dépossédé M. de Rieux de son évêché.

C'est pourquoi le siège était vacant quand Marie-Amice arriva à St-Pol. Elle prit logement en ville chez une pieuse et charitable veuve. A partir de ce temps jusqu'à sa mort, soit l'espace de dix-sept années, « sa vie, dit Maunoir, fut une toile tissée d'actes héroïques ». Elle souffrit des peines extrêmes, recevant les plaies du Sauveur et des Saints Martyrs les veilles de leurs fêtes comme si des bourreaux invisibles les lui imprimaient dans son corps; « c'est merveille que Dieu lui ait conservé la vie plus de deux mille

fois » au milieu des tourments, sans sommeil et sans autre aliment pendant sept ans que l'hostie de la Communion « de deux jours l'un ». Comme elle était devenue bien vite un sujet de curiosité, Messieurs du Chapitre la mirent chez les religieuses Ursulines, mais bientôt ils jugèrent à propos d'ôter à ces dernières la vue de tant de choses merveilleuses et ils la logèrent dans une maison particulière. Là de pieuses personnes venaient la visiter et la consoler dans ses peines. Une dame de Kersauson, très renommée par sa vertu, lui tenait souvent compagnie; une demoiselle Léon demeura avec elle des mois entiers pour la soulager dans ses tourments presque continuels. Mais comme ces personnes charitables devaient parfois s'absenter, on mit à son service une jeune fille, Gabrielle Hallégoët. Amice remarqua bien vite sa légèreté et lui fit des remontrances. La jeune servante se mit alors à répandre toutes sortes de bruits calomnieux, prétendant que sa maîtresse mangeait et buvait en cachette, l'accusant de sorcellerie, jetant la suspicion sur sa moralité. Le clergé se divisa. Des ecclésiastiques de grande vertu prirent nettement la défense d'Amice, mais plusieurs l'abandonnèrent, entre autres, M. Guillerm, qui était son directeur; il refusa désormais de la confesser et l'expulsa de la chambre qu'il avait louée pour elle. Mais un autre chanoine, M. de Trébodennic, lui procura un logement et lui fournit, pour le reste de sa vie, ce qui était nécessaire à son entretien.

C'était dans l'année 1640; le 15 janvier, Urbain VIII avait confié l'évêché de Léon à Robert Cupif, doyen de la collégiale du Folgoat et grand archidiacre de Cornouaille. A peine installé, le nouvel évêque prit comme grand vicaire en remplacement de M. Guillerm, René du Louët, l'un des protecteurs d'Amice. Mais bientôt les rapports les plus contradictoires furent faits au pré-

lat. Celui-ci ne voulut pas porter de jugement sans enquête « afin de la maintenir et assister si elle était dans le bon chemin, ou la détourner si elle était fourvoyée par malice ou par illusion ». Il fit donc faire procès-verbal et information de toute sa vie. On l'interrogea « par truchement », car elle ne savait pas le français. L'enquête fit ressortir la fausseté des accusations. L'Evêque pleinement convaincu de l'innocence d'Amice reconnut « qu'elle avait des marques d'une personne grandement chérie de Dieu puisqu'elle portait les livrées de la Passion ». Il lui donna pour directeur M. de Trébodennic et pour confesseur M. de Feunteunseur, qui avait remplacé, dans les fonctions de grand chantre, M. du Louët promu à l'évêché de Cornouaille. Il fit à Amice exprès commandement de ne parler qu'à ses directeurs, ou par leurs ordres, de ce qui lui arriverait et il chargea M. de Trébodennic de consigner le tout par écrit.

Cependant René de Rieux luttait énergiquement pour réintégrer son diocèse. Il était fort de l'appui de la masse des évêques du royaume qui désapprouvaient une condamnation inspirée par de seuls motifs politiques. C'est pourquoi il en appela au Pape et réclama d'autres juges. L'affaire traînait en longueur par suite de l'opposition de la Cour. De son côté, le successeur proclamait bien haut qu'il était canoniquement pourvu de l'Evêché et déclarait excommuniés les rebelles qui ne lui obéiraient pas. La paix était compromise; elle le fut surtout quand, à l'annonce de la révision du procès en 1646, M. de Rieux voulut faire de nouveau acte de juridiction, invitant les fidèles à se rallier à lui et à ne pas croire aux menaces d'excommunication dont son antagoniste voulait les effrayer. Enfin un arrêt de la Cour, en date du 27 novembre 1648, sanctionnant la sentence canonique de la Commission pontificale, réhabilitait le prélat desti-

tué et lui permettait de reprendre les fonctions épiscopales dans son ancien diocèse. Un vitrail placé dans l'abside de la cathédrale rappelle l'événement : il représente le prélat ramené dans sa cité par Saint Pol Aurélien. Cupif obtenait en compensation l'Evêché de Dol.

Les adversaires d'Amice profitèrent du retour de M. de Rieux pour renouveler leurs attaques contre elle. Maunoir raconte qu'il se trouvait un jour à table avec Monseigneur lorsqu'un recteur dit à l'Evêque qu'Amice était une « affronteuse »; il prétendait même que c'était le sentiment de Monsieur Le Nobletz que l'Evêque considérait comme un saint. Deux mois plus tard, Maunoir au cours d'une visite qu'il fit au vieux missionnaire au Conquet, lui demanda s'il avait jamais témoigné qu'il désapprouvât le procédé d'Amice. Dom Michel lui répondit simplement : « Comment pourrais-je condamner son procédé dans lequel je ne trouve aucun mal ? Je vous dirai que je crois que c'est une sainte âme et que Dieu veut avoir des saints de toutes les façons ».

En 1649, Maunoir missionnait à St-Pol en même temps que le P. Bauny. Amice fut affligée d'une fièvre quasi quotidienne, accompagnée d'une toux extraordinaire; « on eût dit qu'on la tenait à la gorge et qu'on l'étranglait ». Elle souffrait aussi beaucoup de ses stigmates. Ses ennemis poussaient l'Evêque à la mettre à l'inquisition et à la faire condamner. Maunoir la trouva un jour dans une grande paix d'esprit, déclarant qu'elle ne redoutait pas les interrogatoires des juges. Comme le P. Bauny réservait son appréciation sur les faits étranges qui lui étaient rapportés et se demandait quelle pouvait en être la cause, Maunoir se contenta de citer les paroles de Saint Paul : — *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae!* — et le té-

moignage de Saint Augustin qui disait que de son temps, bien des innocents étaient tourmentés du diable. Le P. Bauny, appelé à faire partie de la commission chargée de juger Amice, dit à l'Evêque : « Monseigneur, voici un jugement criminel; il faut une partie, un délateur, des témoins; il faut l'interroger, il faut la confronter avec les témoins. » Personne ne se présenta et ainsi l'affaire fut close.

Après la mort de Monseigneur de Rieux survenue soudainement en l'abbaye du Relecq le 3 mars 1652, les adversaires d'Amice cessèrent leurs attaques. C'est le stade de sa vie que Maunoir appelle la fin des persécutions extérieures. Elle continuait, en effet, à souffrir dans son corps et à soupirer après la délivrance. Le 19 décembre 1652, ses épreuves corporelles reprirent avec une violence inouïe. C'étaient les dernières; elle mourut le matin de Noël dans une grande sérénité d'esprit, assistée de M. Aminot, scolastique et de M. de Feunteunspour, munie des sacrements, réconfortée par la bénédiction de l'Evêque. Son corps était d'une maigreur extraordinaire. On remarqua alors qu'elle avait le ventre aussi plat que son dos et que ses hanches étaient extrêmement élevées.

Elle fut inhumée le jour de la Saint-Etienne à la cathédrale. Elle recevait un privilège qui était réservé à quelques rares dignitaires ecclésiastiques, aux évêques et aux personnalités de marque. Il fallut de toute évidence déférer au désir de la population. C'est entre les colonnes de la vieille basilique qu'elle avait prié, qu'elle avait souvent été ravie en extase, c'est là qu'on l'avait vue saisie d'étranges terreurs avant la communion, puis apaisée et radieuse après avoir reçu la sainte Hostie. Et là fut creusée sa tombe, près de celle de M. de Trébodennic qui venait de mourir. L'Evêque, Henry de Laval de Boisda-

phin, tous les chanoines et recteurs, tous les religieux carmes et minimes, les prêtres séculiers qui étaient à St-Pol, assistèrent à ses obsèques, ainsi qu'un nombre considérable de fidèles accourus de tous côtés. Elle repose aujourd'hui encore à la même place devant l'autel des reliques de St Pol Aurélien, et sur le carreau de granit qui recouvre ses restes, les mères exercent les premiers pas de leurs jeunes enfants.

« Cette histoire, écrivait la gazette (1) qui annonçait sa mort, et dont Maunoir prit copie, trouvera sans doute peu de créance dans l'esprit de la plupart des lecteurs s'ils ne laissent le raisonnement et ne s'abandonnent à ce principe indubitable de la théologie, que Dieu peut tout; car il est inconcevable que la faiblesse même puisse produire des actions d'une force héroïque et toute sainte ».

Martyrologe vivant, elle portait les stigmates des saints et de Notre-Seigneur. A la vigile des fêtes des saints martyrs, elle endurait leurs peines; ses tourments commençaient lorsque, à deux ou trois heures de l'après-midi, les cloches sonnaient les premières vêpres de leurs fêtes. Pendant ses tourments elle était évanouie. La veille de la Saint Jean-Baptiste il lui semblait qu'on lui tranchait la tête; à la Saint Barthélémy elle était écorchée; à la Saint Laurent elle était mise sur un gril rougi au feu; à la Saint Ignace elle voyait des lions furieux prêts à la dévorer. La veille de la Saint Martin, elle recevait un coup d'épée à la gorge, elle était fouettée avec des lanières de plomb; la veille des Quarante Martyrs, elle était jetée dans un étang glacé; le 19 janvier, les flèches de Saint Sébastien lui perçaient le côté; le 5 mai, elle ressentait les brûlu-

(1) Il s'agit de la *Gazette de France* sous le titre : Recueil des gazettes nouvelles ordinaires et extraordinaires. Relations et récits des choses venues tant en ce royaume qu'ailleurs toute l'année 1653 — Cinq pages (79 - 84) sont consacrées à Marie-Amice, *La vie et la mort d'une fille de Léon*.

res de Saint Jean l'Évangéliste. Maunoir atteste que la veille de la Saint Jean-Baptiste, il vit à son coup du sang et des cicatrices. Aux fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Sainte-Croix, elle rejetait le sang par 5 plaies. Pendant la semaine sainte elle passait par toutes les phases de la Passion : elle était menée de maison en maison, flagellée, couronnée d'épines, crucifiée; son corps était agité et tirillé avec une grande force comme si on lui disloquait les os. Ces tourments duraient jusqu'au jour de Pâques où, après avoir communiqué, elle restait plusieurs heures en extase et était délivrée de ses maux.

Ses extases étaient de durée variable : parfois deux heures, d'autres fois depuis la communion du matin jusqu'au soir, une fois une nuit entière jusqu'à huit heures du matin. Alors Dieu lui faisait voir le bonheur des saints martyrs; elle sortait de ces transports toute heureuse et encouragée. Souvent elle voyait des scènes évangéliques ou se représentait la fête du jour, ou encore « dans le sommeil mystique elle recevait de hautes communications du ciel et des lumières extraordinaires pour son salut et celui du prochain ».

De bonne heure elle avait eu l'intuition des choses spirituelles. Toute jeune encore, cette pauvre fille des champs étonnait son recteur qui était docteur en Sorbonne et qui, l'ayant interrogée pendant trois heures sur les mystères de la foi, en reçut de telles réponses qu'il pensa que l'Esprit-Saint parlait par sa bouche.

La nourriture de son âme et de son corps était l'oraison continuelle et la communion de chaque jour. Pendant trois ans, depuis février 1634 jusqu'à Pâques 1637, la seule vue des viandes la faisait tomber en défaillance : elle ne pouvait garder d'autre aliment que l'Hostie. Après six ans d'abstinence, on lui demanda de s'effor-

cer d'avaler quelque nourriture; elle le faisait quand elle le pouvait, mais elle rejetait d'ordinaire avec une grande abondance ce qu'elle avait pris.

Cette « amazone de Jésus-Christ » eut aussi ses heures de dépression; elle connut la nuit de l'âme; elle avait de violentes tentations, elle se croyait une cause de confusion et de scandale, elle voyait l'enfer ouvert sous ses pieds. Un jour elle confiait à Maunoir que, malgré le martyre qu'elle endurait, elle ne désirait pas mourir, tant elle craignait les jugements de Dieu. Mais ces épreuves crucifiantes, elle les acceptait en victime expiatoire pour les péchés du peuple, pour les désordres de certaines gens d'Eglise et pour les crimes des adeptes du sabbat.

Que pensait-on, en son temps de cette « fille du Calvaire ? » Nous avons vu les pasteurs immédiats, les évêques intervenir dans le débat : l'un prescrivant une enquête et homologuant les conclusions de la commission, l'autre ordonnant une nouvelle enquête et souscrivant aussi aux déclarations favorables du P. Bauny.

La relation de la *Gazette de France* parut le 24 janvier 1653, quatre semaines après la mort d'Amice. A propos des souffrances visibles qu'elle endurait, l'auteur ou l'informateur fait cette réflexion : « Comme elles procédaient d'une cause inconnue, aussi étaient-elles consolidées et guéries par des mains qui ne se découvraient point aux yeux des spectateurs de ces prodiges ». Parlant de ses transferts et de ses visions, il fait observer qu'elle avait de profondes extases où elle disait des choses extraordinaires « bien qu'elle ne sût ni lire ni écrire ni même parler qu'un fort mauvais français ». Et voici ce qui a trait à ses abstinences continuelles : « Elle s'éleva tellement dans la contemplation que, de-

venue alors toute spirituelle, elle n'eut plus de besoin des choses nécessaires pour le soutien de la vie, en sorte qu'il s'était fait en elle une si étrange suspension de l'activité et de la chaleur naturelle qu'elle a vécu, ainsi que portent nos mémoires, sept ans sans user d'autre aliment que celui de la Sainte Communion ». Et la conclusion : « Cette belle vie et cette aussi belle mort l'ont laissée en une estime de grande sainteté, avec laquelle ayant été solennellement enterrée dans l'église cathédrale de cette ville de Léon, elle y fut accompagnée d'une affluence incroyable de peuple, dont la plupart a voulu avoir quelque chose de ses vêtements et conserver les cordes, les pierres, les fouets et les bâtons qui ont servi d'instruments à la pieuse cruauté qu'elle exerçait sur elle ».

Le plus curieux dans le cas de Marie-Amice, c'est que son histoire se répandit de bonne heure bien au-delà des limites du Léon et de la Bretagne et même hors de France jusqu'à la Haye en Hollande. Nous le savons grâce à une correspondance récemment mise à jour (1) et où interviennent cette fois, non plus des évêques et des théologiens, mais des savants illustres : le physicien Huyghens, le Père Mersenne et Descartes. Mersenne ajoutait foi aux merveilles qu'il avait entendues au sujet de cette fille et il faisait part de sa créance à Huyghens qui, le 8 mars 1640, écrivait de la Haye à Descartes de se faire l'historiographe d'Amice « si, lui disait-il, la chose est digne de votre récit. « A quoi Descartes qui était plus sceptique répondait :

« On dit que celle-ci qui est à St-Paul de Léon en Basse-Bretagne n'a point mangé depuis cinq ans et qu'elle ressent toutes les douleurs des martyrs dont on célèbre les fêtes, de quoi on voit les marques sur elle, en sorte qu'au

(1) Correspondance de Descartes à Huyghens publiée par M. Léon Roth, Clarendon Press Oxford, 1926.

jour de St-Etienne sa chair paraît toute meurtrie de coups de pierre, au jour de St-Laurent elle semble être grillée, au jour de St-Denis on voit un cercle rouge autour de son col comme si sa tête avait été coupée et ainsi du reste. Mais le bon Père Mersenne est si curieux et si aise d'entendre quelque merveille qu'il écoute favorablement tous ceux qui lui en content ».

Voilà donc du vivant de Marie-Amice, et au plus fort de ses épreuves, trois attitudes bien tranchées au sujet de son cas. Ceci se passe treize ans avant que la Gazette n'enregistre son histoire, plus de trente ans avant que Maunoir se soit fait comme le demandait Huyghens à Descartes, l'historiographe de cette fille. Ainsi la preuve est faite que des bruits circulaient sur le compte de celle-ci, dans lesquels le P. Maunoir n'est pour rien, pas plus qu'il ne sera pour quelque chose dans la vénération dont sera l'objet son héroïne après sa mort.

Maunoir, rappelons-le, n'est qu'un écho de ce que le directeur d'Amice « Messire Yves de Poulpry, sieur de Trébodennic, archidiacre de Léon, a laissé écrit de sa main par ordre de Mgr de St-Paul de Léon ». Il croit, sur la foi de l'auteur, que les choses relatées « ont été attestées par plus de deux cents témoins oculaires et écrites le même jour qu'elles arrivaient », et il était d'autant plus incliné à admettre les faits dans leur ensemble qu'il avait été lui-même témoin à St-Pol de stigmates et extases. René du Louët nous apporte un autre témoignage précieux. Cet ancien grand chantre du Léon gouverna l'évêché de Cornouaille pendant 26 ans, de 1642 à 1668; il fut assidu au devoir de la résidence et visita souvent à pied les paroisses de son diocèse où il laissa la réputation d'un prélat humble, pieux, éclairé. Dans une pièce datée du 1^{er} août 1667 (1) et rédigée en son palais de Lanniron

(1) Insérée dans le ms de Maunoir, la Vie de Marie-Amice Picard, au chapitre 4 du Livre 4^e, intitulé : « L'estime que plusieurs remarquables personnes ont eue de la vertu d'Amice ».

près Quimper, il déclare que pendant 18 ans, d'abord comme vicaire général de Léon puis comme évêque de Cornouaille, il étudia ou fit examiner le cas de Marie-Amice. Le résultat des enquêtes fut que cette fille avait toujours fait preuve d'une grande humilité intérieure et d'une obéissance parfaite à ses directeurs. Elle parlait peu, et les rares paroles qu'elle disait marquaient la simplicité, la candeur et l'ingénuité de son âme; elle avait un don particulier pour toucher les cœurs. Elle subit de nombreuses épreuves de la part du monde et de ses ennemis invisibles, offrant ses tourments à Dieu pour la conversion des pécheurs. Pour ces motifs, il reconnaît en elle « des signes d'une vertu solide, constante et héroïque au-dessus du commun » et il renvoie pour plus de détails aux papiers écrits par défunt le sieur de Trébodennic, actuellement entre les mains du P. Julien Maunoir, « espérant que Dieu s'en servira pour son nom et pour sa plus grande gloire ».

CHAPITRE DEUXIEME

Catherine Daniélou 1619 - 1667

Cette autre « écolière du Calvaire » fut plus directement associée à l'œuvre des missions. Maunoir a écrit la vie de cette âme (1) qu'il connut pendant vingt-cinq ans et dirigea pendant treize. Il avait rencontré Catherine Daniélou pour la première fois à Quimper en 1642; et à la mort du P. Bernard, en 1654, il fut son directeur de conscience tant qu'elle vécut, jusqu'en 1667. L'histoire qu'il en raconte ne fut pas, comme la précédente une œuvre de seconde main, encore qu'il ait eu recours à quelques témoignages étrangers, surtout pour la période qu'il n'avait pas connue de la vie de son héroïne et pour certains événements qui se produisaient en son absence. Plus encore que dans l'autre biographie, les faits sont entourés d'un halo d'étrangeté, le récit baigne dans une atmosphère de mystère. Catherine joue un rôle important dans l'offensive antisatanique. Maunoir le déclare sans détour : « Dieu se servit d'elle pour la connaissance et destruction du plus grand mal du siècle.... Comme il se servit de Judith pour couper la tête

(1) dans une œuvre manuscrite en 69 chapitres. Une copie de 800 p. est conservée aux archives de l'Evêché de Quimper, une autre copie aux archives des Pères de la Compagnie de Jésus à Quimper.

te à Holopherne, dans ce siècle il s'est servi d'une simple bergère pour terrasser Satan et ses satellites ». Instrument entre les mains de Dieu, elle souffrit pour les pécheurs et fit connaître au Père « dix-sept points remarquables qu'elle reçut de la Mère de miséricorde pour la découverte et l'extermination de ce mal caché ». Déclaration qui n'admet aucune équivoque. Maunoir croit au rôle providentiel de Catherine en faveur des pécheurs, pour lesquels elle accepta les plus douloureuses épreuves, et auprès de lui-même pour le guider dans la lutte contre la Cabale.

Ce lis, qui avait crû et blanchi parmi les épines de plusieurs tribulations, mena la vie extatique « dans le sein d'une pauvreté extrême, au milieu du mépris, de fausses accusations et de calomnies ». Elle était née à Quimper de parents très modestes en 1619. Comme Marie-Amice elle avait eu pour père un homme très saint qui, avant de mourir, lui annonça des croix. Mais sa mère, qui ressentait pour elle une profonde aversion, se remaria à un homme violent, Irlandais de naissance, tailleur de son métier. Le nouveau ménage la brutalisa odieusement. Son beau-père lui fit subir de mauvais traitements à la suite desquels elle contracta une hernie dont elle souffrit toute sa vie.

Elle voulait apprendre ses prières. C'est pourquoi elle demanda à une servante du voisinage de lui faire réciter le *Pater* ; mais comme l'innocent du Folgoat dont les lèvres ne savaient murmurer qu'*Ave Maria*, elle ne réussit qu'à prononcer ces deux mots, *Pater noster*.

Son plus grand désir était de connaître Dieu, et bien qu'elle fût incapable de comprendre le français, elle courait aux sermons à la cathédrale de St-Corentin. Elle ressentait une affection très particulière pour les pauvres, leur portant même le pain sec que sa mère lui donnait; elle se

contenta pendant plusieurs années comme nourriture ordinaire de mûres sauvages en été et de vinette en hiver. A cinq ans elle demanda à Dieu la grâce de participer à la passion du Sauveur; à sept ans elle se plongeait dans l'eau glacée pour faire pénitence; quand elle s'en retournait chez elle avec ses habits mouillés, elle était battue, mais elle unissait ses souffrances à celles du Sauveur.

Elle entra, à l'âge de douze ans, au service d'une dame chez laquelle elle subit des privations qui la rendirent « maigre et dé faite comme un squelette ». Mais ses parents, ayant eu bientôt besoin d'elle, la réclamèrent et l'emmenèrent avec eux en l'évêché de Vannes, à Port-Louis, où ils se retirèrent après avoir perdu une partie de leurs biens. Malgré son désir de vivre dans la chasteté, ils la marièrent à un vieillard brutal qui la menaça de mort. Elle se réfugia auprès de ses parents; ceux-ci revenus à de meilleurs sentiments l'accueillirent chez eux, mais ils s'en allèrent bientôt après habiter Nantes où ils moururent. Catherine retourna à Quimper et prit du service chez des bourgeois.

L'année de la terrible épidémie qui désola Quimper, elle se cacha dans le bois de St-Herbaut. A son retour, elle fut logée et nourrie chez un gentilhomme, M. de Kermeno; elle contribua à la conversion de son hôte et, sur ses conseils, les deux plus jeunes filles de ce seigneur entrèrent au Couvent de la Charité.

Quand elle sortit de chez M. de Kermeno en 1645, elle habita pendant deux ans, chez un honnête menuisier nommé Poupon; puis pendant huit ans, elle loua la maison d'un apothicaire, M. Lambert, pour y prendre des écoliers, les uns en pension, les autres en chambre. Plusieurs de ces pupilles devinrent plus tard d'excellents religieux et des prêtres exemplaires.

En 1654, ses infirmités la condamnèrent au repos. Elle cessa de loger des pensionnaires et se retira à Douarnenez où des personnes charitables qui l'estimaient fort la reçurent.

Elle vécut ainsi pendant treize ans, filant sa quenouille et gardant les oies. Six mois avant sa mort, elle se rendit en pèlerinage à la chapelle de Saint-Elouan en Saint-Guen-de-Mur. Le recteur de cette paroisse, M. Galerne, qui avait été l'un de ses pensionnaires à Quimper, l'hospitalisa pendant trois mois dans son presbytère. Elle mourut le 4 novembre 1667 dans des sentiments dignes de sa vie.

Tels sont les détails extérieurs de sa biographie. Si nous essayons de pénétrer dans l'intime de sa vie mystique, nous nous trouvons en présence de ce fait indéniable : elle fut, si l'on peut dire, une privilégiée de la souffrance. Maunoir résume ainsi son sentiment. « Toute sa vie sa récompense avait été la monnaie du ciel qui est la croix ».

« Sa vie a été une toile tissée de croix et d'épreuves de toutes sortes... Dès l'âge de sept ans, elle était rompue; elle avait des maux de tête violents principalement le vendredi; souvent elle brûlait comme si elle eût été en feu... elle ne dormait quasi point... Chaque nuit elle était tourmentée du mal de pierre qui lui causait des douleurs inexplicables... Elle était quelquefois si abattue de maladie qu'elle était obligée de s'appuyer contre les murailles des maisons et de l'église... La veille des grandes fêtes, elle participait aux tourments des martyrs par des tourments qui avaient des rapports aux leurs ».

Elle aussi, elle éprouva des souffrances stigmatiques, surtout les vendredis et au temps de la Passion; elle était souffletée par une main invisible; elle recevait la couronne d'épines; on pouvait voir sur sa tête du sang en forme de couronne et sur ses mains des traces de clous.

A ces blessures mystérieuses s'ajoutaient des

peines intérieures continuelles : du mépris, des accusations calomnieuses. Elle était un objet de dérision; on l'appelait « l'affronteuse, l'hypocrite, la sainte du P. Bernard et du P. Maunoir ». Elle était violemment tentée : elle disait une fois qu'elle eût préféré être vingt ans malade sur son lit que de subir les combats intérieurs qu'elle eut à soutenir pendant une nuit. Elle était en proie à des mélancolies étranges qui allaient jusqu'à la tentation du suicide, mais qu'elle désavouait quand elle revenait à elle. Son directeur y voit la rançon de ses transports surnaturels, le tribut payé à la fragilité humaine. Les instruments sur lesquels la grâce de Dieu travaille présentent des imperfections : « Ce n'est pas mon intention, dit Maunoir, de condamner ou d'exempter de blâme son procédé en ces tentations; peut-être n'avait-elle pas une liberté tout entière. Le soleil, pour être beau, ne laisse pas de souffrir quelquefois quelque éclipse ».

Ces souffrances « ont été le sujet des extases et transports de son âme et des saintes conférences qu'elle a eues avec les bienheureux esprits et avec les habitants de la Sainte Jérusalem ».

Maunoir décrit ces extases « en témoin oculaire ». Un jour le corps de la voyante sembla brûler d'un feu invisible; son visage devint rouge; « c'était chose pitoyable de voir ses larmes, d'entendre ses cris; parfois une liqueur descendait dans sa gorge et répandait au dehors une odeur très suave ». Feu intérieur, cris, gémissements et larmes, parfums mystiques qui s'échappent du corps : on trouve chez elle les phénomènes que l'on rencontre ordinairement chez les extatiques.

Dans ces états mystiques tantôt elle percevait des sons, tantôt elle voyait des apparitions; elle entretenait de pieux colloques avec des personnages du ciel, Notre-Seigneur et la Vierge,

Saint Corentin, Saint Julien l'Hospitalier, Saint Ignace, Saint François Xavier, Michel Le Nobletz, les Pères Bernard et Rigoleuc. Ces saints personnages interviennent, soit pour lui faire des révélations touchant les missions, soit pour la consoler dans ses peines, soit pour l'arracher des griffes du démon qui l'attaquait en prenant les traits d'un gentilhomme, d'un cavalier ou d'un écolier.

On ne saurait celer que ses luttes avec le démon portent le cachet de la singularité, quand, par exemple, ce dernier la frappe d'un grand coup au milieu du dos, la renverse à terre, la traîne, la jette au milieu d'un étang profond d'une demi-pique, enfonce sur elle une grosse pierre et qu'elle, après être restée deux heures en cet état, voit Saint Corentin descendre de son socle de pierre ou de son vitrail de couleur pour la retirer de l'eau. Maunoir signale plusieurs faits étranges du même genre, visions ou communications de la voyante, ce qui ne l'empêche pas d'avoir pris au sérieux les états de Catherine, du moins dans l'ensemble (1), parce qu'il était témoin de ses plaies stigmatiques et de ses ravissements, parce qu'il tenait ferme pour sa haute vertu. Et c'est pourquoi il confia à cette humble personne des champs l'objet de ses préoccupations et il ajouta foi aux révélations qu'elle lui faisait concernant ces préoccupations.

Il est à remarquer que tout dans les extases de la voyante gravite autour des missions. Le collège et la chapelle des Jésuites à Quimper sont des centres de visions et d'apparitions. Elle

(1) Car il fait parfois des réserves. De même qu'il rapporte d'Amice que celle-ci se demandait si ses visions n'étaient pas quelquefois des illusions, de même il rapporte de Catherine que ses tourments n'étaient pas toujours imaginaires. Preuve qu'il croit chez elle à une part d'imagination personnelle.

suit Maunoir en esprit dans ses courses apostoliques à Ouessant, à Bréhat et jusque dans le diocèse de Dol. C'est évidemment que le Père la mettait au courant de son itinéraire, qu'il lui parlait de ses projets, de ses travaux, de ses résultats. Les cantiques français et bretons qu'elle récite dans l'extase sont les cantiques composés, par le Père, les personnages qui lui apparaissent sont les saints ou les bonnes âmes pour lesquelles le Père a une dévotion particulière : son patron, Saint Julien l'Hospitalier; le patron de la Cornouaille, Saint Corentin; les saints et les pieux personnages de la Compagnie de Jésus; son maître Dom Michel, son ancien compagnon le Père Bernard.

A-t-elle subi d'autres influences que celles de ses pères spirituels ? Oui, il est question de M. Hamon promoteur, qui lui lisait la vie des Saints. L'histoire de Loudun parvint à sa connaissance, à elle qui ne savait pas lire. De pieuses personnes lui donnaient des images; elle avait dans sa chambre tout le tableau de la Passion.

Quand elle visitait la cathédrale, elle avait les regards attirés par les vitraux, les statues. Dans ses extases les personnages lui apparaissent sous la forme où elle les avait vus représentés. Nous en avons la preuve dans les appellations familières par lesquelles elle désigne les apparitions. Elle ne dit pas qu'elle a vu l'Enfant Jésus, la Sainte Vierge, Saint Joseph, Sainte Madeleine; elle emploie toute une litanie naïve : Mon Petit Maître, la Dame Vénérable, le Prêtre sans collet, la Pénitente échevelée, pour signifier l'Enfant Jésus, la Sainte Vierge, Saint Joseph, la Madeleine. De même Saint Ignace, c'est le Jésuite au grand front et Dom Michel, l'ancien prêtre de Douarnenez. le petit prêtre de Ploaré, ainsi dénommés d'après les images qu'elle avait eues sous les yeux. Elle raconte avec candeur qu'elle

a vu un homme vêtu de peau de bête, comme on dépeint Saint Jean-Baptiste, un homme habillé comme Saint Corentin. Elle se meut sans le moindre étonnement dans la région du surnaturel. Maunoir nous en donne très explicitement son avis : « Jamais elle ne vit dans sa conduite aucun don surnaturel non plus que Tobie et les témoins d'Emmaüs, le premier en la compagnie de l'Ange, les seconds en la compagnie de Notre-Seigneur »; elle s'imaginait que ces apparitions étaient des personnes charitables qui vivaient sur la terre; quand les démons l'attaquaient elle croyait que c'étaient de méchantes gens en chair et en os (1). Et Maunoir ne la détrompe pas, car il voyait dans ses états une forme de vie qui la sanctifiait. Voilà donc quelque chose dont le Père n'est pas dupe, la simplicité de Catherine, et pourtant il consigne scrupuleusement ses dires.

Il se produit aussi que l'activité mentale de la voyante transpose les données reçues, telles les transpositions qu'elle fait de récits de la Vie des Saints : ainsi le chien qui vient la visiter au milieu de ses infirmités et lui apporte des aliments, les poussins qu'elle ramène à la vie, rappellent l'histoire du chien de Saint Roch et celle de l'oie qui fut ressuscitée par Saint Guénolé.

Ses préoccupations vont surtout à ce qui touche les missions et les missionnaires : elle voit Sainte Geneviève apparaître au roi de France dans le palais du Louvre pour lui demander de protéger les missions. Parfois la vision s'auréole

(1) N'est-ce pas que la vision, comme le fait observer Huysmans, outre qu'elle s'adresse surtout aux simples qui continuent en quelque sorte le métier primitif, la fonction biblique des patriarches, l'humble office des bergers de Bethléem, respecte autant que possible le tempérament, la complexion de l'être qui en est favorisé, s'incarne sous la seule forme matérielle qu'il puisse comprendre ?

de merveilleux : c'est le poisson violet qui, dans la fontaine de Saint Corentin, incline la tête devant l'image du Saint et ouvre les œufs sous le charme de la voix du P. Bernard qui chante des cantiques; c'est la forêt magnifique où la voyante aperçoit les convertis des missions, extasiés, à genoux devant les portes d'un beau château qui vont s'ouvrir pour les recevoir sur la prière du P. Bernard. Par contre, ceux qui n'ont pas répondu à la grâce de la mission sont plongés dans un lieu souterrain de feu et de soufre.

Nous retrouvons au fond des infernaux palus toute la galerie des coupables vilipendés par Le Nobletz dans ses Avertissements et par Maunoir dans ses cantiques : les hommes et les femmes qui ont vécu dans le mariage sans la crainte et l'amour de Dieu, les parents qui ont négligé d'envoyer leurs enfants au catéchisme; les veuves qui, au lieu de pleurer leurs maris et de prier pour eux, ont aimé les beaux habits, la bonne chère, les cartes et les danses; les dames et les demoiselles qui ont étalé leur nudité, leur vanité scandaleuse; les gentilshommes qui ont pressuré les pauvres laboureurs; les chirurgiens qui ont entretenu les plaies pour grossir leurs gains; les marchands qui ont usé de faux poids, de fausses mesures, de fausses monnaies; les Messieurs en bonnets carrés et en robes longues, juges, avocats, huissiers, procureurs, sergents qui ont fait préjudice aux pauvres, aux veuves, aux orphelins et faveur aux riches, aux nobles et à leurs amis; les prêtres et les religieux qui ont négligé d'instruire le peuple, qui ont été « superbes, gourmands, propriétaires ». Tous ces damnés sont rougis par les flammes « comme un fer sortant de la fournaise ».

Mais hâtons-nous de quitter cet antre de démons et suivons Catherine au Purgatoire. Des âmes viennent la remercier parce que ses prières

et les missions les ont arrêtées au bord de l'abîme; d'autres lui demandent des messes pour hâter leur délivrance. Le cierge vert indique que l'âme n'a pas encore achevé sa purification; le cierge blanc que l'expiation est complète. Une fois elle aperçoit un char tapissé de blanc, entouré de cierges allumés, précédé de longues théories de personnes qui s'avancent, les mains jointes, prêtes à sortir de leur prison temporaire. Une autre fois elle voit un beau cierge tournant dans un mouvement continu d'ascension et portant en lettres d'or le nom de Jésus. La nuit suivante une femme tout en blanc se présente à elle dans un songe, avec une rose dans la main et une croix magnifique sur la poitrine. C'était la mère vénérable de Maunoir qui la venait saluer avant d'entrer en Paradis et lui faisait savoir que le cierge de la veille était son âme qui sortait du Purgatoire.

Le Paradis qu'elle voit, elle l'appelle « une grande maison de noblesse »; c'est le domaine enchanté aux murailles d'or et pierres précieuses. Et tout à coup ces murailles s'entrouvrent et laissent entrevoir des abîmes de gloire et de beauté : des rivières qui roulent un sable d'or fin, des bois aux merveilleux feuillages qui abritent des oiseaux dont les voix sont « inconcevables »; au sein de ces délices, un palais lumineux où dans « un chœur sans bornes », aux pieds du Sauveur et de la Reine du Ciel, trônent les bienheureux Saint Joseph, Saint Joachim, Sainte Anne, puis Saint Jean-Baptiste, les Apôtres, Saint Michel, Saint Corentin, le bienheureux Michel Le Nobletz, tous ses saints familiers. Son âme emparadisée s'abîmait dans « cette fontaine de beauté, cet Océan de tout bien », lorsque Dieu lui dit de retourner sur la terre et d'y souffrir pour le succès des missions et le salut des âmes « qui font hommage au diable dans les assemblées des impies ».

Maunoir n'est pas le seul écho des vertus de Catherine (1). Dom Michel auquel on avait demandé son sentiment sur cette fille avait déclaré que c'était « un vase d'or couvert de paille » et que « une âme qui aime l'humilité ne peut être trompée » (2). Un autre témoignage important en sa faveur, c'est celui qui, au jour de ses funérailles, fut consigné dans le registre d'état-civil de la paroisse de St-Guen-de-Mur en la forme qui suit :

« Honorable femme Catherine Daniélou, native de la ville de Quimper-Corentin, âgée d'environ quarante-huit ans, ayant demeuré en cette trêve depuis la mi-mai dernier, était venue en pèlerinage à St-Elouan. Ayant ainsi agonisé durant un mois entier, comblée de peines, pleine de grâces et de mérites, mourut le vendredi soir environ neuf ou dix heures, avec toutes les marques de piété possible, le quatrième jour de novembre 1667, dans l'octave de la Toussaint et des Trépassés auxquels elle avait une grande dévotion, y fut enterrée dans cette église tréviale de Saint-Guen et mise à côté droit de l'autel de la chapelle des Trépassés, assistée de vingt-huit prêtres et très grand concours du peuple de diverses paroisses. Il est vrai que ç'a toujours été un miracle de patience comme Job, miracle de pénitence, un cœur tout d'or de charité envers Dieu et ses créatures, et vraie fille de la Croix du Sauveur, sœur de la pauvreté, humilité, miséricorde et de toutes les vertus qu'on puisse désirer dans une âme. Ç'a été un théâtre de

(1) M. Perrot, recteur de St-Guen, cite dans la Préface de son *Histoire de Catherine Daniélou* (Vol. de 200 pages, édit. Prudhomme, St-Brieuc, 1913) les informations prises par quatre évêques : « Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, voulut bien écouter et conseiller Catherine Daniélou, René du Louët (qui lui donna les P. Bernard et Maunoir pour la diriger) l'examina attentivement et se fit rendre compte de sa conduite, François de Visdelou eut connaissance de toutes ces merveilles, François de Coëtlogon nomma une commission pour s'occuper d'elle ».

(2) Cité par Maunoir dans la Préface de la Vie de Catherine.

la miséricorde de Dieu et de ses bontés, et aussi une victime exposée aux rigueurs de sa justice pour les pécheurs; ç'a été le mépris des hommes et l'aimée de Dieu; ç'a été un objet de rage de l'enfer et des caresses du paradis » (1).

(1) Maunoir déclare dans la Préface de son Journal latin que des miracles, reconnus par l'évêque de Cornouaille, se produisirent au tombeau de Catherine où accouraient les foules : « Hoc anno (1672) quo haec scribo... sepulcrum ejus gloriosum (est) et frequentia populorum et miraculorum gratia quae jussu R.R. Domini nostri Francisci de Coetlogon discussa, vera esse declarantur ».

Avant de formuler un jugement d'ensemble sur les personnes et sur les faits, je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à M. Massignon, professeur au Collège de France, qui a bien voulu lire mon manuscrit et me faire des observations utiles touchant les états mystiques, et très spécialement à M. l'abbé Bozec, vicaire à Logonna-Daoulas, qui m'a fourni de très précieuses indications sur cette partie de mon travail.

CHAPITRE TROISIEME

Un essai d'appréciation de ce qui précède

L'auteur du *Précis de Théologie ascétique et mystique* (1) note comme suit la différence entre les révélations privées et publiques :

« La révélation divine en général est la manifestation surnaturelle faite par Dieu d'une vérité cachée. Lorsque cette manifestation se fait pour le bien de l'Eglise tout entière, c'est une révélation publique; lorsqu'elle se fait pour l'utilité particulière de ceux qui en sont favorisés, on l'appelle révélation privée ».

Il ajoute que ces révélations, dont on trouve de nombreux exemples dans l'Ecriture et dans la vie des saints, ne font pas partie de l'objet de la foi catholique, qui s'appuie uniquement sur le dépôt contenu dans l'Ecriture et la tradition et confié à l'Eglise. Elles ne s'imposent pas à la foi des fidèles : l'assentiment qu'on y donne n'est pas un acte de foi catholique, mais un acte de foi humaine fondé sur la probabilité de ces révélations.

Cependant plusieurs théologiens prétendent que les personnes elles-mêmes à qui ces révélations sont faites et celles à qui Dieu fait signifier ses volontés, peuvent y croire d'une foi véritable, pourvu qu'elles aient des preuves certaines de leur authenticité.

(1) Tanquerey, *Précis...* p. 933.

Comment faire la discrimination entre ces preuves ? Là gît le point délicat. Non seulement, il faut que la vision soit conforme à la foi et aux bonnes mœurs, que le voyant pratique les vertus de base : humilité, obéissance, patience; qu'il ne présente pas à Dieu des requêtes impossibles à réaliser; il faut, de surcroît, qu'il fasse connaître ces révélations à un sage directeur. Et de la part de celui-ci, que de qualités exigées pour qu'il sache discerner la vérité !

Il est souvent difficile de délimiter la frontière du naturel et du surnaturel. S'il existe chez certains voyants remplissant les conditions précitées des phénomènes dépassant les données habituelles de la nature et de la science, il en est d'autres analogues à certaines manifestations physiologiques et à des états psychiques connus. Dans leur cas on peut distinguer trois directions mentales : ce qui est, chez ces personnes, connaissance provenant de leur expérience, ce qui est construction pure émanant de leur propre activité, ce qui traduit les impressions dues à l'influence d'autres êtres. Autant de directions dont nous trouvons des exemples dans les visions des deux coopératrices mystiques de l'œuvre missionnaire de Maunoir et de ses compagnons.

En elles nous constatons les vertus fondamentales signalées plus haut, la confiance absolue en leurs directeurs, un lot d'épreuves supportées par un motif supérieur, à savoir la conversion de grands pécheurs. Et pourtant les phénomènes qu'elles éprouvent ne rentrent pas toujours dans la logique surnaturelle, en raison du caractère d'étrangeté qu'ils présentent parfois et que Maunoir lui-même est le premier à reconnaître.

Si le Père, absorbé comme il l'était par l'action, a pris la peine de consacrer un millier de pages manuscrites au récit des états mystiques de Marie-Amice et de Catherine, ce n'est pas par

pur dilettantisme ni par simple curiosité spirituelle, mais à cause du rôle important qu'il attribuait à ces deux âmes dans le plan providentiel de la régénération du pays.

Il fait observer que les deux carrières offrent des points d'analogie : « Encore que ces deux filles ne se soient jamais rencontrées en ce monde, Dieu les conduisit du même esprit. Cette uniformité de vie, de combats et d'assistances divines est remarquable ». Analogies, en effet, dans les événements extérieurs de leur vie comme dans le fond intime de leur mystique. Toutes deux sont de condition bien humble; elles sont ignorantes, ne sachant ni lire ni écrire et ne connaissant pas le français; elles perdent leurs pères de bonne heure et ceux-ci en mourant leur prédisent des croix; de semblables blessures meurtrissantes viennent visiter leur corps et leur âme; d'identiques faveurs divines viennent les reconforter; elles sont un sujet de scandale pour plusieurs comme un sujet d'édification pour un grand nombre.

N'oublions pas qu'elles avaient déjà une longue expérience mystique lorsque Maunoir les connut. Marie-Amice avait trente-six ans quand le Père la rencontra à St-Pol, Catherine en avait trente-cinq quand elle lui confia la direction de sa conscience. A ces points communs s'arrête la comparaison. Le contraste, comme le parallèle, devra s'appuyer sur les faits extérieurs des deux carrières et sur la vie intime des deux âmes.

L'examen de leur vie extérieure fait ressortir certaines différences. Marie-Amice fut toujours bien traité par les siens. Elle a travaillé de ses doigts au tissage du lin tant qu'elle a vécu à Guiclan, mais une fois à St-Pol, elle est exempte de tout travail, mise en serre chaude, soignée comme une plante rare, dans un milieu théologique et intellectuel. Messieurs du Chapitre la logent dans une maison prébendale, met-

tent une servante à sa disposition. Ses communions, ses extases, ses stigmates sont l'objet des commentaires de toute une ville. Son histoire se répand, atteint une grande publicité en France et à l'étranger; elle intéresse à son cas un Descartes, un Père Mersenne et un illustre physicien hollandais. Elle a des obsèques triomphales dans une cité où la vie religieuse est intense; on l'inhume dans la cathédrale comme les personnalités de marque, et depuis son tombeau est resté glorieux.

Catherine, au contraire, passe dans son milieu pour une pauvre personne ordinaire et naïve. Elle mène une vie dépouillée de toute affection naturelle; sa mère ne l'aime pas; son beau-père lui fait subir les plus odieux traitements; elle est mariée de force à un vieillard brutal; pour gagner son existence, elle travaille dans les conditions les plus misérables; ses maîtresses la chassent. A un stade de sa vie, elle exerce une action directe autour d'elle : comme maîtresse de pension elle oriente les vocations; déjà comme simple servante elle avait décidé des jeunes filles à entrer au couvent. A la fin, elle se livre à un travail plus recueilli; elle est fileuse, gardeuse d'oies, occupations qui s'allient fort bien avec la contemplation. Humainement parlant, c'est une pauvre d'esprit; en matière religieuse ses connaissances sont extrêmement réduites. Aussi elle sera incapable de critiquer ses révélations; elle sera un excellent agent de réception et un fidèle organe de transmission. Sa vie extérieure la préparait donc admirablement à son rôle de victime et de voyante.

Sa vie intérieure est centralisée autour de Jésus-Christ et commandée par ce mystère. Sa participation aux souffrances du Sauveur et des Saints, sa préoccupation du salut des pécheurs lui composent une âme triste. Quatre désirs furent les facettes de son martyre, ou selon l'ex-

pression de Maunoir « comme les piliers de sa vie » : endurer des peines pour l'amour du Sauveur en croix; souffrir les tourments des martyrs; compatir aux peines des âmes du Purgatoire; expier pour la conversion des pécheurs, spécialement pour ceux qui étaient engagés dans les liens du démon. Ces deux derniers modes de souffrance lui furent plus particuliers qu'à Marie-Amice. Chez celle-ci, au surplus, aucune révélation dont le terme soit d'amener un missionnaire à agir directement. Inspirée par celui qu'elle appelait son Consolateur, elle faisait des communications à M. de Trébodennic; celui-ci à son tour, n'était qu'un organe transmetteur, chargé d'avertir l'Evêque de prendre les mesures propres à faire disparaître certains désordres qui sévissaient dans le diocèse.

Catherine, au contraire, est en plein dans le courant des missions. Il est vrai qu'elle est directement sous l'action de Maunoir, lequel lui détermine son rôle : souffrir pour les grands pécheurs, et elle lui communiquera les révélations appropriées à la conversion de ces pécheurs. Il lui passe jusqu'à ses dévotions particulières, ce qui suppose une grande intimité. Mais avant de recevoir l'empreinte de Maunoir, elle a reçu celle du P. Bernard. Quand Maunoir la prend, elle connaît les missions, s'y intéresse; elle prie et souffre pour leur succès. L'influence du P. Bernard sera renforcée par celle de Maunoir. Or Bernard, rappelons-le, c'est l'homme des *monita* de Le Nobletz, c'est l'agent de liaison entre le vieux missionnaire et le disciple. Ainsi le mysticisme de Catherine plonge jusque dans les origines des missions. Son rôle tout spécial précisé par Maunoir sera de donner, par sa vie crucifiante et ses révélations, une impulsion plus vive au grand mouvement apostolique.

Catherine étant la seule mystique que Mau-

noir ait suivie de près et pendant longtemps, c'est de son cas surtout que nous devons faire état dans l'examen de la conduite du Père.

Sa collaboration rentre dans une catégorie de faits que présente couramment l'histoire de l'Eglise. Certains mystiques ont été simplement des orantes renfermées dans les cloîtres, comme Sainte Claire priant pour Saint François d'Assise. D'autres ont collaboré plus activement à une œuvre : c'est le cas de Sainte Thérèse fondant le Carmel avec Saint Jean de la Croix, ou de Sainte Jeanne Chantal instituant la Visitation de concert avec Saint François de Sales. A la fin du 17^e siècle, le P. de la Colombière sera l'agent de Sainte Marguerite Marie pour la diffusion de la dévotion au Sacré-Cœur; et tout à fait au temps de Maunoir, Saint Jean Eudes est guidé dans le culte du Cœur divin par les visions de Marie des Vallées qui éprouva des états mystiques plus déconcertants encore pour la logique humaine que ceux d'Amice et de Catherine (1).

L'histoire de ces dernières est liée de très près à celle de la Cabale. Maunoir a cru à ce lien en ajoutant foi aux révélations de la jeune sabbatique de Saint-Guen, lui déclarant qu'il y avait deux personnes dont se plaignait plus particulièrement le grand-maître de l'Assemblée d'Iniquité : « Amice Picard, parce qu'elle offrait à Dieu ses prières pour la conversion des pécheurs, Catherine Daniélou, parce qu'elle obtenait de la Dame qui est là-haut tout ce qu'elle lui demandait ».

A vrai dire, Maunoir ne fut guère en rapport avec Amice, tout en attachant un très grand

(1) Nous connaissons ces états mystiques par Saint Jean Eudes lui-même qui dirigea Marie des Vallées et crut à sa haute vertu. Rappelons que pour obtenir la conversion des pécheurs, elle resta plus de 30 ans sans se confesser et sans communier, ce qui était pour elle le plus dur des sacrifices.

prix à la portée de ses prières et de ses souffrances pour la régénération du pays. Mais de Catherine il recevra des communications que celle-ci lui présentait comme venant du ciel. De ce fait, la voyante exerce une action immédiate et directe sur son ministère.

Ici nous touchons le point qui est, à notre avis, le plus délicat dans toute la controverse sur la croisade antisatanique de Maunoir, à savoir la méthode employée pour extirper la sorcellerie.

Que penser de la méthode dans son origine, dans son texte et dans sa transmission ? Psychologiquement parlant, Catherine était incapable de l'inventer. Comment Maunoir a-t-il pu se mettre à l'école d'une personne si simple ? De deux choses l'une : ou bien sa bonne foi a été surprise indéfiniment et comment l'admettre de la part d'un homme éclairé ? ou bien, convaincu de toute l'ardeur de sa foi que Dieu se devait d'intervenir dans une offensive de grande envergure contre un état de choses où son règne était combattu, il a vu en Catherine la messagère toute désignée. Témoin comme il l'était des extases et des stigmates de cette fille, du caractère irréprochable de sa conduite, la voyant pratiquer toutes les vertus de base, ne pas exploiter son état, ne poursuivre aucun but intéressé, il ne doute pas qu'elle ne fût entre le ciel et lui un agent de communication providentiel.

Mais n'est-ce pas lui-même en définitive qui a fourni la méthode ? Celle-ci il faut le reconnaître présente plusieurs points frappants de ressemblance avec les questionnaires des magistrats dans les procès de sorcellerie. Or le Père connaissait ces interrogatoires et les réponses des accusés par le livre du conseiller de l'Ancre qu'il cite souvent. C'est, après tout, possible, qu'il ait conçu et même rédigé la méthode, mais il ne l'aurait faite sienne qu'après approbation d'en haut, sur la foi d'une vision, et c'est en ce

sens qu'elle lui viendrait du ciel. Mais ne serait-il pas sorti des limites ordinaires de la prudence en provoquant des visions et des apparitions ? Un cas plus moderne nous permettra peut-être de répondre à ce nouveau point d'interrogation. C'est l'histoire du curé de Lourdes faisant demander par Bernadette à l'apparition de faire fleurir un églantier en plein hiver. On peut, pour un motif d'ordre supérieur, demander des signes du ciel, pourvu qu'on le fasse humblement et conditionnellement. Or les visions et les révélations de Catherine avaient pour but d'accréditer une forme encore inédite d'apostolat.

Nous sommes dans le domaine des conjectures. La Sorbonne, il est vrai, a jugé la Méthode, mais elle l'a fait objectivement et en considération de ses résultats; elle l'a jugée favorablement, mais sans faire mention de son origine céleste; en suite de quoi le Père l'imposa à ses missionnaires et la fit approuver par les autorités diocésaines.

Nous ne trancherons pas davantage. Les états mystiques de Catherine comme ceux d'Amice provoquent les trois questions suivantes : Faut-il croire d'emblée au surnaturel, ou tout simplement à l'humain, ou à l'humain mélangé au divin ?

L'historien a un rôle plus facile. Il fera état de la correspondance Descartes-Huyghens-Mersenne, sortie opportunément de la poussière des archives, et dans laquelle les trois attitudes sont marquées en ce qui touche le cas d'Amice du vivant même de cette dernière : l'explication naturelle, la réserve, la croyance au surnaturel. Il enregistra pareillement le témoignage des personnes qui ont rédigé l'acte de décès de Catherine, se faisant l'écho de la réputation de sainteté de cette fille, résumant en quelques brèves formules les événements extraordinaires de sa

vie. Or toutes ces choses s'étaient passées bien avant que Maunoir se fût fait l'historiographe de l'une et de l'autre.

Sur le caractère des faits, c'est à l'Eglise en dernière analyse qu'il appartient de porter la sentence définitive, à l'Eglise qui met plus de sévérité à reconnaître le miracle que les incroyants ne mettent d'ardeur à le rejeter. Maunoir ne pensait pas autrement en rapportant les paroles qu'Amice mettait sur le compte de son Consolateur : « Soyez prompte à dire à votre directeur ce qu'on vous dit. N'examinez pas si cela est vrai ou faux. L'Eglise discernera et verra si c'est illusion, imagination ou réalité (1) ».

Dans l'attente de ce jugement, rappelons en guise de conclusion générale sur la partie extraordinaire de l'œuvre de Maunoir, les points qui ne sauraient être l'objet de contestation. Il en est deux dans la question de la méthode et trois dans le cas des mystiques. En ce qui concerne la méthode, premièrement Maunoir, dans sa créance, partageait l'opinion courante, même éclairée, de son temps; deuxièmement les actes visés par lui au confessionnal, qu'ils fussent imaginatifs, hallucinatoires ou réels, relevaient comme peccamineux du tribunal de la Pénitence. En ce qui touche les deux mystiques, première certitude : la dévotion contemporaine et posthume aux deux humbles filles, non seulement dans le peuple, mais dans l'élite religieuse; deuxième certitude : la conviction de Maunoir en leur collaboration surnaturelle, partagée par des prêtres dignes et autorisés; troisième certitude : la merveilleuse réussite missionnaire du Père.

(1) Au chapitre onzième de la Vie manuscrite, sous la date du « 12 avril » (1641).

CINQUIEME PARTIE

L'Œuvre des Missions : ses résultats

Maintenant qu'il s'agit de porter un jugement d'ensemble sur les missions bretonnes, je me représenterais volontiers la contribution du maître, du disciple et de leurs auxiliaires à l'œuvre accomplie comme une vaste toile à deux plans. D'un côté, Le Nobletz debout, seul, près de l'Océan; il montre du doigt à la multitude des Chevaliers Errants le Château de la Grâce d'où ils sont sortis, pendant que les femmes catéchistes les guettent aux carrefours des chemins et leur font voir les peintures allégoriques. De l'autre côté, Maunoir, le chef d'armée dans le mouvement des foules, entouré de ses lieutenants; il gravit avec eux la montagne où s'élève la Citadelle d'Enfer, tandis que sur une montagne plus élevée les mystiques prient et souffrent pour le triomphe des militants.

Quelle fut l'issue de la bataille ? Dans quelle mesure le but poursuivi fut-il atteint ? C'est le secret des missionnaires. Le 18^e siècle, en tout cas, est muet sur les sorciers; les Statuts n'en parlent plus. Sans doute des livres passaient encore de main en main et ont été transmis jusqu'à nos jours dans les campagnes. Mais ces livres sont plutôt des formulaires d'incantations qui n'ont rien de bien méchant. Nous avons connu des sorciers. La race n'est pas nécessairement malfaisante (1). Il n'existe plus de sorciers en titre. Pourtant des personnes dans nos campagnes rapportent encore des histoires de sorcellerie, de maléfices jetés sur les hommes et les bêtes.

(1) « J'ai la preuve, m'écrivait M. du Cleuziou, de sorciers guérisseurs du 19^e siècle, ayant reçu les formules d'incantation comme un secret de famille se transmettant de père à fils ou de mère à fille. J'ai connu un vieillard trop honnête pour être charlatan, trop intelligent pour être dupe, qui cessa ses incantations sur l'ordre de l'Evêque et emporta son secret avec lui, guérisseur remarquable, descendant de plusieurs rose-croix dont j'ai eu les diplômes entre les mains ».

tes, avec une teinte de crédulité. Quant à l'expression les *gens du Sabbat*, *Poatred ar Sabbat*, elle évoque plutôt des tours joués à des personnes naïves, des histoires de lutins qui entraînent dans leurs rondes tourbillonnantes le passant attardé la nuit; elle n'éveille dans l'imagination populaire aucune idée d'associations clandestines où le diable soit adoré.

Sur les résultats ordinaires des missions, la même discrétion n'étant pas exigée, Maunoir a parlé clairement en témoin des succès acquis. Ces succès il les place sous les yeux du Révérendissime Evêque Pierre Le Neboux de la Brosse :

« On voit à présent reflleurir la piété de la primitive Eglise. Messieurs vos Vénérables chanoines et, à leur exemple, une bonne partie de Messieurs vos Recteurs et ecclésiastiques se retirent souvent en une sainte retraite. La noblesse et le simple peuple les suivent dans ces asiles du salut éternel d'où ils sortent tout à fait changés. D'où vient cette heureuse métamorphose et un changement si subit ? Dieu a donné deux grands titulaires à votre Evêché de Léon : Monsieur Le Nobletz et son écolière au chemin du ciel, Marie-Amice Picard : Je crois que ce sont deux anges de propitiation qui ont obtenu les grâces et les bénédictions du ciel ».

Maunoir ne parle pas ici de la Cornouaille. Le P. Antoine de Saint-André s'en charge heureusement. Il a consulté pour son ouvrage « des mémoires exacts et des dépositions juridiques d'un grand nombre de témoins oculaires » encore vivants à l'époque où il écrit, et il déclare, avant d'examiner les résultats des missions « en quelques lieux plus considérables » qu'on se souvient encore partout, après cinquante ans, des peines que prenait cet homme apostolique pour la conversion des peuples, et il n'est presque aucune paroisse de l'Evêché de Cornouaille qui ne dût être nommée s'il fallait le suivre dans toutes ses courses évangéliques.

Quant à Maunoir, le P. Paris, recteur du Collège de Quimper lui a rendu justice dans une

circulaire du 5 février 1683 par laquelle il annonçait sa mort à la Compagnie :

« La Bretagne a perdu un de ses apôtres. On sait qu'il avait été appelé aux missions de la Basse-Bretagne d'une manière fort extraordinaire... Il a, depuis ce temps, passé 42 ans dans les fonctions apostoliques, travaillant sans cesse dans les évêchés de la Basse-Bretagne et depuis quelques années dans ceux de la Haute avec le succès que tout le monde sait et qui le font révéler comme l'Apôtre de la Province, qui a même perpétué son zèle dans ceux de nos Pères et des ecclésiastiques séculiers qu'il a formés à un si saint emploi. Il avait toutes les qualités qui font le caractère d'un homme apostolique : une grande innocence de vie, un amour tendre et saintement passionné pour Dieu, un zèle ardent pour le salut du prochain, mais pur et désintéressé qui l'appliquait plus ordinairement à l'instruction des pauvres gens de la campagne; une patience constante et qui allait jusqu'à l'amour et au désir des souffrances, une douceur et une égalité d'esprit inaltérable sans être rabattu par les manières rudes et par le peu de docilité des gens de la campagne; une humilité profonde dans ces grands succès que Dieu donnait à son zèle et qu'il a même autorisés par des événements extraordinaires; une obéissance très prompte, étant prêt de quitter ses missions au premier mot de ses supérieurs, un grand détachement des commodités du corps, se nourrissant d'une manière fort commune parmi tant de fatigues et dans un âge si avancé; une dévotion très particulière envers la Sainte Vierge, Saint Corentin, patron du diocèse, qu'il avait pris pour le protecteur et le modèle de ses missions et de qui il a reçu des faveurs très considérables... » (1).

Le Nobletz et Maunoir se placent au premier rang des forces spirituelles les plus fécondes de la Bretagne. Hommes d'action et mystiques, prédicateurs et organisateurs, écrivains et directeurs de conscience, ils ont revivifié la religion. Je n'oserais pas dire que, avant eux, le flambeau de la foi se fût éteint, mais ils ont été le courant d'air pur qui a soufflé sur les cendres et ranimé le brasier. Ainsi les jugèrent leurs contemporains; en leurs personnalités étrangement douces et

(1) Ex. arch. Parisiensi et Corisopitensi S.J. Cf. Séjourné T. II, p. 390.

puissantes, ils virent deux étoiles brillantes parues au ciel de Dieu pour éclairer les âmes sur la route obscure. Après leur mort, leur nom et leur œuvre ont survécu, et jusqu'à nos jours leur histoire est restée gravée dans la mémoire fidèle des cœurs bretons qui les associent dans un commun hommage de vénération.

Dom Michel est à peine dans la tombe que les fidèles implorant sa protection, lui attribuent des miracles. Écoutons-en cet écho très ancien :

Michel Le Nobletz très remarquable
Entre tous pendant sa vie
Un prêtre qui a bien imité
Le Sauveur du monde.

Beaucoup de miracles
Ont été obtenus par ses prières
Dieu a voulu montrer la sainteté de sa vie (1).

Un érudit du siècle dernier, M. Daniel-Louis Miorcec de Kerdanet, membre de plusieurs Sociétés savantes, qui professait un véritable culte pour Dom Michel, a réuni, collationnés sur les originaux, 21 procès-verbaux de guérisons mises sur le compte du grand missionnaire (2). Nous y lisons que Silvestre Le Masson, de Morlaix, âgé de 65 ans, atteint de cécité depuis six ans, recouvra la vue après avoir invoqué Dom

(1) Entre re all Michel Nobletz
Remarquabl bras en e vuez
Eur belec pehini en deux bet
Imitet mad Salver ar bed
Cals a miraclou a so bet
Dre e bedennou arruet
Doue a fell d'eza discouez
Ar santelles eus e vuez.

(du cantique de Marc Person « Var Buez March'arit an Nobletz »).

(2) Ces procès-verbaux sont en possession de la famille de Kerdanet.

Michel; qu'un enfant de Guissény, René Le Cren, qui était resté trois ans sans marcher, fut voué par son père au serviteur de Dieu et récupéra l'usage de ses jambes; qu'une fillette de cinq ans, Anne Page, de Port-Launay, privée depuis cinq semaines de l'usage de la vue, eut les yeux rouverts à la lumière du jour après un vœu de ses parents à celui qu'ils appellent « le bienheureux Père Michel ». Or ces rapports rédigés et signés par les notaires royaux de Quimper pour la première guérison, par ceux de Châteaulin pour la troisième, sont dûment homologués par les représentants de l'autorité ecclésiastique qui signent à leur tour; tous trois, de même que les dix-huit autres, relatent des guérisons qui se sont produites de 1656 à 1668. C'est la période de pleine activité de Maunoir lequel, à son tour, ne sera que l'écho de la voix populaire en proclamant les miracles de son maître. Le P. de St-André se porte garant que « il y a peu de saints personnages sur la vie desquels on ait fait des informations plus exactes et dont les actions extraordinaires et les miracles aient été confirmés par les serments solennels d'un plus grand nombre de personnes de rare mérite ni avec une plus grande conformité de dépositions sur les mêmes choses ». C'est pourquoi, rejetant plusieurs choses admirables fondées sur des bruits dont il n'a pu trouver la source par des enquêtes exactes, il n'hésite pas à rapporter celles dont il a en mains les preuves. On ne saurait être plus exigeant en fait d'esprit critique.

La réputation de Dom Michel jouit, en ce temps-là, d'un immense crédit puisque, dès 1669, l'Evêque de Cornouaille accorde quarante jours d'indulgences aux fidèles qui voient et lisent « les instructions spirituelles que feu M. Le Nobletz avaient laissées dans les énigmes et peintures spirituelles pour inspirer la crainte et l'a-

mour de Dieu » (1). Cette réputation se répand; l'Evêque d'Evreux, Henry de Maupas du Tour, écrivait le 16 mars 1667 à Madame de Maupas, sa sœur la religieuse : « Je vous porterai, Dieu aidant, à la moisson, le livre de M. Le Nobletz et vous le prêterai pour huit jours seulement » (2).

Nous avons la bonne fortune de pouvoir invoquer des témoignages de laïques éclairés de l'époque sur la vénération, presque le culte dont Le Nobletz était l'objet dans l'esprit de la génération qui le suivit immédiatement. J'en trouve un pour la Cornouaille, l'autre pour le Léon, tous deux émanant d'hommes de loi. Le Cornouaillais, un avocat de Quimper, Joseph Furic, écrivait en 1660 que M. Le Nobletz était en vénération dans toute la Basse-Bretagne (3). Le Léonard, maître Jacques Huillard, était « doyen des procureurs postulant au siège royal de Lesneven ». Cet honorable magistrat, « gisant malade en sa maison de la rue du Mur, paroisse de St-Michel » légua par testament, fait en 1677 : « à la fabrique de St-Michel, 6 livres, à Notre-Dame de Lesneven, 3 livres, à Notre-Dame de Folgoat, 3 livres, à Saint Yves, 3 livres, à Notre-Dame de Pratcoulm, 30 sols, à Sainte Anne de Kernilis, 30 sols, au Bienheureux Nobletz à Tréménech 30 sols... » (4). Voilà Dom Michel figurant, vingt-cinq après sa mort, avec le qualificatif de bienheureux, dans une énumération de saints auxquels on fait des offrandes. Plus forte encore cette histoire d'un sieur Lacroix qui, dans un voyage à Carthagène, s'étant trouvé en péril de

(1) D'après une copie prise sur l'original et conservée dans les archives de la famille de Kerdanet.

(2) Bibl. Nat. Ms Fond fr. 3766.

(3) D'après une note manuscrite de M. de Kerdanet, qui a eu entre les mains les ouvrages de Joseph Furic.

(4) D'après la minute du testament (archives de Kerdanet).

mort, promet de faire dire une messe « en la chapelle de St-Michel Le Nobletz en la paroisse de Tréménech » et se rendit en 1699 à Plouguerneau pour accomplir son vœu (1).

De bonne heure la paroisse de Lochrist traduisait sa dévotion sous des formes matérielles. D'un compte de la dite paroisse rendu le 6 janvier 1670 par Noble Jean Pasquier, sieur Dupré, marguillier, nous détachons cette mention : — Des biens de la chapelle (église de Lochrist) en laquelle est inhumé le corps du bienheureux Dom Michel. — Les registres paroissiaux de Lochrist - Plougouvelin pour les années 1691 à 1716 - énumèrent des dons en nature et en espèces, des ex-voto, des cœurs et des têtes d'argent offerts à Dom Michel invariablement appelé « bienheureux ». Le dimanche 26 juin 1701, par acte prônai, il est décidé que « pour la gloire de Dieu et du bienheureux Nobletz », les restes du missionnaire seront transférés au bas de l'église de Lochrist dans le chœur. Une pièce datée de 1740 signale un oratoire dédié à Dom Michel. Mais le plus piquant ce sera d'entendre, dans le dernier tiers du siècle, un vieillard de 137 ans, Jean Causeur de Ploumoguier, (1638 - 1775), évoquer le vieux missionnaire qu'il avait connu en son enfance.

Thévenard, qui fut ministre de la Marine, raconte le fait en ces termes (2) :

« Ce fameux centenaire que j'ai vu auprès du couvent de St-Mathieu, en 1771, disait avoir fait sa première communion par les soins de M. Le Nobletz et avoir vu ce prêtre avertir les habitants du Conquet ou de St-Mathieu de l'heure où il allait dire la messe, par une petite cloche qu'il sonnait dans les rues, allant à l'église ».

(1) Peyron, *Les chercheurs de trésors du Diocèse de Quimper*, p. 6.

(2) Au tome II de ses *Mémoires relatifs à la Marine* p. 146.

Témoignage impressionnant que celui de ce vénérable tenant de la tradition à 120 ans de distance !

Tradition perpétuée aussi par la fidélité des marins de Douarnenez au souvenir de celui qui les avait évangélisés. L'historien Duchatellier signalait dans une lettre à Miorcec de Kerdanet (1) la persistance, au temps de la Révolution, d'un usage qui voulait que tout bateau de pêche de Douarnenez, aussitôt construit, allât pour son premier voyage toucher la côte du Conquet et conduire son équipage sur cette terre consacrée par l'apôtre. Cet usage se pratiquait régulièrement et les mariniers charmaient leur traversée en chantant des cantiques en l'honneur de celui qui avait ravivé chez eux la religion chrétienne.

Maunoir a joui de la même popularité édifiante. A sa mort on se dispute son corps :

« Sitôt qu'on a su sa maladie, écrivait le P. Paris, il y a eu ordre de la part de Monseigneur de Quimper porté à Plévin, de lui rendre toutes les assistances dont il avait besoin et, en cas de mort, défense sous peine d'excommunication, de l'inhumer ou de s'opposer au transport de son corps que Messieurs les Chanoines avec notre agrément voulaient enterrer à leurs frais dans la cathédrale. Cela a été inutile; il a fallu céder à la dévotion même armée (2) des peuples trop inflexibles à l'égard d'un trésor que le ciel leur a, ce semble, envoyé et qui est déjà honoré par le concours des fidèles. Ils nous ont seulement envoyé son cœur qui a été reçu dans les paroisses qui sont sur le chemin avec toutes les marques possibles de douleur et de vénération. Dieu veuille qu'étant les héritiers de son cœur, nous le soyons aussi de son esprit. Cette voix du peuple qui est ordinairement la voix de Dieu, fondée sur

(1) Le 3 avril 1832.

(2) Allusion à l'attitude des habitants de Plévin qui s'opposèrent par tous les moyens au transfert du corps que M. Callier, vicaire général, était venu chercher au nom de Mgr de Coëtlogon.

une vie si sainte, nous fait croire que son âme a été reçue dans le Ciel par tant d'âmes qui lui doivent le salut ».

En 1686, J. Rannou, directeur au Séminaire de Quimper et docteur en théologie de la Faculté de Paris, atteste dans l'approbation donnée au *Templ consacret dar Bassion* que « toute la Bretagne révere la mémoire » du P. Maunoir.

Lorsque le P. Boschet entreprit de raconter la vie du zélé missionnaire, les Etats de Bretagne réunis à Vitré « sur ce que leur procureur général syndic leur a remontré que le P. Maunoir, de la Compagnie de Jésus, avait passé plus de quarante ans dans les missions en Basse-Bretagne avec beaucoup de fruit pour l'instruction du peuple dont il avait appris la langue », ordonnent à Monsieur le Trésorier de délivrer au dit Père (Boschet) une somme de quatre cents livres pour couvrir les frais d'impression. Après quoi, les Etats priaient Messieurs les Evêques de procéder aux enquêtes nécessaires afin « de parvenir dans les temps convenables à la déclaration de sainteté et à la canonisation du serviteur de Dieu » (1) Mgr de Coëlogon était alors évêque de Cornouaille. Il donna le premier dans un mandement l'expression publique de sa vénération, (2) Mgr du Louët avait déjà attribué aux missions le changement notable qui s'était produit dans le clergé, la Noblesse et le Tiers (3); après lui, Mgr de Ploëuc proclama en 1714, « les travaux gigantesques de l'apôtre des missions

(1) Cf. Séjourné, T. II, *ad calcem*. Pièces justificatives.

(2) Cf. Le Roux, dernier chapitre du *Recueil des Vertus*.

(3) Maunoir avant de mourir eut le bonheur de voir tous les diocèses de Basse-Bretagne dotés d'un grand Séminaire. A signaler également le succès croissant des retraites données au collège des Jésuites de Quimper au Clergé et à la Noblesse : 200 retraits en 1670; plus de 500 en 1672, plus de 600 en 1673. Il y en aura 3000 en l'année 1700 (Lettres annuelles de la Compagnie de Jésus).

bretonnes, son admirable simplicité, son habileté à gagner des âmes à Dieu, — (qui) l'ont élevé si haut dans l'estime des peuples qu'il n'est personne qui ne professe pour lui de la vénération et ne le poursuive de ses hommages et de ses prières » (1). L'Evêque de St-Brieuc, Mgr de Boissieu, publiait de son côté, dans une adresse au St-Siège que « depuis la mort du P. Julien la renommée de sa sainteté a pris de tels accroissements que tous les Bretons sont remplis à son égard d'une dévotion extraordinaire; on accourt de toutes parts à son tombeau et, si empressé que soit le peuple, les principaux personnages de la Province ne le sont pas moins » (2).

Les prélats bretons ne cessèrent de prodiguer leurs encouragements aux missions; parfois même ils leur prêtaient leur appui financier. D'accord avec Messieurs du Chapitre, Mgr de Coëtlogon constitua par contrat, portant la signature des notaires royaux de Quimper à la date du 29 avril 1686, un fond suffisant pour que, avec les revenus, il fût pourvu à la subsistance des missionnaires pendant les missions. L'Evêque souscrivit lui-même une somme de 1400 livres à laquelle de pieuses personnes ajoutèrent des subventions. Le fond ainsi constitué devait permettre d'établir une mission à perpétuité dans la cathédrale de St-Corentin, mission qui aurait lieu tous les sept ans à raison de « quatre sermons par jour, deux français et deux bretons, pendant cinq semaines entières et consécutives ».

De pieux laïques contribuaient aussi à fournir des ressources à l'œuvre. Une demoiselle Eraut confiait à M. de Trémaria une somme de 5070 livres pour « les deniers en provenant être employés aux missions du diocèse de Léon par

(1) Cf. Séjourné, T. II, p. 330.

(2) Cf. Séjourné, T. II *ibid.*

l'ordre et sous l'autorité de Monseigneur l'Evêque ». Un jeune gentilhomme, M. de Tréanna, à la suite d'une retraite qu'il fit à Vannes à la Pentecôte de 1685, prit comme résolution « d'aller quelquefois dans l'île de Sein avec les prêtres missionnaires pour instruire et catéchiser les pauvres insulaires et de défrayer (les missionnaires) pour la plus grande gloire de Dieu ».

Grâce à des libéralités de ce genre la Mission vécut bientôt de ses propres ressources, eut sa comptabilité à part, son budget distinct. Au siècle suivant le mouvement de générosité ne semble pas s'être ralenti. A défaut de renseignements détaillés, signalons au moins quelques manifestations connues. En 1730 M^{lle} de Kerneze du Curru, voulant fonder une mission en faveur de la paroisse de Laz en Cornouaille et de la paroisse de Milizac en Léon où se trouvaient ses principaux domaines, légua mille livres au denier vingt au procureur du collège de Quimper pour une mission qui devait avoir lieu tous les dix ans dans celle de ces paroisses où les besoins se feraient le plus sentir. Sous l'épiscopat de Mgr de la Marche évêque de Léon (1772 - 1791), une dame de Kergadiou disposa par testament d'un titre de rente pour l'établissement de missions à Taulé; un particulier de Plouguerneau, Claude Guiavarch, abandonna au Clergé de France une somme de 1500 livres produisant 75 livres au vingtième denier afin de pourvoir par des missions au bien spirituel des habitants.

En ce vingtième siècle la mission est demeurée dans ses traits essentiels ce qu'elle était au dix-septième siècle. La méthode d'instruction populaire inaugurée par Dom Michel, organisée et propagée par Maunoir, continue à connaître du succès et à porter des fruits : elle rapproche les populations de leurs prêtres, raffermir l'esprit chrétien dans les paroisses. Aussi le clergé breton y recourt-il toujours pour maintenir les fidèles dans les cadres traditionnels de la religion et de la piété.

Conclusion

De nos jours, en effet, comme au temps des grands missionnaires, une mission est une série d'exercices religieux suivis par toute une paroisse, pendant huit jours pour chaque groupe, et comprenant des sermons, des conférences, des explications de tableaux et le chant de cantiques bretons.

Généralement, les missions se donnent par intervalles de dix ans. Longtemps à l'avance, le curé ou le recteur a prévu la date propice. Il a traité avec l'un des supérieurs des Jésuites de Quimper, des Capucins de Lorient, des Rédemptoristes de Rennes ou des Pères de Montfort, ou bien il s'est entendu avec ceux de ses confrères du ministère qui ont qualité officielle de l'Evêché pour prêcher les missions. Dès l'année qui précède, dans une instruction solennelle, il fait part à ses paroissiens de son projet de renouvellement, les exhorte à s'y préparer; chaque dimanche, au prône, une prière spéciale est dite à l'intention de la mission. A quelques semaines de la date fixée, un tract imprimé court et substantiel, véhément comme un vibrant appel d'apostolat, s'élabore d'accord avec les missionnaires. Le recteur et son clergé font les visites domiciliaires, se présentent à la porte de chaque famille et y laissent la feuille d'invitation. En certaines régions, ce sont des missionnaires eux-mêmes.

mes qui, quelques jours avant l'arrivée de leurs compagnons, réalisent l'injonction du Maître : — Allez par les chemins, entrez dans les maisons... —

Cette méthode prolongée de préparation s'harmonise bien avec les conditions des mœurs modernes. La presse, les bulletins paroissiaux sont utilisés. Une publicité persévérante entretient dans les esprits la pensée de l'événement qui comptera dans l'histoire religieuse de la paroisse.

Les anciens citent avec émotion les souvenirs des missions passées, les noms des Pères qui ont laissé une impression plus profonde, et on stigmatise les malheureux qui ont refusé de participer à la grande récollection spirituelle. Ainsi non seulement les individus sont attirés, mais la foule s'oriente en masse vers le temps de bénédiction et de salut.

Le jour venu, les cloches annoncent aux paroissiens l'arrivée des missionnaires. Au milieu du tumulte joyeux, ils sont salués par la curiosité sympathique et respectueuse des habitants. Guidés par le pasteur, escortés par un groupe de fidèles, ils entrent dans l'église, font une visite silencieuse au tabernacle, prient les saints locaux qui ont déjà été invoqués au prône dominical par le pasteur et ses ouailles. Leur pensée se reporte vers les convertisseurs d'antan. Dans leur niche les vieux saints de bois et de pierre semblent saluer dans ces missionnaires modernes les continuateurs de leur esprit. Hantés par ces souvenirs nos missionnaires rejoignent ainsi, à travers Le Noblet et Maunoir, les évangélistes primitifs de nos pays celtiques venus pas le détour de l'Angleterre apporter sur la terre d'Armorique la foi romaine.

Les enfants, comme pour une retraite de

première communion plus solennelle et plus émouvante, ouvrent la série des exercices. Tous, même les plus petits, depuis le décret de Pie X, sont appelés à prendre la part initiale dans ce renouvellement spirituel. Il est juste que ces tous petits innocents préparent les voies, ouvrent la marche aux âmes désabusées.

Des scènes gracieuses, des cérémonies pittoresques adaptées à la mentalité enfantine marquent cette période préparatoire. Les parents verront avec ravissement leurs enfants, petits garçons et petites filles en blanc, se diriger comme une théorie d'anges vers l'église, former un parterre de couronnes qui fleurira au pied de l'autel. Un missionnaire chante les couplets prenants et enthousiastes d'un cantique naïf auquel la foule enfantine répond en agitant, puis présentant des couronnes à la Reine du ciel; ingénument, avec une confiance touchante, ils supplient la Madone de changer ces fleurs éphémères, signe de leur innocence, en une couronne immortelle.

L'église encore toute embaumée de ces fraîcheurs, ornée du grand pavois, s'ouvre pour accueillir la foule des grandes personnes avides d'entendre le sermon inaugural. Au-dessus des têtes se déroulent des guirlandes. Quel cadre gracieux, quel lumineux décor ! Des mains industrieuses ont marié le houx verdoyant aux mousselines vaporeuses, tissant dans l'église une géométrie élégante. Sauf une congrégation particulière qui utilise le décor sombre adapté aux dures vérités, nos prêtres et nos missionnaires s'ingénient à créer autour de leur clientèle une atmosphère de fête joyeuse. Sans doute les grandes vérités de la foi seront proposées en un style énergique et parfois terrifiant. Mais une atmosphère radieuse, conforme à la conception sereine de la vie chrétienne où président le Sacré-Cœur

et la Vierge souriante de Lourdes, enveloppera toute la mission.

Le point central des exercices, ce sera le renouvellement de ces émotions profondes qui remuent l'être et mettent l'âme en face des problèmes éternels. Toute la journée et dans le recueillement des allées et venues du matin au soir, par les chemins et sentiers, les vérités entendues s'imprimeront dans les cœurs saisis. Le grand bienfait des missions, c'est la trêve imposée aux occupations ordinaires, c'est le transfert des âmes dans un monde éternel. Cet enveloppement d'éternité crée une solitude spirituelle. Pour le missionnaire lui-même, la mission est une retraite avec son horaire régulier : oraison en commun, repas silencieux précédé de la psalmodie du *Miserere* et pendant le repas audition d'une pieuse lecture. Ainsi il est jeté dans le courant d'une vie plus mortifiée.

Les rôles sont distribués judicieusement selon le talent et les manières de chaque missionnaire. Il y a le chantre, qui est le maître du chœur de la foule. Il guide les voix nombreuses qui s'élèvent au début et à la fin des exercices. Les chants sont appropriés au besoin des missions : ils sont à la fois essentiellement poétiques et dogmatiques. Grâce à l'air breton touchant, grâce à la formule versifiée, ils s'inscrivent fidèlement dans la mémoire. Il y a les prédicateurs graves, austères, chargés de faire descendre les effluves redoutables en prêchant les grandes vérités. Il y a les grands conférenciers : ceux-ci s'en prendront aux mœurs, aux habitudes, aux excès, aux abus. Avec une certaine curiosité et un émoi profond les auditeurs verront se dérouler le tableau vrai de leur vie quotidienne, poussé jusqu'aux détails réalistes.

Quel que soit le prestige des prédicateurs et

des conférenciers, le premier rôle de la mission, c'est celui du « tableauteur » ; il doit être un solide théologien doublé d'un humoriste. Dans les tableaux tout parle. Suspendues aux piliers ou alignées sur une longue ficelle se suivent les peintures simplistes et schématiques des vices et des splendeurs, symboles des dogmes heureux ou terribles de la religion. Les imageries pieuses et consolantes ne frappent pas autant que l'horreur des représentations symboliques des âmes pécheresses, des destinées malheureuses. Les regards vont droit aux êtres repoussants et aux couleurs terrifiantes : les animaux, emblèmes des sept péchés capitaux, le paon, le dragon, le bouc, le serpent, le crapaud, le tigre, le limaçon s'étalent dans un réalisme horrifique ; le diable trône assis dans un cœur, la fourche à la main en guise de sceptre. La baguette du prédicateur insiste, fixe le regard sur tel ou tel détail, et sa parole tour à tour familière et grave provoque des éclats de rire, soulève des mouvements d'émotion, instruit et moralise. Cette ingéniosité naïve qui revêt de formes concrètes ou de personnifications les embûches de la chair et les pièges de l'esprit saisit les âmes en quête de salut et qui voient dans le tableau comme dans un miroir leurs angoisses, leurs périls et leurs chutes. Mais en même temps se donnent les élévations consolantes sur les recours surnaturels, la prière, la dévotion spécialement à la Vierge et à l'Eucharistie. Ces pieuses méditations, c'est le tableau encore qui les suggère. Sur les douze tableaux classiques, huit représentent un cœur ouvert surmonté d'une tête. C'est que sur le visage et dans le cœur transparait l'homme tout entier. Le démon et son cortège d'animaux répugnants font le siège du cœur ; mais la conscience est là que représente l'œil ouvert ; le bon ange veille aussi, et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Quand

l'âme est convertie, toute la troupe immonde est délogée pour laisser la place au Saint-Esprit avec ses dons, à la croix et aux instruments de la Passion.

« Que de fruits de conversion, écrivait un vieux missionnaire expérimenté, n'a pas produits cette originale et ingénieuse combinaison du tableau et de la parole évangélique ! Des analogies que l'art du missionnaire met en relief et prouve s'établissent entre les animaux emblématiques et les victimes des sept péchés capitaux. Devant ces considérations justes et frappantes, l'aveuglement du pécheur se dissipe, la raison froissée et honteuse sort de sa torpeur; la vérité se montre incarnée dans l'image, convaincante, irrésistible. L'horreur instinctive du péché saisit l'âme à la vue de ses difformités morales... et le théâtral disparaît sous l'aimable gravité de l'enseignement chrétien. La leçon topique et personnelle que contiennent les images allégoriques, le trait plaisant, l'observation naturelle et parfois enjouée met l'auditoire aux prises avec sa conscience. L'attention est ainsi détournée du spectacle extérieur pour se concentrer à l'intérieur » (1).

Si vous voulez savoir comment on explique les tableaux en l'an de grâce 1929, savourez cet extrait de compte-rendu de mission dû à la plume endiablée d'un original vicaire : « Dans les cercles que trace la longue gaule on croit voir s'animer, grimacer et bondir la ménagerie humaine et démoniaque peinte sur la toile... Alors la bure du Père (il s'agit ici d'un très populaire Capucin) se plaque sur ses hanches, les grains de son chapelet craquent comme des ossements secs et chacun se demande comment ce moine a pu lire si clairement dans sa conscience. Il ne ménage rien, ni les lois de langage académique, ni les institutions intangibles, ni les susceptibilités des castes, ni les réserves que le clergé séculier juge de convenance. C'est un hallali formidable, un galop au bord des précipices qui laisse pante-

(1) Chan Le Bail, curé de Plouzévé, dans un rapport présenté au Congrès de St-Brieuc en 1898 sur *les Missions bretonnes dans le diocèse de Quimper*.

lants les spectateurs, interloque même les habitués de la chaire sacrée. Et cela finit dans un cri de meute sautant sur la bête aux abois. La vérité, le missionnaire la jette toute nue. Le péché acculé est obligé de montrer ce qu'il a d'horreur » (1).

Le dernier jour des exercices sera une préparation à la communion générale qui clôture la mission. Extrêmement rares sont les paroissiens qui seront venus écouter les prédicateurs et qui manqueront à cet appel final. Mais le drame fondamental de la mission n'est pas dans ces éloquentes adjurations. Pour le pasteur, pour le missionnaire, pour le fidèle, le problème essentiel c'est le renouvellement intime. Le fidèle qui est habituellement pratiquant sera remué doucement, suavement; il verra passer au-dessus de son âme sereine les ondes terribles, il puisera un élément nouveau de sa piété dans ces exercices où il coudoie le pécheur et le mécréant; il aura contribué par ses prières et ses exemples à la conversion des négligents. Cette familiale recollection caractérise vraiment la mission et explique des miracles spirituels. Ainsi des influences remontant aux âges de la foi inviolée coopèrent avec la grâce à produire ces coups de théâtre qui étonnent et ravissent une paroisse. Des réconciliations éclatantes ou discrètes se font dans les familles, des réparations publiques ont lieu; des excommuniés, surtout depuis l'affaire des biens d'Eglise, rentrent dans le sein de la société chrétienne. Les faits extérieurs témoignent du travail intérieur accompli, mais plus encore la fidélité des brebis retrouvées.

Qui dira, qui pèsera l'influence d'un tel événement dans la vie d'une paroisse ? Malgré les

(1) *Semaine Religieuse de Quimper*, du 24 mai 1929, compte-rendu de la mission de Bannalec (par M. l'abbé Brénéol).

réserves à faire sur l'inefficacité relative des missions et qui tient aux misères inhérentes à l'humaine nature, nul ne conteste les bienfaisants effets produits. Il reste que des chrétiens ont été plus instruits de leurs devoirs. Ce n'est pas en vain que pendant plusieurs semaines toute une population a été tournée vers l'église. La foi enténébrée ou troublée par les doutes, les sarcasmes, les lectures, les fréquentations, les voyages, retrouve sa limpidité; les abus telles que les modes, les danses, sont atténués, les habitudes de la prière en commun, la lecture de la vie des Saints sont reprises ou affermies; la soumission aux directions pastorales est mieux pratiquée et plus entière.

Il faut à de telles journées une clôture digne d'elles, des cérémonies qui laissent dans les souvenirs des images inoubliables. Une manifestation qui a pris de l'extension en nos jours où la question sociale tient tant d'importance, c'est l'érection de monuments, de reposoirs, d'arcs de triomphe avec des instruments appropriés : dans les pays marins, des engins de pêche, des filets; dans les campagnes, des instruments aratoires; dans les petites villes, des machines, tous les outils du labeur quotidien. Idée heureuse qui a pour effet de rappeler aux fidèles la sanctification du travail.

Deux exercices surtout sont entrés dans l'usage ordinaire à la fin des missions. Devant le Saint-Sacrement présenté à ses paroissiens par le pasteur, le supérieur de la mission, par des acclamations véhémentes sous forme de questionnaire, provoque les promesses de persévérance. Impressionnante démonstration où l'on entend ces gens réservés à l'ordinaire proclamer leur fidélité en tendant vers le Christ leurs ardentes protestations. Mais depuis Le Nobletz et Maunoir, le couronnement de la mission c'est la procession

qui conduit la foule à la Croix. S'il n'y a pas de Calvaire on en érige un; s'il en existe déjà, on appose une plaque à la base avec la date de la mission. Il est vrai que ces processions ne connaissent plus les pompes glorieuses d'autrefois ni les figurations de la Passion, mais c'est un spectacle émouvant et grandiose que d'entendre les prédicateurs dressés sur le socle du Calvaire résumer à la foule recueillie les leçons de la mission en montrant la croix.

On voit que si des éléments spéciaux à l'époque de Le Nobletz et de Maunoir ont disparu, si d'autres se sont ajoutés, les éléments essentiels de la mission tels que les ont fondés ces puissants organisateurs sont demeurés inchangés dans le fond. Il paraît hors de conteste que l'œuvre la plus éclatante des deux apôtres de la Bretagne moderne est cette œuvre des missions. Ils furent, au témoignage d'historiens informés et impartiaux, les premiers missionnaires de leur époque; ils prennent rang dans la vaillante phalange des remueurs d'âmes du Grand siècle, les Pierre Fourier, les Jean Eudes, les Vincent de Paul, les François Régis. M. Brémont (1) souligne que le renouveau breton a été le plus éclatant. Est-ce parce que le besoin de régénération chrétienne se faisait le plus sentir en Bretagne, ou que les Bretons ont mieux correspondu aux efforts des missionnaires, ou enfin que ceux-ci ont conquis les âmes par un ascendant plus prestigieux ? Quelle que soit la raison, leur méthode d'apostolat dure et durera grâce à des équipes de religieux et de prêtres qui s'inspirent de leur esprit, empruntent leurs procédés. Il est un fait indéniable, c'est que la région de l'Ouest et la région bretonne évangélisées par eux, puis par Grignion de Montfort, sont celles qui témoignent de la vitalité catholique la plus forte.

(1) *Histoire littéraire du sentiment religieux*. — T. V
p. 83.

Index des principaux noms propres ⁽¹⁾

- | | |
|----------------------------------|--------------------------------------|
| Abrahamet, (chan.), 191. | Bourdoulous (P.), 112. |
| Agen, 41 et suiv., 102. | Bourges, 94, 98, 176. |
| Ahèz, 61. | Bréhat, 213. |
| Aminot, 200. | Brélès, 32. |
| Ancre (de l'), conseiller, 143. | Brémond (abbé), 251. |
| Anne (Sainte), 125, 216. | Brénéol (abbé), 249. |
| 158, 225. | Brest, 26, 59, 85, 140, 169. |
| Aradon (d'), 19. | Brouennou, 39. |
| Argentré (Bertrand d'), 117. | Brieuc (Saint), 34. |
| Arles, 196. | Buléon, (chan.), 166. |
| Armel (R. P.), 165. | Callier, vic. gén., 96, 238. |
| Augustin (Saint), 150, 155. | Calvet (P.), 169. |
| 200. | Canisius (P.), 19. |
| Aumont (d'), maréchal, 42. | Cap de la Chèvre, 61. |
| Auray, 29 | Cap-Sizun, 61. |
| Bagot (P), 170, 184. | Capitaine (Dom), 82. |
| Bail, docteur, 97, 170, 172. | Carné (de), 42. |
| Bail (P. G ^{me}), 157. | Carthagène, 236. |
| Bannalec, 249. | Cartier (Jacques), 17. |
| Barbe (Sainte), 125. | Catherine d'Alexandrie (Sainte), 83. |
| Barisy, 95. | Caudan, 131, 132. |
| Baronius, 100. | Causeur (Jean), 237. |
| Batz (Ile de), 55, 56. | Champion (Guy), év., 141. |
| Bauny (P.), 199, 203. | Charlet (P.), 44. |
| Bayonne, 143. | Chartres, 157. |
| Bellarmin, 69. | Châteaulin, 235. |
| Bernadette, 226. | Claire (Sainte), 224. |
| Bernard (P.), 87, 95, 106 et | Cléden-cap-Sizun, 42, 183. |
| suiv., 134, 136, 176, 181. | Cléden-Poher, 19. |
| 207 et suiv. | Cleuziou (du), 231. |
| Bernard (Saint), 47. | Coataudon (de), 182. |
| Bertault (P.), 46. | Coatelez (de), 193. |
| Bienassis (J. de), prieur, 25. | Codret, 24. |
| Boisdauphin (de), V. Laval. | Coëtlogon (de), év., 174, |
| Poishardy (de), 182. | 178, 217, 218, 238 et suiv. |
| Boissieu (de), év., 240. | Coëtnisan (de), 42. |
| Bordeaux, 30, 41 et suiv., 99, | Colombière (P. de la), 224. |
| 157. | Concarneau, 42, 60. |
| Boschet (P.), 95, 96, 239. | Conquet (Le), 49, 59, 85 et |
| Bouchers (de), 106. | suiv. 98, 104, 119, 133, |
| Boudon (abbé), 170, 172. | 199, 237. |
| Boulogne, 170, 196. | Corbel (abbé), 191. |
| Bourde de la Rogerie, 140. | |

(1) Les noms de lieux sont en italique.

Corentin (Saint), 34, 108, 110, 117 et suiv., 135, 212 et suiv., 233.
Cornouaille (dioc.), passim.
 Coton (P.), 48, 93, 100.
Coutances, 142.
 Crémieux (de), 42.
Crozon, 42.
 Cupif (Robert), év. 87, 191, 197 et suiv.
 Curru (du), V. de Kernezne.
 Daniélou (Cath.), 29, 96, 110, 128, 136, 207 et suiv.
Daoulas (abbaye), 26.
 Dargent (Yan), 94.
 Delvio (P.), 167.
 Descartes, 204, 222, 226.
Dirinon, 133.
 Doble (Rév.), 181.
Dol, 34, 199, 213.
Douai, 156.
Douarnenez, 60 et suiv., 82 et suiv. 101 et suiv. 112, 119, 210, 213, 238.
 Duchatellier, 238.
 Dupré, V. Pasquier.
 Duval, 183.
 Eraut, 240.
 Estour (abbé de l'), 131, 132.
Etencilin, 142.
 Eudes (St Jean), 65, 142, 224, 251.
 Eutrope (Saint), 115.
Evreux, 157, 170, 173, 236.
 Fail (Noël du), 17.
 Faouët (du), 42.
 Favé, prédic. 56.
 Féret (abbé), 170.
 Fernel (Dr), 145.
 Ferrier (St Vincent), 40, 156.
 Feunteunseur (de), chan., 198, 200.
 Fiacre (Saint), 30.
Folgoat (Le), 30, 32, 87, 193, 197, 236.
Fouaères, 13, 140, 141.
 Fourier (St Pierre), 251.
 François d'Assise (St), 46, 224.
 François de Sales (St), 12, 81, 157, 164, 175, 224.
 Funck-Brentano, 144.
 Furic (Joseph), 236.
 Galerne (abbé), 136, 182, 210.
Genève, 157.
 Geneviève, 214.
 Germain (Saint), 35.
 Ghimel Truc, 140.
 Goëzbriand (de), 42.
 Gonzalès (Rodericus), 156.
Gouëzec, 97.
 Goulaine (de), 41.
 Gourdon (P.), 44, 99.
 Grallon, 62.
 Grangier, 168 et suiv.
 Grégoire (Saint), 83, 177.
 Grignon de Montfort, 180, 251.
Grouennou, 32, 48.
 Guéguen (Tanguy), 113.
 Guénolé (Saint), 214.
Guérande, 17.
Guerche (la), 165.
 Guiavarch, 241.
Guiclan, 192, 221.
 Guillerm, chan., 193, 197.
Guimiliau, 31, 192.
Guipronvel, 32.
Guissény, 235.
 Hallégoët (Gabrielle), 197.
 Hamon, promoteur, 213.
 Hayneuve (P.), 170.
 Henri III, 115.
 Henri IV, 64, 142, 157.
 Hérouville (P. d'), 96, 115.
Huelgoët, 42.
 Huillard (Jacques), 236.
 Huyghens, 204, 222, 226.
 Ignace de Loyola (St), 43, 48, 72, 96, 100, 103, 176, 178, 212.
Ile Tristan, 62.

Innocent VIII, pape, 11, 132.
 Innocent X, pape, 30.
 Jaquesson (P.), 165.
 Jean de la Croix (St), 224.
 Jeanne Chantal (Ste), 224.
 Jérôme (Saint), 47.
 Julien (Saint), 116, 125, 212, 213.
 Kerampuil (Gilles de), 19, 113.
 Kerandraon (de), 42.
 Keraudren (Anne), 69.
 Kerazan (Marg. de), 184.
 Kerber, 133.
 Kerdanet (de), 40, 95, 183, 234, 236.
 Kerdanet (D. Miorcec de), 191, 234, 238.
 Kergadiou (de), 241.
 Kergoudus (de), V. Duval.
 Kerguelen (Germain de), vic. gén. 82, 83, 108.
 Kerhir (de), 42.
 Kerisac (de), 182.
 Kermenguy (de), 182.
 Kermenguy (Caroff) (de), 191.
 Kerméno (de), 209.
Kermorvan, 86.
 Kermoyan (de), 182.
 Kernezne du Curru (de), 241.
Kernilis, 236.
Kerodern, 39, 48.
 Kerodern (St de), V. Hervé.
 Le Nobletz.
Kerouzéré, 42.
 Kerrom (de), 42.
 Kersauson (de), 197.
 Kervennic, prédic., 56.
 Kerver, 19.
Labourd (Pas de), 143, 158.
 La Bruyère, 158.
 Lacroix, 236.
La Flèche, 93.
 La Fontenelle, 20, 42, 62.
La Haye (Hollande), 204.
 Lallemand (P.), 94, 103, 176.
 La Marche (de) év. 241.
Lambader, 32, 193.
 Lambert, 209.
Landéda, 32.
Landerneau, 32, 59, 60, 74.
Landévennec, 21.
Landunvez, 169.
Lanneufret, 21.
Lannilis, 32.
 La Popelinière, 17.
 La Roche (de), 21.
La Rochelle, 24.
 La Tour (Fr. de), év. 19.
 Laval de Boisdaphin (de), év. 200.
Laz, 241.
 Le Bail, chan., 248.
 Le Bellec (Claude), 69, 82.
 Le Cren (René), 235.
 Ledesma, 113.
Le Faou, 60.
 Le Gac, chan., 25.
 Le Garrec, chan., 166.
 Le Gouvello, 39, 40.
 Le Gouverneur, év. 141.
 Le Grand (Albert), 33, 117.
 Le Guennec (M. L.), 140.
 Le Guern (Alain), 43.
 Le Jeune (Claude), 115.
 Le Masson (Silvestre), 234.
 Le Moan (Vve), 82.
 Le Neboux de la Brosse, év. 190, 232.
 Le Nobletz (Annie), 39, 52.
 Le Nobletz (Hervé), 39, 47, 49, 51, 89.
 Le Nobletz (Marguerite), 39, 52, 68.
 Le Nobletz (Michel), passim.
 Le Noir (Philippe), 29.
 Léon (D^{lle}), 197.
Léon (diocèse), passim.
 Le Pennec (Cyrille) 31, 48, 85, 194.
 Le Prestre de Lézonnet, év., 82.
 Le Roux (P.), 96, 97, 178, 180, 239.
 Lescoët (Marg. de.), 183.
 Lesguern (Françoise de), 39, 51.

Lesneven, 17, 30, 40, 236.
 Lessius, 156.
 Lestobec (Alain), 75.
 Le Su, 24.
 Lesvern, 42.
 Liorzou (du), 182.
 Lochrist, 59, 86, 87, 237.
 Loc-Maria-Plabennec, 32.
 Loc-Maria-Quimper, 59.
 Loperhet, 23.
 Loth (M.), 112.
 Loudun, 171, 213.
 Louët (René du), év. 44, 169, 182, 197, 205, 217, 239.
 Louis XIII, 40, 44, 142, 196.
 Louis XIV, 142, 144.
 Lourdes, 226.
 Louvain, 156.
 Machuel, 112.
 Magnane (la), 42.
 Mahieu (Lucas), 112.
 Maillard (P.), 29.
 Mallégol (Agathe), 192.
 Malo (Saint), 34.
 Marais Isaac, 140.
 Marguerite-Marie (Ste), 224.
 Matos, 170.
 Maunoir (P. Julien), passim.
 Maupas du Tour (de), év. 236.
 Maupas (Mme de), 236.
 Médicis (Marie de), 196.
 Melaine (Saint), 34.
 Mercœur (duc de), 19.
 Mersenne (P.), 204, 222, 226.
 Meur (de), 179.
 Mézarnou, 18, 21, 41, 42.
 Michelet, 146.
 Millizac, 32, 241.
 Missirien (S^r de), 26.
 Molène (Ile), 86, 87.
 Moncontour, 140.
 Montaigne, 43.
 Montmartin, 19.
 Moreau, chan., 18 et suiv. 42, 158.
 Morgat, 61.
 Morlaix, 33, 42, 52, 55, 68, 104, 234.
 Moulins, 106.
 Mur, 133, 136.
 Nantes, 117.
 Neufville (Rolland de), év., 46, 196.
 Nevers, 95, 98, 106, 107.
 Nicolas (M. Armelle), 29.
 Ouessant, 26, 55, 85, 86, 213.
 Page (Anne), 235.
 Pamiers, 170.
 Panama, 75.
 Parcevaux (de), 21.
 Paré (Ambr.), 157.
 Paris, 19, 26, 35, 41, 47, 93, 102, 157, 170.
 Paris (P.), 232, 238.
 Partouru, 140.
 Pascal (Blaise), 158.
 Pascal (Etienne), 157.
 Pasquier, 237.
 Paternie (Saint), 34.
 Paul (Saint), 82, 100, 177.
 Paul V, pape, 27.
 Pempoul, 30.
 Penanstang (de). V. de la Tour.
 Penmarch en Léon (Château de), 42.
 Penmarch en Cornouaille, 42.
 Pentrez (de), 87.
 Pérennès, chan., 112.
 Perrot (abbé), 217.
 Person (Marc), 39, 62, 114.
 Peyron, chan., 25, 27, 28, 237.
 Picard (Jean), 192.
 Picard (M. Amice), 29, 96, 136, 176, 189 et suiv.
 Picot, 136.
 Pie X, 245.
 Pie XI, 189.
 Pigray, 157.
 Pinsart (P.), 24.
 Plabennec, 32.
 Plévin, 150, 238.
 Ploaré, 60, 106, 119, 213.
 Ploëuc (de), év., 97, 239.
 Ploudaniel, 43.

Plouédern, 21.
 Plougastel, 31.
 Plougonvelin, 85, 237.
 Plouguerneau, 32, 39, 48, 113, 169, 237, 241.
 Plouguernével, 136.
 Ploujean, 182.
 Ploumoguier, 191.
 Plounéventer, 18, 21.
 Plouvorn, 25.
 Plouyé, 42.
 Plouzévédé, 248.
 Pol Aurélien (St), 30, 34, 55, 108, 125, 190, 199, 201.
 Pontcallec (de), 182.
 Pontorson, 13.
 Port-Launay, 235.
 Poulconq, 32, 85.
 Poulpry (Yves de), 191, 197 et suiv.
 Poupon, 209.
 Poussinière (de la), V. Toul-lier.
 Praticoum en Plougoulm, 236.
 Prigent (Jean), 46.
 Primel (Saint), 34.
 Quimper, passim.
 Quintin (P.), 45, 52 et suiv., 97, 193.
 Quisidic (Françoise de), 68.
 Rabelais, 44.
 Rannou (J.), 239.
 Recouvrance (N.-D. de), 32.
 Régis (St François), 251.
 Rennes, 34, 93, 94, 106, 140, 141, 184.
 Renou, 170.
 Richelieu, 196.
 Richet (Prof. Charles), 162.
 Rieux (R. de Sourdéac de), 26.
 Rieux (René de), év., 22, 25, 71, 141, 191, 196 et suiv.
 Rigoleuc (P.), 212.
 Ris (le), 61.
 Roch (Saint), 214.
 Rohan (de), 26.
 Rolland (Domnat), 69.
 Romain (P.), 165.
 Ropartz (S.), 18.
 Rosampoul (de), 42.
 Roscoff, 196.
 Rosmadec (Séb. de), év., 217.
 Roth (Léon), 204.
 Rouen, 95, 98, 157.
 Roux (ab.), 173.
 Rusquec (du), 42.
 Rutebeuf, 115, 151.
 Saint-André (Ant. de), 39, 50, 72, 81, 88, 132, 232, 235.
 Ste Anne d'Auray, 165, 193.
 Ste Anne la Palud, 61.
 St-Brieuc, 178, 248.
 St-Corentin, 133.
 St-Elouan, 136, 137, 210, 217.
 St-Flour, 196.
 St-François de Cuburien, 193.
 St-Frégant, 42.
 St-Georges de Reintembault, 13.
 S'-Gilles-Plijeanx, 133.
 St-Goneri, 133.
 St-Guen, 133, 134, 155, 210, 217, 224.
 St-Herbaut, 209.
 St-Jean-du-Doigt, 193.
 Saint-Laurent (de), 182.
 St-Malo, 13, 17, 65, 141, 196.
 St-Mathieu (abbaye), 85.
 St-Mathieu, (paroisse), 59, 237.
 St-Mathieu (pointe), 32, 59, 85, 86.
 S'-Mayeux, 133.
 St-Pol-de-Léon, 24, 29, 30, 190, 193 et suiv.
 St-Thégonnec, 31.
 Salaün, 32.
 Salleneuve (P.), 183.
 Saluden (N. de), V. Trémaria.
 Saluden (Cath. de), 183.
 Sambucy (de), 167.
 Samson (Saint), 34.
 Santec, 196.
 Sein (Ile de), 24, 57, 241.
 Séjourné (P.), 96, 233, 239.

Simon (Lucrèce), 183.
Sourdéac (de), V. Rieux.
Sprenger, 132.

Tanqueray, 219.
Tatentin (P.), 165.
Taulé, 241.
Thérèse d'Avila (Ste), 224.
Thérèse de Lisieux (Ste), 189.
Thévenard, 237.
Thomas (P.), 94.
Thomas d'Aquin (St), 44.
Ti-Mam-Doue, 94, 98, 107.
Tinténia (de), 182.
Toullier (Mathurin), 140.
Toulouse, 157.
Tournai, 106.
Tours, 98.
Tréanna (de), 241.
Trébodennic (de), V. de
Poulpry.
Tréguier, 18, 21, 31.
Tréguier (dioc.), passim.
Trémaouézan, 21.
Trémaria (de), 13, 95, 165.
169 et suiv. 182 et suiv.,
240.

Trémenech, 48, 55, 59, 74,
104, 169, 236, 237.
Trez-Malaouen, 61.
Trobéron, 32.
Tugdual (Saint), 34.

Urbain VIII, pape, 196, 197.

Vallées (Marie des), 224.
Vannes, 18, 29, 31, 34, 169,
184, 241.
Vatar, 183.
Verjus, V. Saint-André
Vieux-Bourg-Quintin, 133.
Villon, 74.
Vincent (Saint), 125.
Vincent de Paul (St), 170,
172, 251.
Visdelou (de), év., 168 et
suiv.
Vitré, 239.

Xavier (St François), 94, 104,
189, 212.

Ys, 58.
Yves (Saint), 125, 236.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
PREMIERE PARTIE	
Avant les Missions : Ombres et Lumière.....	15
DEUXIEME PARTIE	
La Première Etape du Relèvement 1609-1640	
L'Apostolat itinérant de Dom Michel Le Nobletz	
CHAPITRE PREMIER : La Vocation contrariée	39
CHAPITRE DEUXIEME : La Carte géographique des Mis- sions	54
CHAPITRE TROISIEME : La Lutte contre les Chevaliers Errants — Objectif et Méthode	64
CHAPITRE QUATRIEME : Le Solitaire du Promontoire de St-Mathieu	85
TROISIEME PARTIE	
La Deuxième Etape du Relèvement 1640-1683	
L'Organisateur : Julien Maunoir	
CHAPITRE PREMIER : Le Fils de l'Esprit	93
CHAPITRE DEUXIEME : L'Enrichissement de la Métho- de : Les Cantiques nouveaux, les processions ...	110
CHAPITRE TROISIEME : La Cabale	132
CHAPITRE QUATRIEME : Contre la Cabale — Le Direc- toire du Confesseur — Exposé et critique	148
CHAPITRE CINQUIEME : La Spiritualité conquérante de Maunoir	175
QUATRIEME PARTIE	
Les Collaboratrices Mystiques des Missions	
CHAPITRE PREMIER : Marie-Amice Picard (1599 - 1652)	189
CHAPITRE DEUXIEME : Catherine Daniélou (1619-1667)	207
CHAPITRE TROISIEME : Un essai d'appréciation de ce qui précède	219
CINQUIEME PARTIE	
L'Œuvre des Missions. Ses Résultats	
CONCLUSION	243
INDEX	253